

L'embuscade Bermudienne.

Ce jour-là, Théodore porte Beau. Son pantalon de lin touche délicieusement ses chaussures en daim. Il a une chemise multicolore au large col échancré, on perçoit une toison de poils noirs et drus. Son allure donne l'impression d'un homme sur de lui. Il parcourt Barnabey street lentement, relevant de temps en temps son panama trempé de sueur. Nous sommes au mois d'août la température avoisine 30°, l'humidité ambiante est au maximum. Un catogan est tenu par un ruban de couleur rouge. Il se dirige vers Victoria Park, cette marche à pied n'est pas dans ses habitudes. Il possède une mini Triumph, mais pour l'instant elle est à la fourrière ! Le 25 juillet il avait été arrêté pour vitesse excessive, il roulait à 30 milles alors que la vitesse autorisée sur l'île est de 20 milles. Il était passé en jugement immédiat écopant de 250 dollars d'amende et son permis lui fut retiré pour six mois. On ne plaisante pas avec la sécurité aux Bermudes, les routes sont étroites ! Sur son permis l'infraction était notée et à la moindre incartade, c'était le retrait de permis à vie !

Perdu dans ses pensées il heurte une vieille dame qui le traita de tous les noms. Il ramasse son cigare, un londrès, le ranime en soufflant dessus. Les arômes de ce cigare de luxe permettent aux connaissances de Théodore de le localiser sans problèmes. L'apparence fière et déterminé de Théodore est trompeuse, cette rencontre à venir le rend nerveux. Il se retient de sortir son portable pour annuler le rendez-vous. Surtout lorsqu'il avait reçu l'appel de Hesekiah, il s'était demandé comment on avait pu le retrouver. Après cinq années passées en Afrique, il pensait qu'on l'avait oublié.

Hésékiah, assis sur un banc lit le Océan news, Théodore l'approche :

-Bonjour Théo, tu as l'air en pleine forme, l'aisance te va bien

-Oui... euh...

- Ne t'inquiètes pas, je ne vais pas te demander des comptes, mais il y a un hic, le docteur est de retour !

-Mais et sa peine de prison à perpétuité ?

- Ecoutes, il faut qu'on parle.

Théodore s'assoie sur le banc, après avoir écouté son ami, il se prend la tête dans les mains...

Antoine rêve dans son jardin...

-Toni téléphone !

Antoine se traîne jusqu'au téléphone et d'un geste de mauvaise humeur prends vivement le téléphone des mains de son épouse. Il se demande qui vient encore le déranger !

-Allo.

-7575, vous devez vous rendre où vous savez.

La personne raccroche, Antoine abasourdi senti un fluide glacial le parcourir, des années avaient passé depuis qu'il avait pris une retraite définitive. Il se sentait si bien en Bretagne près de sa femme. Cette dernière savait tout mais elle faisait semblant. Quant avec des amis ils parlaient de la perte de mémoire d'Antoine, elle tentait de faire diversion, de dire qu'Antoine était tombé d'une échelle...

Bon se dit Antoine, la personne m'a nommé 7575, ce qui veut dire qu'elle est à un haut niveau de hiérarchie, je ne peux pas me défilier. Il alla chercher Pauline sur la terrasse, à son regard, sa femme comprit.

- Bon je suppose que je prépare une valise ?
- Oui ma chérie, je dois être à Paris demain...

Il prit Pauline dans ses bras, et lui fit des aveux :

-Tu sais, je m'en doutais, j'ai eu Jacques au téléphone et j'ai eu le malheur de lui dire que ma mémoire était en grande partie revenue.

-C'est malin, enfin à ton âge tu ne vas pas partir en mission ?

- Mais non, c'est pour éclaircir des dossiers...

Le quatre septembre 2013, Antoine se présente à l'ambassade des Etats Unis et demande à voir l'attaché culturel. Devant le refus du préposé, il demande du papier et une enveloppe, il griffonne une phrase :

De deux choses lune

L'autre c'est le soleil

Il glisse son mot dans l'enveloppe qu'il cache.

- Remettez cela à monsieur l'attaché
- Bien répond l'homme bougonnant

Antoine attends, il compulse des revues posées sur une table basse, il trouve le temps long. Au bout d'une demi-heure arrive un homme jeune qui en souriant se présent à lui :

- Bob Mackenzie, veuillez me suivre.

Ils entre dans un bureau où s'entasse des documents, des cartes, c'est un vrai fouillis.

- **Monsieur Begarro, je suis désolé pour l'attente. J'ai dû aller au coffre v vérifier votre identification. Vous êtes une légende, je n'en reviens pas de me trouver devant vous ;**
- **Cela n'est rien, je devais être au rebus sous un tas de poussière.**
- **Bien sûr que non, mais votre dossier est classé « High », j'ai dû demander une autorisation à l'ambassadeur**
- **Bien, savez-vous pourquoi je suis là ?**
- **Je n'en ai aucune idée, tout ce que je sais c'est que vous devez appeler à ce numéro.**

Le Bob en question tendit un feuillet plié à Georges

- **Autre chose, vous êtes logé au Royal Monceau pour deux nuits, une voiture est à votre disposition et voici une carte de crédit et son code confidentiel vous pouvez ainsi couvrir tous vos frais sans limitation de ce jour le quatre jusqu'au six à minuit, au-delà la carte sera invalidé, mais vous recevrez des instructions dès demain. Il est tard, je suppose que vous avez besoin de repos. Je dois vous laisser, on m'a demandé de ne pas**

prolonger cet entretien. Alors je vous souhaite un bon séjour à Paris et bon courage pour la suite.

Antoine, estomaqué rejoint son hôtel au volant de l'Audi qui lui avait été attribué. Il prit possession de sa chambre d'hôtel à 20 heures. Après une longue douche, il se repose un peu. Ayant repéré une brasserie, il s'offre un petit salé aux lentilles, un verre de Bordeaux, Puisseguin Saint Emilion une assiette de fromage. Réflexion faite, il reprit une bonne lampée de ce Puisseguin qu'il trouvait à son goût. Il ne décide pas de goûter à la vie parisienne, se couche à 23 heures et s'endort rapidement en regrettant de ne pouvoir téléphoner à Pauline. Le matin du 5 septembre, sept heures, le room service lui apporte un petit déjeuner conséquent car outre les ingrédients habituels, il avait commandé des œufs au plat et des pancakes et leur sirop d'érable. Sur la table roulante du petit déjeuner, il trouve une enveloppe cachetée et à l'intérieur un bristol « Un ami vous attends au rez-de-chaussée, demandez le salon Carmen à la réception. »

On l'accompagna au salon Carmen, il ne fut pas surpris de la chaude poignée de main de l'imposant Willy. Après un bavardage de politesse ; Willy lui explique la raison de sa convocation.

- **Tu penses bien, Georges, que je t'ai fait venir car tu es le seul qui pourra affronter ce qui se passe, oui je sais, tu es à la retraite, tu as un ...certain âge, et bien vois-tu moi aussi ! Voilà : des réseaux néo-nazis sont réactivés, des bruits courent sur un trésor famineux, et puis... et puis le docteur est sorti de prison !**
- **Et bien comme perpette elle a drôlement raccourci ! Tu vois William, je n'ai pas envie de me retrouver dans ce panier de crabes !**
- **Tu crois que je te demande ton avis ? Tu ne vois ce qui se passe ? L'Ukraine déstabilisée, le Hamas qui montre les dents, l'Afrique où tout se détériore ?**
- **Bon viens en au fait !**
- **Tu pars demain pour la frontière syrienne, là-bas tu rencontreras Bernard qui t'expliqueras**
- **Du tourisme ! encore du tourisme !**

- **Achètes toi une garde-robe pour saison chaude et une autre pour un éventuel séjour au froid, il faut tout prévoir !**

Antoine déjeuna avec son vieil ami et alla se reposer dans sa chambre de luxe.

Théodore n'en revient pas, il est riche et mène une vie tranquille, variant les plaisirs entre salles de jeux, soirées chez les grands, les jolies femmes...Il revit sa misère d'antan, sa piteuse maison, sa femme vieille avant l'âge, ses enfants dépenaillés. A cette époque il ne vivait que de petits boulots : plagiste, distributeur de journaux, laveur de carreaux. Sa compagne était femme de ménage, à eux deux ils gagnaient juste de quoi manger. Il avait enfin eu sa chance, un ami l'avait fait entrer au Bermudiana où il fut serveur. Ce métier, outre le salaire fixe, permettait pour les plus malins de toucher de confortables pourboires. La salle à manger était aménagée en « rangs », les meilleures tables donnaient sur la mer et étaient réservées aux clients les plus riches. Le manager du restaurant de 500 places recevait toutes les semaines le profil des nouveaux clients et les plaçait en fonction de leur fortune.

Théodore avait compris le système, il avait passé un deal avec Alex, le manager, que ce dernier lui donne le meilleur emplacement et Théodore lui reverserait 10% de ses pourboires. Marché conclu ! De plus Théodore avait obtenu deux jobs, le room-service le matin de six heures à onze heures et serveur le soir en salle à manger de dix-huit heures à minuit.

Le malheur avait voulu qu'il tombe sur une grosse liasse de dollars américains alors qu'il servait un client dans sa chambre. Il n'avait pu résister. Cela lui avait coûté de la prison et plus aucun hôtel ne voulait de lui. Aux Bermudes l'activité majeure est le tourisme, depuis il vivait. Nadia était partie avec les enfants rejoindre un de ses frères à New-York, Fernando, ce frère, trempait dans des affaires louches, Théodore lui avait demandé de l'accueillir, ce fut une fin de non-recevoir.

Théodore, inactif ou presque, se nourrissait de poisson, il plongeait en apnée et tirait au fusil des vivaneaux gazon et des mérus. Il vendait une partie de sa pêche et se nourrissait avec le reste. Un jour en plongée, il vit une brillance sur le fond. Les eaux des Bermudes sont d'une formidable pureté. Il s'empara du petit objet.

Plusieurs jours passèrent. Il admirait la pierre et un jour rentra chez un bijoutier. Ce que lui dit cet orfèvre c'est que c'était un diamant d'une valeur considérable.

Théodore demanda au joaillier de lui acheter son diamant. Le commerçant hésita, en effet : d'où venait ce carbonado d'une telle pureté ? Théodore ne voulut rien dire de l'origine de la pierre, en fin de discussion, le marché fut conclu. Il reçut en espèces une somme considérable qui lui permettrait de voir l'avenir en rose. Et là, cet abruti voulait le faire replonger ! Il lui demandait de rencontrer Berléron et qu'il lui tire les vers du nez !

Il avait travaillé pour un homme dans le temps, cet homme l'avait impressionné, monsieur Bégarro, un seigneur, il l'avait aidé à « loger » Berléron et le capturer, et voilà que ce voyou refaisait surface.

Le 9 septembre 2013, Antoine arrive à Ankara, Turquie, où il rencontre Zazziz, le contact pour tout le Moyen-Orient du MOAT. Ce dernier l'installe dans un bon hôtel et ils se

retrouvent pour dîner. Zazziz tente d'expliquer la situation régionale et les forces en présence.

- Voyez-vous, en Syrie c'est au départ un soulèvement populaire qui c'est regroupé sous la bannière de l'Armée Syrienne Libre, armée essentiellement par la Turquie. Depuis 2014, les islamistes ont rejoint la rébellion sous le nom de Front Islamique et sont plus nombreux que l'ASL. Le tout compliqué par divers mouvements inorganisés et tout ce beau monde lutte contre Bachar, mais aussi s'entretue allègrement.
- Et alors quel est mon rôle dans tout cela ?
- L4ASL a besoin d'argent de beaucoup d'argent !
- Berleron est ici, c'est notre interlocuteur...
- Berléron, mais c'est une blague ?
- Non, nous l'utilisons car il a les contacts dont nous avons besoin. Vous le rencontrerez demain soir, et soyez diplomate !

Pour Antoine, Berlèron était un traître qui mangeait à tous les râteliers, mais c'était un informateur de choix. Il connaissait tous les mouvements des groupuscules de toutes

tendances, il avait été libéré de prison car on avait besoin de lui. En l'occurrence, Berleron devait savoir ou trouver des financements et où trouver les hommes nécessaires à des opérations délicates.

Le lendemain Antoine se présenta au bar de l'Impérial Palace. Il s'installa sur un tabouret commanda un gin-fizz et attendit. Il était prêt à repartir las d'observer les tables de riches orientaux qui discutaient affaires. Ils avaient tous la même allure, costumes de lin sur mesure, montres de valeur aux poignets, lunettes exubérantes. Ce petit monde parlait toutes sortes de langues, Antoine captait des bouts de phrases en anglais, en arabe, en persi....Il y avait deux filles, des « hôtesse », il s'attendait à être accosté mais il ne se passa rien. Alors qu'il allait partir, une femme noire, portant une chevelure rousse et des bijoux plein les doigts se dirigea vers lui. Elle était habillée d'une manière stricte et classe, son parfum confirma à Antoine que ce n'était pas une pute. Elle se pencha à l'oreille d'Antoine :

-Quel jour sommes-nous ?

- Nous sommes tous les jours, répondit Antoine sans hésiter

Il connaissait par cœur tous les messages codés qui avaient une signification, cette femme était un contact sur. Elle se présenta, je me nomme Armelle, je représente monsieur Berléron

- **Où est-il ?**
- **Il a du s'absenter précipitamment, une affaire à régler, je suis là pour vous faire patienter jusqu'à demain.**
- **Ma foi votre compagnie doit être agréable, mais je n'ai pas de temps à perdre...**
- **Je vous invite à diner puis nous pourrions passer un bon moment ensemble...**

Antoine comprit qui était Armelle, agent femme spécialisé dans l'accueil, elle était très belle, elle savait faire patienter, mettre en relation des gens, et même tuer si nécessaire !

Sa compagnie fut agréable, ils dinèrent. Sur la recommandation d'Armelle Antoine Prit Une feuille de vigne farcie et en dessert un plateau de Baklavre, le tout accompagné de raki. C'était délicieux !

Antoine était un peu pompette et lorsqu'Armelle l'attira dans sa chambre il ne dit pas non.

La nuit fut ravageuse, délicieuse, mais laissa Antoine perclus et endormi, ce n'est plus de mon âge se dit-il, alors quand Armelle lui proposa une

infusion il dit oui, après l'avoir bu il se sentit partir dans un sommeil profond.

Il fit un cauchemar épouvantable, il se trouvait dans la mer des Sargasses, prisonnier d'une nappe d'algues visqueuses. Il criait au secours en vain. Puis les anguilles, par milliers enserrèrent ses bras, ses jambes, se glissèrent dans son maillot de bain. Elles étaient silencieuses, huileuses, hideuses. Il se sentit couler et vit la raie Manta plaquant les fonds sableux. Non pas ça ! pas ça !

Son réveil fut violent, un bruit vrillait ses oreilles. Il avait les yeux brulants. Il tenta de bouger, mais ses poignets étaient liés et une corde avec un crochet était reliée à un anneau épais fiché dans le mur.

_ Buvez cela, dit une voix rauque.

_ Ah non j'ai donné.

_ Monsieur il faut prendre des forces c'est un bouillon reconstituant !

_ Bon d'accord pourquoi suis-je prisonnier ?

_ Ben ça j'en sais rien.

L'homme s'éloigne, Antoine senti une bonne torpeur l'envahir, le breuvage était très gouteux et reconstituant mais la fatigue l'emportait.

Il entendit un boucan d'enfer, il comprit qu'un genre d'half-track était arrivé. Très vite, il fut installé sur une civière et monté sur le plateau de l'engin. Après 20 minutes de route on le descendit un peu violemment pour l'installer dans un fauteuil. La pièce était nue mais il faisait bon. Un homme à la barbe mal taillé s'assit en face de lui.

_ Bonjour monsieur Bégarro, nous avons besoin de vous...

_ Dites-moi qui vous êtes et enlevez moi ces liens !

_ Ok, ne vous énervez pas !

_ Radda, défait les liens de monsieur.

_ Bon je me nomme Rachid Doumma, je suis responsable de combattants Kurdes qui luttent contre Bachar, nous avons besoin d'argent.

_ Et alors, je n'ai pas d'argent !

_ Monsieur Begarro, vous connaissez bien le mouvement des anguilles dans la mer des Sargasses ?

_ Oui et alors ?

_ Ne faites pas l'innocent, nous savons que vous avez dirigé l'immersion de futs de LCP 75 un poison ultra violent, un ou deux futs ou plusieurs, contenaient des diamants d'une valeur inestimable, les nazis étaient malins ! Vous savez aussi qu'on a autorisé d'autres enfouissements, car la mer des Sargasses à des fonds abyssaux. On a autorisé la destruction d'une bombe atomique de faible puissance fabriquée par l'Iran. Malgré la couverture très épaisse de ciment pur sur les futs des failles se sont creusées des diamants ont été trouvés sur des plages des Bermudes !

- **Monsieur Bégarro, nous voulons les cartes marines qui localisent cet endroit on parle de fonds de 2520 yards ou verges de profondeur !**

_ Comment voulez- vous que je vous donne ces cartes elles sont au Pentagone je ne sais dans quelle cache !

_ Ne croyez- vous pas qu'il faut sortir de votre silence ?

_ Lisez cet extrait du « Financial times »

« On remarque également que les Bermudes apparaissent soudainement comme l'un des plus

important fournisseur de diamants sans que ce pays soit lui-même producteur »

_ Nom de Dieu ! Il faut me laisser aller à Arlington en Virginie voir un responsable haut placé, je vous emmène, votre récompense sera généreuse.

Bon d'accord, on va prendre un avion à Syrte, il y a un aéroport, je connais les pilotes. On peut faire un vol jusqu'à Paris, puis Paris, New-York et Washington D/C. Monsieur Bégarro vous pouvez le financer ?

_ Oui allons-y !

Le 4 octobre 2013, les deux hommes atterrissaient à l'aéroport Ronald Reagan, à Arlington. Une voiture les amena au Pentagone. Dans la voiture il demanda à Doumma et Berléron ?

_ Un commando l'a éliminé hier !

_ Alors vous !

Ils furent reçus par un attaché qui regardant Antoine dans les yeux, dit :

_ La mer est vaste

_ Et plein d'écueils, répondit Antoine du tac au tac !

_ Bien monsieur Bégarro, on vous attends au cinquième, et monsieur ... ?

_ Il est avec moi.

Au lieu de Will, ce fut Roberts fidèle secrétaire du grand William.

- **Bonjour Roberts, tout d'abord je veux qu'on prenne en compte les besoins de monsieur Doumma, j'en ai ma claque de toujours cogner, là je veux aider !**
- **Ok je comprends, vos désirs sont des ordres. Je vais lui faire connaître Mackenzie le super intendant aux finances de l'armée**
- **Bien maintenant voyons ensemble le problème qui agite les factions du monde entier, qu'en pense William ?**
- **Il est un peu souffrant, il dit que c'est à vous de décider !**
- **Bien, on ne sait combien il y a de futs de diamants, c'est trop profond, bon ce qui s'est échappé, laissons tomber. Apparemment le LCP75 n'a pas fui .**
- **Non Monsieur Bégorro, nous avons vérifié.**

- **Bon je préviens « Le Bateau », il est à Nassau en ce moment.**

L'action fut rapide, deux jours après, « Le bateau » était sur site. Antoine avait les cartes et guidait le capitaine et son équipage. Le bâtiment grâce à ses bras articulés géants déversa des tonnes et des tonnes de ciment armée sur les fonds, puis une chape d'un métal épais fut plongée pour recouvrir le tout à plus de 2000 mètres de fond.

Le navire se retira sur Hamilton aux Bermudes avant de repartir pour Le Guilvinec où il serait désarmé.

Le souci était le capitaine et l'équipage de quatre marins surs. Mais... au grand dam de Bégarro, ils furent liquidés de peur qu'ils ne parlent !

Antoine revoit William, lui reproche ces assassinats, ce dernier d'un air dur déclare :

- **Tu sais je deviens impitoyable, ce problème m'a rongé, de plus le danger que des salopards découvre la cargaison était trop grand.**
- **A plus de 2000 mètres ?**

- Désolé mon ami...
- Bon et bien je rentre !

Monsieur Bégarro prit soin vu son âge se fit rayer des membres du service actif, il restait conseiller spécial.

Revenu en Bretagne, il entreprit de longues marches avec son épouse si aimée. Il ne put tout lui dire mais elle savait qu'il avait été un rouage essentiel de la lutte contre le mal, mais que parfois, le bilan était dur.

Sans doute Emmanuel, le fils d'Antoine, qui après l'anti-terrorisme, était maintenant à la DST prendrait le relais. Sans doute ce fils avait la maturité et l'âge pour se lancer dans la grande aventure de lutter contre les factions du mal.

Utopia

On m'avait parlé d'un village situé aux confins de rien, au milieu de nulle part.

Géographiquement improbable. La personne qui en revenait avait l'air ébahie, si heureuse, inondée de lumière.

C'était un homme de petite taille de nationalité suisse. En fait, je me méfie des suisses, des gens qui fabriquent des friandises et des lichouseries, qui gardent l'épargne du monde, un peuple qui ne m'inspire pas confiance. Pourtant, monsieur Petit-gris qui en sus d'être suisse était petit et grisonnant, dont l'œil malicieux indiquait sa nationalité, monsieur Petit-gris donc, était un homme charmant.

Il me donna envie de découvrir ce lieu qu'il décrivait en ne lésinant pas sur les détails. De mon côté je lui posais moult questions et je sus que ce village était au Canada, pays qui, après vérifications, se révéla être sur la carte de notre planète, donc il existait. C'était loin ; mais mon désir était si fort et ma détermination si osée que je décidais de tout abandonner de ma vie actuelle. J'irais, sac à dos, vers le bonheur, vers Utopia !

Ma vie à cette époque, était fade et ennuyeuse, comme depuis toujours, soit dit en passant. Je soulevais inutilement des poids, des paquets de billets de banque dont je ne sentirai jamais

l'odeur. J'étais manutentionnaire à la Caisse d'Epargne, vous savez l'écureuil !

Alors je me suis dit : vieille noix, au lieu de sauter les prostituées en fin de semaine, au lieu de faire une collection de timbres fiscaux, puisque tu es seul tu ferais mieux de changer de vie. Tu devrais arrêter de grignoter, de faire la queue aux caisses des supers. Enfin quoi, vivre avec un peu de panache, même si tu es le spécialiste du saut à l'élastique sans élastique, même si tu as battu le record du jet de crachat, tu n'es pas un homme complet.

Je fis un plan, je laissais derrière moi toutes mes possessions, c'est-à-dire : un pinceau qui avait servi à repeindre ma cabane de smicard, deux casseroles, un manteau de vison que je tenais de ma grand-mère, qui elle-même le tenait de son père qui l'avait volé à sa grand-tante. UN vison de fourrure vair. Ah j'oubliais, je laissais aussi mes cordes de grimpeur dont je me servais, pour remonter les pentes des gouffres après le saut à l'élastique, sans élastiques.

Je partis donc pour Utopia d'un pas vif et nerveux, je pris dans ma poche quelques noisettes et d'une manière discrète, je quittais mon quartier sans regrets.

Je ne savais pas ce que me réservait ce voyage, je me mis à marcher d'un pas économe pour ne pas arriver fatigué, je dirai même pour arriver.

Au détour d'un chemin, je vis un cheval, un doute s'empara de moi : devais-je faire marche arrière ? Le fait est que j'avais joué au tiercé et que je ne saurai jamais le résultat, peut-être étais-je millionnaire ? Alors je me fis une cargolade, ce fut si délicieux que les millions hypothétiques s'évanouirent dans le fumet de la cuisson. Je trouvais quelques champignons que je mangeais crus et je fis passer le tout en buvant à même d'une source d'eau fraîche. Enfin je me débrouillais...

Mais dans ma niaiserie, je n'avais pas tout imaginé et mon voyage fut stoppé. J'étais devant une grande étendue d'eau, un homme du pays me dit que c'était l'océan. Je compris que le Canada était inaccessible. Je décidais alors de baptiser Utopia le tout petit hameau au bord de l'océan.

Grimpé sur un grand chêne je scrute l'horizon et me réjouis de ce que m'offre la nature.

Ce fut un beau voyage.

J'ai mis mon réveil à 1heure, je me suis couché à 22heures avec un somnifère tellement je suis énervé. Demain sera une dure journée, il faut que j'arrive à faire ce que j'ai décidé. Normalement je pars, en voiture, vers 14heures pour rejoindre mes amis à Saint Mandé.

Ma compagne est à Perpignan chez un de nos fils...

A 0heure 30 je me réveille en sursaut, il vente dans la toiture, je bondis vers la machine à café et j'avale deux bols de café noir. Je me force à manger un bout de pain beurré, moi qui ne mange jamais au petit déjeuner. Ce que je dois faire est difficile, mais je dois le faire.

Une mission est une mission, et puis je voudrais joindre l'utile à l'agréable...

J'ai garé ma voiture très loin de chez moi pour que mes voisins n'entendent pas démarrer ce foutu moteur. La nuit est noire, il bruine, nous sommes fin octobre. A 2h 15, je pars, j'ai un peu peur de me planter sur la route, peur de ce que je dois faire, car la demande est claire :

« Beau voyage » puis un nom et une adresse. Je sais ce que cela veut dire...

Avec ce temps exécrable, je ne roule pas vite, je m'arrête souvent. A 8h30, je suis sur les abords

de Paris, les camions sont nombreux, gênants. Soudain mon portable sonne, c'est Céline, je panique un peu et je cherche une aire pour m'arrêter que je trouve après 10minutes qui me semblent durer un siècle. Je dois rappeler Céline, je suis supposé être à la maison à cette heure-là. Je me gare au fond de l'aire de repos.

- Céline tu m'as appelée sur mon portable ?
- Bien oui, où étais tu ?
- J'étais allé chercher mon pain.
- Ah bon mais quel est ce vacarme autour de toi ?
- Un vacarme ? quel vacarme ?

Là je ne sais plus quoi faire, quoi dire le bruit venant de l'autoroute est assourdissant amplifié par la pluie et le vent.

- Ce doit être l'ordinateur, j'écoute un enregistrement sur une ville japonaise, ce sont les bruits de la ville.
- Ah bon, tu pars à quelle heure rejoindre Annick et Pierre
- Bien à 14heures comme prévu.
- O.K, bon n'oublie pas d'aller chercher ton manteau au pressing.
- Oui chérie, bisou

Bisou

Ouf ! Je m'en suis tiré, je reprends ma route, il faut que je sois gare de Lyon à 9h30 pour prendre ce fichu train à 9h47... je m'énerve au volant, enfin le parking, 9heures 32, je fonce vers les escaliers, 9heures 40, je cherche le train, je sue abondamment, 9heures 45, je monte dans le train. Une fois installé, je me dis, j'espère que Mireille sera en gare d'Avignon.

A 11heures 50, le TGV entre en gare d'Avignon, elle est là elle m'attend, on se fait un bisou elle dit :

- Jean es-tu sur de toi ?**
- Ecoutes de toute façon je n'ai pas le choix !**
- Bon on y va !**

Elle m'entraîne vers une Audi blanche fournie par le service, elle démarre à vive allure.

Je la regarde, elle est si belle, forcément elle dirige « Envergure » un groupe d'hôtesse très spéciales formées à des missions d'extorsion de renseignements.

- Jean veux-tu déjeuner ?**
- Tout dépend à quelle heure est prévue l'opération ?**
- A 19heures, à l'hôtel Splendid, il attendra dans une suite, puis tu reprendras ton train à 20heures pour Paris.**
- Ok allons déjeuner et...**

- Et quoi ? Oh oui Georges je vais t'encourager...

Après le déjeuner, Mireille me conduisit dans un appartement richement meublé, je ne posais aucune question, je m'en foutais de savoir ce qu'était cet appartement...

Mireille fut délicieuse, ses caresses me détendirent, j'en avais bien besoin !

A 18heures 30, j'entre dans le hall du Splendid, je m'approche de la réception et je m'entends dire :

- Veuillez m'annoncer à monsieur Rosseto, s'il vous plaît
- Bien sûr, vous êtes monsieur ?
- De Palma, il m'attend !

Rosseto m'attendait, je devais lui indiquer comment quitter la France à ce salopard, mais il ne me connaissait pas, Rosseto faisait partie de la pègre et il avait découvert un secret, c'était lui le « Beau voyage »

Il savait qui nous étions et pouvait déstabiliser notre organisation ; et maintenant il avait peur et voulait se réfugier dans un pays sur.

Je frappe à la porte de la chambre 336, il m'ouvre, c'est un bel homme, habillé avec classe, on se salue, alors me dit-il :

- **C'est vous qui organisez mon transfert**
- **Oui monsieur Rosseto, regardez par la fenêtre une voiture grise, aux plaques diplomatiques nous attend.**

Bien sûr il me tourne le dos, j'ai le geste sur, mon couteau commando lui tranche la gorge proprement, j'essuie la lame sur son costume et sors de la chambre, quitte l'hôtel par l'escalier de service.

Mireille m'attends,

- **Alors ?**
- **Alors c'est bon tu peux transmettre le message, « voyage terminé »**

A 19heures 30, Mireille me dépose en gare d'Avignon, à 19h heures 59, le train part pour Paris et arrive à l'heure en gare de Lyon à 21 heures 50.

Je récupère ma voiture et 30 minutes après je sonne chez mes amis de Saint Mandé où je suis chaleureusement accueilli.

- **Alors tu as fait bon voyage ?**
- **Oui je bredouille bon et...beau**
- **Allez entre.**

Quinze jours après Jean reçut par la procédure habituelle le message suivant :

« Le Président à monsieur Berthière,

Je vous félicite pour la bonne réalisation de l'ouvrage.

Vous pouvez désormais prendre une retraite définitive bien méritée, votre compte en banque sera crédité du montant des travaux selon votre devis.

Votre retraite prend effet le 5 du mois à venir.

Cordialement,

André Debert, P.D.G. de « Beaux voyages pour tous »

Quimper 2012

DECAPANT

Il mit sa capeline et son capuchon, ainsi habillé de pied en cap, le capucin qui aimait tant les capucines s'apprêtait à passer le cap. Il devait se rendre au Cap Ferret.

Il partit à pied, le long du chemin, il capta une capselle et la mit sous son capuce.

Il partait rejoindre sa brune capiteuse, il se dit « zut j'ai oublié mes capotes »

En capon qu'il était, il capitula et fit un caprice. Il décida de partir vers Saint Jean Cap Ferrat jouer son capital au casino !

En chemin comme il avait emporté sa guitare et son capodastre, il mendia quelques piécettes, pour quelqu'un qui descendait des capétiens c'était comme capoter !

Il rencontra quelques caprins.

Arrivé aux bords de mer il s'embarqua sur un cap-hornier qui était un vrai capharnaüm. Le capitaine lui offrit un capuccino, mais ce marin inexpérimenté perdit le cap et le bateau capota !

Ainsi périt notre capucin, qui fut avalé par un capelan...

Du sang sur les graviers

C'est la fête, que de couleurs, de voies joyeuses en ce matin de mai. Les solitaires se sont mis en tête, ils iront moins vite. La marée va commencer à descendre, le top du départ est donné. A l'arrivée un homme et une femme qui ne se connaissent pas, attendent. Ils tentent d'apercevoir sous le pont, les premiers canots.

Plus tard, dans un brouhaha joyeux, les embarcations sont remontées sur l'estran, le temps passe, le temps est passé, Jocelyn et Maryse de plus en plus inquiets attendent. C'est fini, ils sont seuls, la cabane provisoire est démontée, la fête est finie.

Nos deux solitaires se parlent, s'interrogent, l'un attend sa femme, l'autre son concubin. Un beau soleil descendant inonde les lieux.

Jocelyn, d'un pas vif, le visage crispé court vers les organisateurs qui s'apprêtent à partir.

- **Monsieur, monsieur s'il vous plaît, reste-t-il du monde en course ?**
- **Non tout le monde est arrivé**
- **Mais...**
- **Mais quoi répond Robert, énervé de sa journée, n'ayant qu'une envie, rejoindre sa maison, se doucher et les pieds en éventail siroter son pastis**
- **Ma femme, Grace faisait partie des engagés et (se tournant vers Maryse) le compagnon de madame aussi, ils ne sont pas là.**
- **Vous êtes surs avec tout ce monde vous les avez peut-être loupés**
- **C'est impossible, j'ai vu toute l'arrivée et puis Grace savait que je l'attendrais.**

Evelyne prenait plaisir à parcourir les rives de la rivière, à marée basse elle pouvait passer partout se glissant sous les rhododendrons géants elle progressait vite, descendant parfois sur la berge pour ramasser un verre poli. Un après-midi, croyant avoir aperçu une magnifique coque d'escargot elle le vit, poussa un cri d'horreur, elle vit un pied, un pied de femme. Sa frayeur passée,

elle rejoignit la gendarmerie la plus proche pour signaler sa découverte macabre.

A l'analyse, le corps de Grace retrouvé entièrement nu ne présentait aucune blessure, néanmoins le légiste précisa qu'on l'avait « aidée » à se noyer, des traces sur son cou montraient l'emprise de mains puissantes.

Les jours passèrent, l'enquête s'engluait, on ne retrouva pas trace de Julien le compagnon de Maryse, l'inspecteur Duclos était en charge des recherches, c'était un flic à l'ancienne, tenace et patient.

Jocelyn, la cinquantaine était un bel homme, peu sportif, il avait pourtant gardé belle allure, sa coiffe fournie et grisonnante s'accordait bien avec un visage commun mais toujours souriant. Grand, toujours habillé avec soin le seul bémol de son élégance était un petit embonpoint dissimulé sous les pans amples de très belles chemises. Il vendait des voitures, commercial pour une marque prestigieuse. Jocelyn et Grace étaient mariés depuis un an, le mariage était resté improductif, pas d'enfants et peu d'espoir d'en avoir. Pourtant ce n'était sans doute pas que leurs relation fut platonique, Grace était si désirable, une grande femme aux yeux de braises,

des formes à damner un ermite. Très sportive elle entretenait son corps. Jocelyn se rendait compte de la chance qu'il avait eu de la rencontrer, un être si beau et si facile à vivre. La mort de Grace avait enlevé à Jocelyn l'idée même de continuer à vivre, c'était trop dur.

La compagne de Julien, Maryse, était par contre une personne assez fade, gracieuse mais au contraire de Grace elle n'attirait pas le regard des hommes. Elle était employée de mairie dans la ville où elle résidait. Julien son compagnon, rencontré lors d'une soirée chez des amis communs, était plus âgé qu'elle. Il convenait à son besoin d'être rassurée, protégée par un homme fort et athlétique. Julien, après vingt ans de baroud, avait pris sa retraite et pratiquait toutes sortes de sports. Ils étaient ensemble depuis deux ans.

Jocelyn et Maryse unis dans le malheur devinrent de bons amis. Le temps passa, les journées longues et dures à vivre s'écoulèrent. L'enquête ne donnait rien, ils allaient ensemble aux nouvelles, l'inspecteur Duclos, gêné, n'avait rien à leur dire. Ils se retrouvèrent souvent, se soutenant, parlant de leurs deuils, Jocelyn était

plus secoué que Maryse qui tentait de l'aider en l'obligeant à sortir de chez lui.

Ils eurent de longues conversations, parlèrent de leurs vies, petit à petit se libérant de leurs tabous leurs inhibitions se déchirants, ils se mirent à se parler d'eux-mêmes et de leurs vies. Ce fut Maryse qui la première évoqua la vie de Julien. Il avait été dans les paras en Indochine, puis en Algérie où il avait trempé dans des petits trafics, Maryse ne l'avait pas interrogé plus avant, des erreurs avait-il dit. A la réflexion dit Maryse il ne devait pas prendre sa retraite si tôt, je crois qu'on lui a ouvert la porte en lui demandant de disparaître.

Un jour elle téléphona à Jocelyn l'air un peu affolée « il faut qu'on se voit ». Elle lui donna rendez-vous en centre-ville au café « Le manchot ». Voilà, dit Maryse, j'ai trié les affaires de Julien et dans une poche de pantalon j'ai trouvé un mot :

Dix heures au square Paul Yquem, sois à l'heure, Grace.

Ca alors, s'exclama Jocelyn, mais alors ils se connaissaient ? Attends dis Maryse il n'y a pas qu'une fille qui s'appelle Grace... enfin, c'est étrange...

–Jocelyn, qu’as-tu fait des affaires de ta femme ?

–Pour l’instant je n’ai rien touché, je n’ose pas.

Rentré chez lui Jocelyn hésita, tout ce que possédait Grace était rangé dans une armoire murale aux panneaux coulissants. Il ouvrit un panneau et fut surpris, il était pour l’ordre le placard de sa femme reflétait une personne bordélique tant tout était dans un état de désordre avancé. Il était étonné et perturbé, étonné car pour lui Grace ne lui montrait pas cette facette d’elle-même et perturbé par l’émotion, « je l’aimais, je l’aimais tant ! » Il retourna dans le salon et se servit un porto. Il pensa à la journée écoulée, il avait fait deux ventes ce jour-là. Il gagnait bien sa vie, vendeur hors pair, outre son salaire, il avait un pourcentage sur chaque « sortie ». Il était souvent désigné comme « meilleur vendeur du mois », ce qui remplissait encore mieux sa tirelire. Le commerce de Grace ne rapportait rien mais elle aimait sa boutique et le contact qu’elle avait avec les touristes semblait la rendre joyeuse.

Quel gâchis se dit Jocelyn. Il alluma la télé, zappa et irrité il prit un livre, sans le lire, le tenant dans sa main, il pensait à Grace, n’arrivait pas à admettre le drame et ce qu’il découvrait. Il

avait dû reconnaître le corps, même morte Grace lui souriait, il avait trouvé cela trop dur, l'idée de se suicider l'avait effleuré.

Au fond de lui, il savait qu'il était trop lâche pour se supprimer. IL but un deuxième porto, revint vers le dressing, à sa vue s'offraient des robes, des jupes, des pantalons, des chemisiers. Les vêtements de Grace qu'il connaissait bien. Au fond du meuble, les chaussures étaient posé sur un coffre, il tenta d'ouvrir ce coffre, mais comprit qu'il était fermé à clef. « Où est cette clef, merde ». Enervé, il descendit dans sa cave cherchait un outil de force, il trouva une hache et remontant les escaliers quatre à quatre il se rua sur le coffre qu'il défonça. Il se penche et ce qu'il vit lui fit faire un bond, il heurta violemment le montant du dressing. Un peu groggy, il s'affala dans un fauteuil, une grande peur le saisit, sa découverte était effrayante.

Le lendemain, au boulot, tout le monde remarqua que Jocelyn n'était pas dans son assiette. Au déjeuner avec les collègues, il toucha à peine aux plats qu'on lui présentait.

_ Alors Jo, il n'est pas bon mon petit salé ?

_ Si mais...

Il se leva d'un coup, renversant son assiette.

_ Excusez-moi, je dois téléphoner.

Il tenta de joindre Maryse, mais c'était l'heure du déjeuner, son poste à la mairie se mit sur répondeur.

Il passa l'après-midi à mettre à jour des dossiers, il vit deux clients auxquels il ne sut rien vendre tant il était préoccupé

A peine sortait-il de son bureau, deux policiers le saluèrent :

_Monsieur Verges, il faut nous suivre, nous devons vous poser quelques questions.

Interloqué, il resta sans voix, derrière les policiers, il aperçut un homme cigarette au bec, blouson de cuir et un petit chapeau comme posé sur le sommet du crâne.

_ Vous savez monsieur c'est pour l'enquête concernant votre femme, nous avons quelques points à éclaircir avec vous.

_Mais... je croyais que l'enquête était close ?

_Elle est rouverte, nous avons des éléments nouveaux.

Arrivés au commissariat, on l'installa dans un bureau minuscule remplis de dossiers. L'homme au chapeau se présenta.

_ Je suis l'inspecteur Palengros, je suis chargé de reprendre l'enquête.

_ Boo ! s'exclama Jocelyn, vous croyez que je n'ai pas assez de peine, venir m'interrogez après tout ce temps ?

Il se tut, la vision du coffre ouvert le bloqua, il devint pale, une peur effroyable s'empara de lui.

_ Monsieur Verges, votre femme était bien gérante d'un magasin de souvenirs sur une commune du bord de mer ?

La question, anodine, le détendit.

_ Oui c'est exact, je m'en suis séparé, je l'ai cédé à monsieur Vertigel qui secondait ma femme.

_ Le commerce était à votre nom ?

_ Oui ma femme m'avait demandé de prendre cette activité, nous n'avons pas d'enfants, elle voulait être active. Elle avait un chéquier à son nom au titre de gérante.

_ La boutique ouvrait tous les jours ?

_ Oui pendant la saison, l'hiver elle n'ouvrait que trois jours par semaine.

_ Savez-vous que l'année précédant le décès de votre femme la boutique a été très souvent fermée ? Votre femme avait une autre activité ?

_ Non je ne savais pas, je n'allais jamais là-bas, je rentrais chez moi vers 19 heures, elle arrivait vers 21 heures, nous dinions...mais comment cela fermée ?

_ Fermée, deux ou trois jours par semaine, ces jours-là, votre femme faisait un aller-retour sur Londres, étiez-vous au courant ?

_ Mais non, c'est quoi cette histoire, que faisait-elle à Londres ?

_ Nous n'en avons aucune idée ! Autre chose, Julien le compagnon disparu de Maryse est anglais. Il s'est engagé dans la légion étrangère après avoir purgé deux ans de prison. Il avait introduit en Europe des bijoux Laotiens volés.

Jocelyn eut un sorte de malaise, une sueur incongrue mouillât son front, il revit le coffre.

- Mais je ne connaissais pas Julien.

_ Il semble que Julien connaissait très bien Grace.

_ Où avez-vous rencontré votre femme, monsieur Verges ?

_ Et bien sur internet, j'avais 47 ans, c'était un moyen assez sûr pour avoir une liaison, j'étais veuf depuis cinq ans

- Comment allait votre couple ?

- Mais bien, pourquoi cette question ?

- Connaissez-vous le passé de Grace ?

- Oui, elle a été mariée à un agent immobilier, ils ont divorcé et elle a

ensuite travaillé comme vendeuse chez Décathlon.

- **Vous avez vérifié ?**
- **Mais non pourquoi ?**
- **Votre femme, monsieur Verges, est une ancienne call-girl, travaillant entre Londres, Berlin et Paris**
- **Quoi, vous êtes fou !**
- **En outre, nous pensons qu'elle est liée à un vaste réseau d'un sale trafic. Vous faites l'innocent, Monsieur, mais cela ne marche pas, vous êtes impliqué, nous allons vous mettre en examen.**

De sa cellule, Jocelyn apercevait un coin de ciel, un fil électrique, une pie. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il aimait le confort, la douceur de sa maison, là c'était l'enfer. L'odeur d'urine, les cris de certains pensionnaires, la minceur de son matelas le plongeait dans une très sombre déprime.

Les interrogatoires se succédaient et il avait beau nier, on voulait lui faire dire qu'il était partie prenante au sein d'affaires peu honorables.

- **Bon monsieur Verges, nous avons perquisitionné à votre domicile, belle**

maison ma foi, pourriez-vous nous parler d'un certain coffre ?

- Ecoutez, j'ai voulu ranger les affaires de ma femme et je suis tombé sur ce coffre.

Jocelyn fut remis en liberté, sous surveillance policière, il revit Maryse, lui expliqua ce qu'il venait de vivre.

- Je n'arrivais pas à te joindre, je m'inquiétais, tu étais mal, j'avais peur que tu aies fait une bêtise.
- Non, mais j'ai découvert que Grace m'a menti, son passé est particulièrement trouble, c'est terrible, je n'arrive pas à comprendre. Ecoutes il est tard, je suis éreinté, je dois aller me reposer.
- Bien sûr.

Ils s'embrassèrent tendrement...

L'homme observait le couple, installé sur un banc il lisait un magazine. Lorsque Jocelyn s'éloigna, l'homme le prit en filature. Jocelyn, ouvrit la porte de sa villa, il avait l'impression d'un regard posé sur lui, « La fatigue se dit-il », il fit deux ou trois pas et comme il allait se retourner pour

fermer sa porte, il sentit quelque chose de dur qui appuyait sur ses reins.

- **Fermes ta porte et va t'asseoir là-bas
sue le fauteuil**
- **Mais qui êtes-vous ?**
- **Qu'importe, je veux juste que tu me
donnes quelques informations**

L'individu était âgé, la chevelure blanche, un de ses yeux semblait mort, il était vêtu d'un costume trois pièces et sa main gauche tenait un révolver.

- **Cher monsieur, je voudrais savoir où
sont les statuettes**
- **De quoi parlez-vous ?**
- **Je parle des boudhas, où sont-ils ? – Il
gifla violemment Jocelyn qui se mit à
saigner du nez-**
- **Mais la police a tout emporté.**
- **Connard !**

Le coup partit, Jocelyn tituba, chuta sur la moquette.

A son réveil, chancelant, la tête pris dans un étau, il se dressa péniblement, il jeta un œil à sa montre : minuit. Il était plus de trois heures inconscient. Mais le coup de feu était un leurre, c'est l'énorme bosse sur le front qui lui fit

comprendre ce qui s'était passé. Il prit une douche, se fit un bon café et essaya de mettre de l'ordre dans sa tête. Après réflexion, il repensa à la course sur l'Odet, Grace lui avait confié son sac, il devait être dans la 308. Il vida le sac sur la table de la cuisine, pas de surprise, Il vit des cartes de crédit dans un petit portefeuille, un permis de conduire, carte d'identité, un passeport tout nouvellement émis, il ne contenait aucun visa. Il prit en mains deux trousseaux de clefs, l'un devait correspondre à la maison, l'autre comportait des clefs de voiture et sans doute les clefs de la boutique. Il essaya toutes les clefs, deux clefs n'ouvraient rien, il pensa à la boutique puis se ravisa, les clefs de la boutique ne pouvaient avoir cette forme très travaillée. Les chéquiers, deux, l'un était au nom de la société qui gérait la boutique, chéquier émis par la Société Générale, l'autre était leur compte joint sis à la BNP.

Le lendemain il se rendit à la société générale et présentant le chéquier demanda à descendre à la salle des coffres. L'employé n'avait pas relevé qu'il était au nom de

Madame. Seul, il essaya les deux clefs mystérieuses. Heureusement il y avait peu de coffres, après plusieurs essais infructueux un des

clefs ouvrit un des coffres, mais il y avait une deuxième porte, il fallait composer un code. La sécurité alliant serrure et codage. Il remonta demander de l'aide.

- J'ai oublié mon code, vous pouvez m'aider ?
- Le code, mais à quel nom ?
- Enfin Verges !

Ah oui fit l'employé qui avait une tête de merlan frit.

- Je dois passer par la direction.
- OK faites.

Il partit, l'agence de petite taille n'avait qu'un employé, il quittait son poste ! Jocelyn fit pivoter l'ordinateur et tapa son nom, rien ne se passa, il quitta l'agence.

Il erra, désorienté, il téléphona à Maryse et ils convinrent d'un rendez-vous.

Lorsqu'il rencontra Maryse il comprit que quelque chose clochait :

- Julien a été arrêté en Estonie, je ne comprends pas il aurait avoué et tu serais son complice ?
- Mais enfin, où est-il ?
- Mort, il s'est pendu par ta faute !

La marée rendit les corps, en premier celui de Jocelyn, le lendemain celui de Maryse. Ils étaient morts par balles.

Julien, coincé, malheureux, amoureux fou de sa maitresse s'était vengé, en accusant Jocelyn il se doutait que sa compagne le vengerait.

Le pistolet qui avait tué Jocelyn et Maryse était un pistolet d'ordonnance porté à la ceinture par les sous-officiers d'ordonnance en Indochine.

Histoire noire.

Il s'était installé dans un couloir. Un jour il entendit un sifflement de quelqu'un qui vivait dans un dépotoir dans le noir.

Elle lui dit vient me voir, je suis seule

Lui était un vieux loir venu sur un bateau avec des pieds noirs. Elle une bouilloire un peu rouillée avait été jetée là par hasard.

Ils sympathisèrent. Elle lui fit apercevoir que son intérieur de bouilloire pouvait servir de dortoir pour un vieux et petit loir. Il pourrait se mettre à l'abri dès que les grands froids se feraient percevoir.

Le loir très ému, sortit son mouchoir et remercia la bouilloire de son bon vouloir à lui offrir un nichoir.

Il demanda à voir.

Dans la bouilloire, quel foutoir ! On y trouvait un bavoir, un bouton pressoir et un rasoir.

Déçu, le loir se résolut à retourner vivre dans son couloir et s'installa dans un arrosoir.

La bouilloire, de chagrin et de désespoir se jeta dans un lavoir

Tout ça il fallait le voir pour le croire !

Moralité : Pour manger du radis noir il faut un bavoir !

La découverte.

Les indigènes des Amériques, ont vertement réprimandé Christophe Colomb lorsqu'il atteignit enfin ce qu'il croyait être les rivages de l'Inde.

Leur chef déclara à ses guerriers : "Messieurs nous sommes découverts."

Alors une nuée d'indigènes bondirent de leurs caches. Ils étaient nus, seules leurs parties intimes étaient masquées par une feuille de cocotier.

Menaçants, munis de longues piques ils s'avancèrent vers le navigateur. Christophe Colomb puait l'étable et la peau de ses marins dégageait une odeur rance de lard oublié au fond d'un buffet. Pour ces peuples sauvages,

Ces effluves et ces senteurs paraissaient incongrues car totalement inconnues d'eux.

Alors, se servant de palmes de cocotiers et grandes feuilles de bananiers, ils tentaient de chasser ces miasmes venus d'ailleurs. En sus de l'odeur de fumier fumant au sortir de l'étable, les hommes blancs exhalaient une sueur entêtante qui déroutait les autochtones. Néanmoins, poussés par la curiosité, ils s'approchèrent à petits pas...

Un des leurs s'enhardit et toucha du plat de sa main le sabre rutilant de Colomb. Il trouva l'acier très lisse mais aussi très froid. Il poussa un grognement et s'en alla grommelant dans son dialecte on ne sait quelle appréciation, et peut être des injures tellement il vociférait.

Un soleil généreux inondait la plage de reflets roux, ce phénomène succédait à un orage violent. Les narines des marins étaient chatouillées par de fortes odeurs d'algues et de bois mouillé.

Le problème semblait insoluble : deux populations étrangères se découvraient et n'avaient en aucunes façons les mêmes sensations quant au toucher, aux perceptions nasales et aux émotions

Alors Colomb eut une idée de génie, il demanda au chef des "indiens" si ses hommes pouvaient tâter, humer, les gens de sa troupe et vice versa. Il le fit par gestes et le Chef comprit puisqu'il était chef et dit "amapzoteck" ça qui signifiait, nous le savons aujourd'hui, "d'accord." Colomb avait rajouté "ainsi on pourra mieux se comprendre, ce qui, il faut bien le dire était superflu !

Certains marins les plus coquins, se dirigèrent vers les femmes qu'ils tâtèrent sans vergogne.

Ils trouvèrent leur peau ambrée douce et sensuelle et leurs seins nus des plus appétissants. D'autres vérifièrent la musculature des hommes et furent impressionnés par la qualité de la marchandise.

Ainsi la confiance s'installa, et Colomb fort d'avoir découvert comment gérer la découverte de nouveaux mondes continua ses explorations.

Quimper 2012

L'animateur.

Depuis des années, Benjamin assurait l'animation du centre commercial, « LEPRIBA », il gagnait sa vie mais sans passion car faire vivre un rayon de pâtes ou de charcuterie n'était pas des plus réjouissant.

Un jour, Benjamin eut une idée, eureka ! J'ai un concept d'émission TV. Il envoya son projet à toutes les chaînes dont l'audience était respectable. La mode était à la télé-réalité, il avait donc conçu une émission intitulée : « Vive les ronds, vive les rondes ».

Il reçut très rapidement des offres de grandes chaînes alléchées par son synopsis qui promettait de l'audience, c'était osé et coquin.

En fait l'émission devait mettre en scène des hommes et des femmes ronds, gros, obèses. Les rédactions avaient vu dans le concept une idée de scandale et de réaction au temps qui voulait que tout le monde soit mince, en formes séductrices pour les femmes et en muscles désirables pour les hommes. Cela allait faire jaser dans les chaumières.

Les essais commencèrent, quatre hommes et quatre femmes furent sélectionnés.

Pour les hommes, il y avait Jean, 50 ans, 125 kilos, un ventre énorme, des bajoues et des seins ! Puis Roland, 35 ans, 110 kilos, dont les poignées

d'amour faisait penser à la dernière création de Michelin : le pneu mou. Puis Pierre et Sébastien, jeunes mais portant leur quintal sans complexe.

Pour les femmes, Marie, 25 ans, avait des seins d'une telle envergure, que l'on se demandait si il y avait un ventre dessous...Elle pesait 103 kilos et avec ses fesses plates mais ses jambes grosses comme des poteaux télégraphiques, c'était un cas. Josyane, 50 ans, avait-elle une paire de fesses à désespérer un régiment de zouaves en campagne, trop c'est trop, elle pesait ses bons 110 kilos mais avait de tous petits seins. Les deux autres ne pesaient chacune que 90 kilos, l'une portait son poids sur le ventre, l'autre sur tout le corps. Il s'agissait de Janie et Mauricette.

Enfin, après maintes répétitions, le jour du direct arriva, les personnes étaient placées face à face, tous les yeux bandés.

Une femme, Mauricette, fut désignée pour commencer, elle s'avança à tâtons et tomba sur Roland. En fait le jeu consistait, à ce que chacun trouve sa chacune et chacune son chacun.

Mauricette tata le haut du garçon et dit « oui je veux », à ces mots Roland, qu'elle tâtait devait enlever le haut ce qu'il fit. Elle continua en mouvements circulaires et descendants, trouva les poignées d'amour et dit « oui je veux »,

Roland enleva son pantalon.» Je prends dit Mauricette » Ainsi un couple était formé.

Le même scénario se répéta avec les autres femmes, la dernière n'avait pas le choix. ainsi quatre couples furent constitués.

Mauricette et Roland 200 kilos au total, puis Janie et Jean pour un total de 215 kilos, puis Josyane et Sébastien 210 kilos et enfin Marie et Pierre pour 203 kilos.

Janie et Jean qui totalisaient 215 kilos, gagnèrent la première manche, en effet le couple état le plus lourd après vérification sur un plateau à peser les bovins.

Le prix attribué était un voyage au Japon, pour aller voir le championnat national de lutte de Sumos.

L'émission dura une année, au fur et à mesure elle prit une allure de plus en plus une allure graveleuse. Les défenseurs des bonnes mœurs, les associations pour une conduite pure et propre se mirent en branle...

En effet le tâtement des femmes pour des hommes en slip, bon ça passe ? Mais quand le réalisateur décida qu'il fallait aller plus loin et que, après le haut et le bas, les femmes pouvaient demander que l'homme tâté enlève ce qui cachait

ses éléments de reproduction alors là ce fut le scandale. Tâter d'accord, mais vérifier la virilité de l'homme choisi, là non !

L'émission en direct fut un soir interrompue sur l'ordre du CSA et à la place on mit un « Maigret à la plage ».

Benjamin ne s'en remit pas, il s'engagea dans la Légion Etrangère.

Le menu.

Je veux avoir près de moi tous ceux qui de près ou de loin ont été dans ma vie ou témoins de ma vie. Je veux leur faire plaisir, j'ai toujours aimé distribuer autour de moi de la joie et de la bonté. Je suis bizarrement un égocentrique mais j'aime donner, on me dit que je devrais voir un psy, je préfèrerai une psy car je ne peux pas me confier à un homme. Enfin bon cela n'est pas très important pour vous, ni très intéressant. Ce qui va l'être c'est ce qui va se passer. Je consacre tout ma fortune à l'évènement car cela représente beaucoup de monde. J'ai demandé à une agence de regrouper le maximum de gens qui puissent être retrouvés, cela représente 498 personnes, dont 356 femmes, 140 hommes et 2 transsexuelles. L'organisation est gigantesque, je fais appel à trois traiteurs, un pour la bouffe, un pour les vins et boisson et un troisième pour diriger les deux premiers.

Pour les gens de mon enfance et adolescence, autrement dit les vieux, il faut trouver une ou deux entrées de choix car ils sont près de la sortie...

Bien sûr on va mettre des huitres, des huitres du Bassin, de mon pays natal, d'Arcachon. Mais avant pour leur rappeler le bon temps il y a des

sardines, pas n'importe lesquelles, des sardines de barricot, tellement cuites de sel qu'elles sont de couleur vert orangé. Le premier plat est donc :

Sardines de barricot et sa goutte d'huile d'arachide aux croutons aillés

Le traiteur boisson me recommande un petit vin blanc de Graves, « La pissotière de l'Impératrice » car l'Impératrice Eugénie s'était un jour soulagée dans ce carré de vigne.

Le deuxième plat est :

Les 12 huitres gratinées du Bassin

On les accompagne d'un Chablis bien sur ... et avec ces huitres on donne les crépinettes essentielles à l'accompagnement. Cela va remonter à ces vieux chnoques leur jeunesse et les faire baver de plaisir.

Puis il faut penser aux traditions locales avec en troisième plat :

Foie gras poêlé

Accompagné d'un château Yquem 1966, le summum ;

Pour faire plaisir à la famille, enfin ce qu'il en reste, il faut bien sûr ne pas oublier le plat, la perle de la Gironde ;

Une lamproie à la bordelaise

Bien sûr cuisinée avec son sang, des poireaux et du chocolat et servie avec un Château La fleur Picon 1975, Saint Emilion grand cru.

Puis il faut penser à ma période de voyageur d'outre-mer, de chercheur de chimères, de vagabond fou... là cela va être :

Des langoustes de Cuba, grillées vivantes au barbecue

Assaisonnées à la sauce chien, on boit alors un rhum agricole cul sec. Puis il faut :

**Des colombos de porc et bananes plantain
Avec un bon vin rouge qui tâche, genre Kiravi ;
pour se reposer un peu l'estomac, il faut :**

Un blaff d'oursin

Accompagné d'un muscadet ou à défaut d'un Gros Plant. Mais certains vont dire il manque nos grands plats de la bonne cuisine française, notre gloire...Alors mettons :

Un turbot et sa hollandaise

Une côte de bœuf à la moelle

Pour le poisson il faut un Sancerre très frais, pour la viande un Château du Médoc, un Margaux 1975 bien sûr.

D'autres vont trouver ce menu un peu décousu, tant pis, moi je les merde ! C'est la fête, le grand dérèglement, la grande bouffe.

Alors cela va prendre des proportions délirantes car je compte bien que tout le monde, toutes les origines soient représentées.

Donc on va faire venir l'andouille d'Anjou, le puant de Bourgogne, la cargolade de Perpignan,

les pieds de porc en gelée de Paris, et les kouins à mam de Bretagne...

Quelle fiesta !

Il faut aussi les hamburgers, le club sandwiches, les œufs sunny side up, les pancaques au sirop d'érable. Mes traiteurs vont craquer, comment faire un menu avec tout ça ? Et bien messieurs vous êtes des pros c'est votre problème !

Pour finir nous dégusterons des soufflés au grand marnier, gonflés et servis sortants du four, cela j'y tiens...

Mais avant il nous faut des fromages, des monceaux de fromages, odorants, coulants...des reblochons, des munsters, des camemberts, des fourmes, des tomes, des cantals, des pates cuites de Savoie et de Suisse, des chèvres en buches et en rigottes, des bleus, de Roquefort et d'Auvergne...

Et puis faites couler les nectars de tous nos ceps de France, le Sylvaner, le Tavel, le Menetou Salon, le Condrieu, les vins de Castillon, de Rodez, des Côtes du Rhône, les grands crus de Bourgogne et Bordeaux, j'en passe mais je n'oublie pas le vin des coteaux du Braden à Quimper.

Il faut prévoir un service d'infirmier, que les samus de la région soient en alerte, que des prêtres soient prêts à donner l'extrême onction, que des enfants chantent, que des couples se forment et des rires fusesent.....

Epilogue :

Document olographe déposé en notre étude le 10 juin 2006 auprès de Maître Cognafer Pierre.

Lu ce jour par Maître Cognafer Roger en leur étude de Quimper, 20 rue du gouenarc'h, et ce à 15h 15 en présence des 7 héritiers et selon les volontés du défunt Marc Bonnafous.

Ce repas doit être organisé dans les trente jours après cette lecture. Les héritiers devront utiliser toute la fortune du sieur Bonnafous. Si toutefois quelque argent restait disponible, ils devront se rendre au bord de l'Odet, à Porz Meillou et déverser ce reliquat dans la plus belle rivière de France.

L'arbre à perruque.

L'arbre avait subi l'outrage du temps, du mauvais temps. Une tempête avait tentée de le coucher, de le plaquer au sol, de l'effacer du répertoire des plantes. La vilaine action du vent mauvais avait échouée. Le bois, plié, meurtri, désarticulé vivait encore et présentait au regard une forme très originale. Comme un pied de nez au destin, son infirmité l'obligeait à couvrir un espace bien plus important que celui qui lui avait été dévolu à sa naissance.

Un jardinier, au lieu de l'abattre, avait décidé de lui laisser une chance de s'épanouir et avait tenu compte de l'étrange contorsion de la cime de l'arbre. Au lieu de pousser vers le ciel, elle s'avavançait sur plusieurs mètres à une courte distance du sol. Il faut dire que notre homme, ce généreux sauveteur, avait attaché le tronc de l'arbre à l'aide d'une corde marine, un bout d'un pouce d'épaisseur et l'ensemble du cordage était relié à un mur en béton par un crochet de bonne facture. De plus de loin en loin des étais placés sous le tronc de notre énerguemène, le soutenaient et apportaient un soulagement à la souffrance permanente de l'éclopé des temps fougueux.

Après une bonne taille d'hiver, dès les premiers jours d'avril il se paraît de son feuillage à la couleur si originale.

Cet arbuste qui avait la chance d'être doté de nombreuses identités pour le désigner, disons pour le moment que nous le nommerons le Fustet, cet arbuste donc était un vrai caméléon. Les premières feuilles se présentaient sous une couleur gris-vert, puis la saison avançant, le rouge apparaissait et c'était ensuite le triomphe du pourpre et les anglais qui récupèrent tout, le désignaient sous le nom de "Royal purple."

Normalement, il aurait dû pousser bien droit comme un bon arbre lambda et faire cinq mètres de haut. Mais dame nature avait eu pour lui un projet particulier et lorsque nous fîmes connaissance nous surent immédiatement que nous serions amis.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. J'avais soulevé avec peine et il était là, énorme dans un lit de terre. Je me suis acharné sur lui à coups de pierre, il explosa, j'ai tout lavé avec un arrosoir.

Chaque printemps, il se remettait à la tâche et se paraît rapidement de ce feuillage pourpre, mais l'avvers des feuilles était vert foncé.

Par moments, j'aurai envie d'être à l'hôpital, me faire dorloter, dormir, lire, lire, surtout lire !

Il faisait déjà nuit, mon cœur battait la chamade et je n'oublierai jamais. C'était ailleurs, il y a si longtemps, ce fut ma première grande émotion amoureuse.

A son pied poussaient des cornichons...Le jardin étant de petite taille, il fallait que j'utilise l'espace avec beaucoup de solutions originales. Les herbes aromatiques telles que le thym, le romarin, la ciboulette vivaient en pots surélevés et posés sur des grosses billes de bois. On trouvait même du persil qui s'épanouissait dans une caisse ayant contenu du Château Pellerin, un Côte de Bourg 1998. Ne vous faites pas d'illusion, cette date ne vous aidera pas à comprendre ce récit ! Des salades tentaient de s'épanouir aux pieds des tomates ou des rosiers...

Papa ne supportait pas un stère de bois mal empilé, chaque bûche devait s'imbriquer de façon à donner à l'œil une impression de rectitude, d'ordre, et de travail bien fait.

Les cornichons, après quelques jours d'hésitation se lancent à l'assaut de l'arbre à perruque.

De jour en jour, presque d'heure en heure, l'ascension vers les branches du perruquier se fait au moyen qu'ont les cornichons de développer un stolon, un fil vert et décidé, qui soudain accroche une branche, s'enroule, se tortillonne, et je te tiens ! De là une nouvelle pousse verte se fait, une fleur jaune s'épanouit et trois jours après, bébé cornichon se présente !

Il y a plusieurs pieds de cornichons et c'est la grande bataille entre eux pour occuper l'espace. Certains s'accrochent sur le pied voisin comme pour le neutraliser...

L'arbre à perruque est fier, outre sa propre identité, il supporte sans souffrance l'installation de dix pieds de cornichons qui se glissent dans son feuillage en cherchant la lumière.

Tous les deux jours et parfois tous les jours, je cueille les cornichons gros comme un doigt. Certains cachés derrière les feuilles de la plante sont oubliés. Ils deviennent concombres à mon grand désarroi.

Elle avait une cigarette dans ses doigts, se tenait droite au coin de la rue, sa jupe plissée lui allait si bien. Elle était belle, j'ai su de suite que j'avais envie de voir ses yeux dans mes yeux.

Mais le cornichon est fragile, l'oïdium le guette, tachant ses feuilles de blanc et de rouille et c'est la mort. Alors il faut souffrir !

Mais que viennent faire ces cornichons et cet arbre à houppes que j'ai sous les yeux alors que je tente de réfléchir ? Comment les englober dans mon histoire de vie ?

Ce sont des intrus, je vais peut-être arracher les cornichons et tronçonner le vieux grigou qui me nargue.

Du coup je cale mon chewing-gum dans un trou du mur de séparation d'avec mon voisin. Cela colmate, il me semble que c'est une bonne action.

Même si parfois tout vous échappe, que rien n'est saisissable, que ce petit matin de gel ne vous appartient pas, que vous n'existait pas, la vie suit son cours.

J'envie les gens qui ont des certitudes, je n'en ai jamais eues et cela me joue des tours. Mes seules forces sont un bel optimisme qui s'éteint et se régénère au gré du temps qui passe et une morale qui, elle, reste solide en moi comme ces gros piquets qui soutiennent les bouts de rang d'une vigne.

J'ai assez bien vécu ces huit ans dans ce domaine essayant de trouver sans cesse des

raisons d'avancer, mais pour elle ce fut un temps qui lui a permis de retrouver une santé correcte, enfin, si elle a mal vécu ces années, elles lui ont permis d'effacer en partie une certaine souffrance. Puis elle a pris en main la vente de la maison venant de sa mère, elle rayonnait, elle retrouvait une belle raison de se battre, elle était fière ! Quel bonheur pour moi. Je l'ai laissée choisir un lieu où nous irions vivre nos dernières années, notre dernier chemin d'amour. C'était important qu'enfin, je la suive.

Dans cette ville, qui fut un coup de cœur, nous avons trouvé la maison qu'il nous fallait, une bâtisse de 1939. Que de brillant j'ai vu dans ces yeux, dans ce regard qui me bouleverse.

Alors nous avons organisé notre départ, vendu nos vieux meubles, acheté de nouveaux. Il y eu un moment pénible, il n'y avait pas concordance entre la vente et l'achat, puis ce fut résolu. J'ai assimilé cette période à un moment de ma vie professionnelle : dix ans en arrière, le tribunal de commerce, l'attente, les affronts, les magouilles de cette institution infiltrée par des escrocs.

Je me suis aussi revu à Nantes, avec ce patron qui me vire comme on jette un chiffon et cet agent immobilier, ricanant, alors que dans l'impossibilité de louer il jubile en refusant de me rendre ma caution. Ces baffes on les prend, on les oublie mais des marques restent

Elle me disait « Tu crois qu'on sera bien là-bas ? » Alors je me lançais dans une démonstration éloquentes de ma foi en nôtre avenir :

« Mais bien sur ma chérie, la maison me plaît, je m'y vois bien, avec les commerces pas loin, la nature accessible à pied... » En réalité je ne savais pas comment j'allais réagir sur place.

Et bien depuis que nous sommes là je réagis très bien. Je contemple les êtres et les choses avec générosité et bonne humeur. Puis il y a tous ces livres, toutes ces pages, l'envie de lire, de lire jusqu'à l'épuisement. Une addiction !

J'aurais dû faire attention, la porte automatique s'est refermée sur moi avec violence. J'ai trébuché, je me suis dit que, avec l'âge, l'accident était forcément grave. Une dame m'a dit : « Vous vous êtes fait mal ? » Elle a accompagné ces mots d'un beau sourire, un sourire de femme, un bonheur, la vie continue.

La vie n'est sans doute que cela, un sourire, un cri, un rire, une larme.

Les capucines envahissent tout le jardin. Elles grimpent, forcenées, déterminées. C'est leur dernière parade, elles savent qu'elles vont disparaître sinon elles n'auraient pas tant de rage

à faire l'ascension du perruquier, elles se nouent, s'accrochent, se vrillent sur tout ce qui est à leur portée. Au premier gel elles s'effondreront.

Lâcher prise.

La tempête forçit sur le triangle, une mouette lutte contre le vent. Elle fait du sur place.

De fait le fustet supporte très bien l'envahissement des cornichons et des capucines. Il admet, à ses pieds, l'encombrement des salades, des tomates et même un rosier à longues tiges qui vient chatouiller ses branches maîtresses.

Assis sur la chaise bleue, en fer, je le contemple, je regarde. Ne suis-je pas moi aussi un arbre à perruque, envahi, assailli par tous les événements de ma vie ?

Là-bas il n'y avait pas de « smoke tree » mais des pieds de vignes, des vignes à l'infini, désolantes, tellement ordonnées, tellement fières.

Un coup de vent secoue la barbe de Jupiter et une rose trémière vient doucement le caresser du coin de sa large fleur rose.

Je suis triste soudain, la belle saison va passer, l'arbre va se dénuder et s'endormir pour de longs mois.

Je ne sais plus comment appréhender mes journées, l'histoire de mes vies percute, dès le lever du jour, mon conscient et me laisse inutile, las, désespéré. Le temps se comprime et le passé revient au présent. Aujourd'hui est douloureux, hier enthousiasmant. Mais, je le sais, cela est passager, ce n'est pas mon habitude d'être ainsi.

Retours sur images des senteurs de Caracas et de ses bidonvilles à l'infini. Réminiscences des marchés antillais et des eaux claires des Bermudes.

Pourtant il y a Olinka-chat qui lape l'eau de pluie étendue sur la table en fer du jardin, la table que j'ai connu enfant, et qui peinte et repeinte passe les générations. Pourtant il y a chaque matin qui me redonne espoir.

Chacun de mes pas emprunte les mêmes traces. Finalement je n'ai fait que du sur place, je n'ai rien découvert. Je suis sur les mêmes certitudes, la vie est sans consistance. La vérité est que je ne regrette rien et que je désire encore tout, comme si je n'avais pas vécu, comme si j'arrivais au monde vierge et pur.

Je ne sais toujours pas ce que je veux faire de ma vie ; trop tard ; il va falloir ausculter les jours et les nuits d'avant pour comprendre. Il va falloir piocher dans le sac où s'entassent, dans un

magnifique désordre, des dates, des faits, des joies, des peines, des visages.

Demain, le jour qui vient, est toujours plus enthousiasmant qu'hier, et voilà que je cherche dans le temps révolu des explications pour le futur proche !

L'envie de retrouver certaines odeurs est caractéristique de cet état, sinon nostalgique, mais au moins envieux de choses à tout jamais inaccessibles.

Bien sûr il y a eu la vie si pleine d'enseignements, mais comment en tirer parti ? Il ne reste plus assez de temps pour que ces acquis murissent et fructifient, pour que la sagesse me délivre. Je n'ai en réalité pas eu le temps de chercher, j'ai juste essayé de vivre avec les armes, avec le legs moral transmis par mes chers parents.

Toute notre existence la mort est à nos trousses mais un beau jour elle est à nos pieds. Là, il faut réagir, essayer de donner un sens aux années parcourues, mourir avec au moins l'idée que cette disparition est une bonne conclusion. Je sais bien que tout cela est vain, le parcours d'un homme ne présente pas plus d'intérêt que la feuille qui choit en novembre.

Tout être arrivé, et c'est déjà une chance, au-delà de la soixantaine commence à s'interroger sur son passage en ce monde. Certains ont amassé

des fortunes, d'autres ont construit des empires ou ont trouvé dans les arts la réalisation de leur vie, volonté, chance ? L'immense majorité des humains partent après une vie fade. Pour ma part, sans ambition, j'ai passionnément pratiqué un métier, des métiers, sans désir de profits.

Je suis profondément athée, aucune croyance en une force supérieure n'a guidé ma vie. Pourtant mon goût de vivre s'est raffermi grâce à mes expériences, la qualité de ma compagne, le bien être retiré des éléments naturels et les livres qui m'ont tant appris. Les livres, compagnons de toujours, féminins pluriels, porteurs de témoignages sont ma nourriture comme la vision d'un corps de femme, comme la douce présence de ma femme.

J'ai reçu une éducation basée sur le respect des êtres et des choses, j'ai eu des parents qui m'ont insufflé une force dont je vois les effets maintenant.

Tout est loin, s'évapore, je contemple un rayon de soleil qui s'attarde sur une pierraille caressant le lierre dont les couleurs brillent ou se grisent selon la progression de cette lumière.

***On a coupé mes cheveux longs, j'ai sept ans.
Maman m'emmène faire les rayons des Dames de France. Je cours dans les rues en culotte courte, je suis les copains, je ne suis pas un leader.***

Le fustet enraciné semble voué à l'éternité. Il me donne l'exemple, il ne bouge pas, l'air de dire « tu vois c'est cela ».

La mouette n'a pu vaincre le vent, elle a chuté d'un seul coup, son corps désarticulé fait une tâche de sable et de sang sur un sol de ciment.

Elle dort, je pense à notre couple, nous sommes deux personnes très différentes et pourtant liés par on ne sait quelle alchimie amoureuse.

Je l'aime, plus le temps passe, plus mon amour grandit. Si j'effleure sa peau, si elle me sourit, si je capte ses yeux à son réveil, je suis envahi d'un bien être indicible.

Vois-tu il faut que tes affaires de pêche soient biens rangés sinon les hameçons et les fils vont se mélanger.

**Oui papa, tout est bien rangé.
L'arbre à perruque agité par un vent fort, me salue, comme un clin d'œil, nous sommes en harmonie.**

La vie peut continuer.

Le Seigneur

(Récit rapporté par le podestat du village de Vignelongue)

Je revenais de cette croisade contre les Maures qui avait duré deux ans. Je me hâtai car ma belle, la princesse Isabeau, devait trépigner d'impatience. En effet, j'avais sur moi la clef de la ceinture de chasteté car la chair est faible. Isabeau était si bien en chair, si tentante pour les courtisans. Sa dame de compagnie était là pour éviter toute tentation, mais avec la ceinture je ne craignais rien.

Il se trouve que ma princesse est naine et on le sait tous les nains sont fourbes, mâles ou femelles !

Isabeau devait rester pure en mon absence, car quoique la femme n'est pas mon penchant, pas question qu'elle fornique avec tout autre que moi. Il faudrait qu'elle enfante un garçon pour assurer la lignée. Je n'avais pas eu de difficulté pour avoir Isabeau, son père le comte de la Mor émoi était trop content de voir partir cette fille

appétissante mais naine. Il avait fort bien doté cette union, tout était en ordre.

Je vis apparaître mon château, à un créneau de la plus haute tour, gracieuse et émoustillée se tenait Isabeau. Elle semblait très excitée et d'une main elle montrait ses parties basses d'un air de dire : « dépêche-toi de me libérer ». Oui ma belle, pensais-je, j'arrive je vais ouvrir la serrure. Cela étant, je tâtais mes poches profondes de mes habits. Après plusieurs essais je dus me rendre à l'évidence, point de clef !

- Mon Prince, je pense avoir aperçu une clef suspendue sous votre tente de campagne, en pays de Palestine.**
- Imbécile ! c'est maintenant que tu me dis cela et bien reste ici, je te confie ma dulcinée !**

Sans réfléchir je fis demi-tour et parti au triple galop vers mon campement oriental, chercher ma clef car sans cela aucun moyen d'approcher l'organe reproducteur de mon épouse.

Je revins longtemps après, trop tard ! La ceinture de chasteté sans doute d'un acier douteux avait rouillé. Isabeau était grise,

empreinte d'une violente fièvre. Les médecins ne purent la sauver, elle trépassa.

Après le temps de deuil, il me fallut abandonner mes mignons et convoler en justes noces. On me présenta Cunégonde dont la famille était puissante. « Eh bien, va pour Cunégonde » m'entendit on crier !

Alors ce furent les accordailles, les fiançailles et le mariage. Notre chambre princière fut protégée des regards. Pendant ces jours, les serfs continuèrent à travailler les champs et à faire ce pour quoi ils étaient destinés. Mais les courtisans et grand nombre d'invités firent ripaille, jouèrent aux dés à pile tu perds, face tu ne gagnes pas. C'était la fête. Les femmes dansaient au son du tambourin, des couples se formaient et copulaient activement. Cela devenait orgiaque !

Au huitième jour, la princesse apparut, rayonnante, la tête ceinte d'une couronne de pissenlit qui symboliser la consommation du mariage. Elle tenait dans sa main un rameau d'olivier, vêtue d'une longue robe immaculée pour montrer la qualité de la lessive utilisée par sa lingère. Puis autour d'elle prirent place deux personnages, l'un tenait un gourdin, l'autre une plume de paon pour montrer l'impitoyabilité

mais aussi la tendresse du couple princier pour ses sujets. On jeta à la volée des pièces d'or. Ceux qui purent en attraper iraient à la foire aux bestiaux qui allait bientôt avoir lieu. Avec ce pécule, l'un achèterait un âne, l'autre un cheval, mais les plus malins reviendraient avec des chèvres. Le cours du fromage de chèvre ne cessait de monter.

Le clou des festivités était un des moments les plus délicieux. Une procession s'avancait conduite par une jeune fille qui portait le sablier, symbole de la bonne justice du prince. Pour confirmer, huit condamnés à la décapitation furent confiés à Mamcoupret, bourreau officiel, dont la charge se transmettait de mère en fille, qui officia.

Puis le couple princier, partit vers un pays voisin pour se reposer de toutes ces ripailles. Huit chevaux tiraient le carrosse. La tradition voulait, voulait...on ne sait plus... il y a si longtemps !

Moralité :

Quand on est podestat

Il faut se rappeler

Tellement de fatras

Qu'on finit fatigué.

La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles.

William Shakespeare.

L'aveuglement.

Je la fais suivre depuis plus d'un an. Elle est maline, car Robert que j'ai engagé n'a pu relever de fautes ni d'écarts. Pourtant moi je suis sûr qu'elle a un amant et même plusieurs. Elle a beaucoup d'amis, beaucoup trop. Peut-être a-t-elle payé Robert pour qu'il la ferme. Oui c'est ça j'ai compris, Robert est de mèche. Elle est riche et futée, quelle maline ! On est marié depuis, aucun enfant n'est venu égayer notre couple. On aurait dû chercher à savoir pourquoi, mais Claire a décrété : pas d'enfant et bien on peut vivre sans.

Très vite je me suis dit, tu parles pas d'enfants cela te laisse une grande liberté, c'est ça, d'ailleurs il y a peut-être eu conception, mais elle a dû se faire avorter.

Claire est visiteuse médicale, moi je bosse pour un labo pharmaceutique, c'est lors d'un colloque que l'on s'est rencontré.

Claire est belle, assez grande, 1m73, des seins haut plantés, de longues jambes et des fesses à damner un évêque. Moi je suis plus petit qu'elle, 1m70, je suis chauve, pas très beau et un peu ventru. Au début de notre rencontre, j'ai dit à Claire : « je pense que tu peux trouver mieux comme étalon », elle m'a répondu « je t'aime, j'aime ta gentillesse, ta délicatesse et ton intelligence au-dessus de la moyenne ». C'est vrai, je suis pas trop con, en tant que chercheur, j'ai apporté au labo beaucoup de découvertes et des idées à la pelle. On m'apprécie.

Je suis fol amoureux d'elle, dès que je l'ai vue j'ai eu le sentiment qu'il s'agissait de ma compagne pour la vie. Avant je me trainais d'aventures en petites soirées coquines. Je me suis souvent dit que le fait que je sois très proche du PDG de ma boîte c'est cela qui avait attiré Claire. C'est une aventurière, je suis un prétexte. On invite souvent mon patron et sa femme Maryse. A ces diners Claire s'habille d'une manière sexy. Je lui ai dit « tu ne peux pas te vêtir plus sobrement ? » Pourquoi me répond-t-

elle si je me mets en valeur c'est pour ta carrière mon chéri. Tu parles c'est pour faire tomber Vincent dans ses griffes ! Au dernier diner, la discussion a porté sur le couple, sur la fidélité. Pour ma part j'ai dit que je ne pouvais pas être infidèle, Maryse n'a rien dit, mais Vincent a développé la thèse qu'une aventure de l'un des membres du couple ne changeait rien, l'amour doit surpasser ces événements. Tu parles, je suis sûr qu'il couche avec elle !

Claire est une gourmande, je n'ai pas besoin de la provoquer, elle s'offre, à tel point que parfois je trouve cela lassant. Alors elle doit aller chercher ailleurs, elle aime tant faire l'amour, moi aussi mais pas à ce point. Robert, le détective, n'a peut-être rien découvert, sans doute parce qu'elle copule avec les médecins qu'elle visite. Facile, à l'intérieur d'un cabinet ! Je la vois, elle parle de ses produits, elle porte un casaquin provocant, ce pantalon noir qui lui moule les fesses. Elle défait ses cheveux et regarde le toubib de son œil noir, auscultez moi docteur, je tousse et j'ai la gorge en feu. Facile, il écoute sa respiration, elle l'oblige à se pencher, lui roule un patin et c'est parti, elle le suce, il y va par devant, par derrière... C'est affreux, bien sûr que c'est

ça, d'ailleurs je lui trouve souvent le regard vitreux, j'imagine le sperme qui coule le long de ses cuisses. C'est insupportable ! D'ailleurs, j'ai vérifié, dans sa clientèle de médecins il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes.

Bien sûr qu'elle me trompe, je lui ai dit maintes fois : « Claire, avoue, tu me trompes ! » Chaque fois elle me répond que c'est idiot, que c'est avec moi qu'elle dort, que je suis l'amour de sa vie... puis elle détourne la conversation : « Chéri, as-tu acheté du pain ? » Parfois elle va se coucher avant moi, alors je fouille son sac de fond en comble, je ne trouve rien de suspect sauf dernièrement, je suis tombé sur une carte professionnelle :

Docteur Manangus Edouard.

Rien d'autre sur la carte, bizarre. J'ai cherché sur internet, j'ai trouvé son adresse, située dans une ville proche. Je me suis présenté à la consultation prétextant un mal de gorge soudain ce qui expliquait que je n'avais pas été voir mon médecin, dans ma ville. Vous n'avez rien m'a-t-il dit, ne seriez-vous pas un peu hypocondriaque ? Oui ai-je avoué. Je ne le quittai pas des yeux, un homme grand, athlétique, de plus un homme de couleur avec une chevelure abondante et un

sourire qui semble cacher quelque chose. Un noir, c'est bien connu, sexuellement ils sont très performants. En voilà un de ses amants c'est sûr ! Mais ce n'est pas le seul. Quand j'aurai toute la liste, je les inviterai à la maison, on va bien rigoler ! Et puis je me demande, elle est peut être bisexuelle. Au retour d'une de ses visites elle m'a parlé d'une mademoiselle Telenec chez qui elle était resté deux heures ce qui expliquait qu'elle rentrait si tard. La Telenec, une psychiatre. Deux heures ai-je dit mais pourquoi ? Elle débute, j'ai du tout lui expliquer. Sa réponse me semblait un faux. J'ai pris rendez-vous avec ce docteur, je lui ai décrit des angoisses nocturnes, je suis reparti avec une ordonnance d'un anxiolytique et surtout la ferme impression que cette femme était une affamée de sexe. Ces pys ! Tous déviants. Elle portait des bottes montant jusqu'aux genoux, une jupe courte, un corsage bien échancré et bien garni. De plus j'ai décelé un regard pervers. Quand elle m'a demandé si ma vie sexuelle était satisfaisante, j'ai bien compris que c'était une invite. Elle bouffe à tous les râteliers celle-là, hommes, femmes...

Bon Claire ce qu'elle cherche c'est du sexe, d'ailleurs je l'ai surprise à lire le marquis De

Sade, *Justine ou les malheurs de la vertu*, cela c'est de la perversion, peut-être a-t-elle envie de se faire fouetter, enchaîner ? Je lui ai posé la question, elle m'a répondu mais tu es fou, pas question de ça ! Alors je lui ai demandé pourquoi elle lisait Sade, c'est de la curiosité m'a-t-elle dit. Le pire c'est dans la rue, les hommes se retournent à son passage, je pense qu'elle en connaît certains. De plus elle me dit parfois, tu as vu ce garçon, il est beau n'est-ce pas ? Pourquoi dit-elle cela, moi je ne regarde pas les autres femmes. Soit sensible à la beauté me dit-elle.

Alors j'ai décidé d'embaucher un autre détective qu'un ami m'a recommandé en me précisant que cet homme qui se nomme Albert a beaucoup d'expérience et de bons résultats.

Après quelques jours, Albert m'a ramené un cliché, on voit très nettement ma femme et tout près d'elle un homme chauve et très grand. On ne le voit que de profil, mais voilà la preuve irréfutable, la pièce à conviction ! Il tient la taille de Claire, le cliché a été pris à 15 heures, il y a deux jours devant l'hôtel d'Angleterre, J'ai payé Albert, le remerciant en lui glissant un billet de plus ; Ça c'est du bon boulot, je la tiens !

Le soir quand elle est rentrée je me suis planté devant elle, je lui ai mis la photo sous ses yeux, alors lui ai-je dit tu m'expliques ? La voilà partie dans une explication : « Mon pauvre Jérôme, mais tu es malade, oui je suis devant l'hôtel d'Angleterre car c'est la même entrée que le docteur Moreau a qui j'ai présenté un nouveau produit contre la tension. L'homme que tu vois est le directeur adjoint de ma boîte, Patrice, que tu connais, ce jour-là il était avec moi car le docteur Moreau est très influent, si on le gagne on a le reste de la profession. Ta photo elle est truquée, Patrice n'a jamais posé les mains sur moi. » Alors j'ai vérifié pour le docteur Moreau, elle avait raison. Je me suis adressé à une boîte spécialisée dont le boulot est de détecter s'il y a tromperie, si un tableau, un billet de banque ou une photo ont été trafiqués. Cela m'a coûté cher ! Sous huitaine, j'ai eu une réponse, l'homme était tout près de ma femme les bras ballants, grâce à une retouche on avait passé son bras gauche autour de la taille de Claire. J'ai téléphoné à Albert qui m'a assuré que le cliché n'avait pas été retouché.

Qui croire ? Tout le monde ment et Claire me trompe, c'est sûr. J'ai fait analyser des vêtements

et des chaussures qu'elle met pour ses visites, on a trouvé des traces infimes de sperme sur une des chaussures.

Je pense que vais la tuer, c'est insupportable ! C'est ma femme, elle est à moi, quelle horreur toutes ces mains qui la touchent, tous ces hommes après elle, je vais la tuer, la supprimer !

Le corps très mutilé de Jérôme a été retrouvé au bas de son immeuble, une femme entendue comme témoin a entendu des cris d'une extrême violence provenant d'une grande hauteur, elle croit avoir entendu le mot tuer. Dans la poche du veston de Jérôme on a retrouvé les pages ci-dessus, froissées et maculées de pleurs.

L'enquête a conclu à un suicide.

Les Zigouettes

J'étais parti en randonnée avec des amis, en Ethiopie, pour tenter d'approcher la tribu des Zigouettes, cette peuplade vit isolé du monde sur un haut plateau difficile d'accès.

L'aventure tourna mal car nous fumes capturés par un groupe inconnu, des noirs aux longs cheveux, on nous banda les yeux sans nous dire un mot.

Nous fumes conduits ainsi toute une journée vers une destination inconnue. Cela me sembla durer une éternité, au départ j'étais calme et même apaisé, je me disais qu'être privé de la vue pouvait être une expérience. Mon imagination travaillait et j'essayais de deviner les lieux que nous traversions. Puis la peur me prit, cet état d'aveuglement se mit à me gêner. Je décidais mentalement de lâcher prise et je fus pris de somnolence. Heureusement chacun d'entre nous était tenu d'une main ferme car le chemin était chaotique. Sous le bandeau, mes yeux captèrent la chaleur ambiante et me vinrent des images. Je crus voir un enfant sourire et des fleurs roses et

parfumées, je pense que mon nez et mes oreilles tenaient la place de ma vue. Je me souviens avoir pensé que la vie d'une taupe devait être intéressante.

Un des ravisseurs vint à nous parler, dans notre langue, « Dommage, vous semblez être en bonne santé quant aux critères occidentaux, mais ici vous êtes dans un désert, vous allez avoir affaire à la soif car vous n'aurez pour la journée qu'une giclée de gourde » Nous restâmes silencieux, que répondre ?

Il reprit son discours : « Vous allez subir des invasions de sauterelles qui vont s'agripper à vos cheveux et laisser des fientes dans vos boucles de cheveux blonds. Maintenant on va ôter vos chaussures car ici on marche pieds nus pour percevoir le terrain. »

Il continua la liste des maux que nous allions endurer, les pierres acérées qui entaillent les chairs, les fourmis rouges géantes qui mordent les chairs tendres des blancs, le pied qui se pose sur un scorpion et qui assure une mort lente dans d'affreuses souffrances...

L'homme précisa : « ce n'est pas grave vous êtes six, si quatre d'entre vous survivent cela suffira. Dommage que vous ayez quitté la

douceur de vos appartements parisiens, ici on construit sa maison tous les soirs avec trois branches et de l'herbe »

Un silence s'ensuivit, au loin on entendait des roulements sourds, je pensais qu'il devait s'agir d'un torrent.

« Vous vouliez découvrir les Zigouettes, mais nous, nous souhaitons être loin de toute population dite civilisée, ne pas être malades de vos virus, ne pas entendre vos raisonnements. Les quatre qui auront la vie sauve seront dirigés vers les points cardinaux pour aller dire haut et fort de nous laisser tranquilles. Les deux qui mourront d'une pique de scorpion, ou d'épuisement, ou d'une flèche tirée par l'un de nos guerriers, nous laisseront de quoi manger quelques jours ! Et oui nous sommes anthropophages, cruels et libres.

J'entendis un de mes amis pleurer et renifler bruyamment.

« Erreur, vous auriez dû rester dans vos cocons avec vos voitures, vos femmes, vos réseaux sociaux et vos turpitudes. Ici il n'y a rien pour vous, ce rien est notre richesse, vous vouliez voir, il n'y a rien à voir. Dommage que vous ayez du temps à perdre à quitter votre pays, laisser votre

quiétude. Nous on ne quitte jamais nos chèvres, on ne cherche pas ailleurs, sans nos animaux, nous n'existons plus. Vous ne pouvez comprendre, vous vous interrogez sur tout, vous vous questionnez sur le sens de la vie, vous ne savez pas être en harmonie avec le monde, vous cherchez trop loin, vous n'avez rien compris. »

A ces mots, ils détachèrent nos bandeaux et nous découvrîmes un paysage d'une splendeur inouï. Des femmes nues, revêtues d'une multitude de colliers nous souriaient, des enfants nous prirent les mains et nous fumes conduits vers une embarcation sur laquelle nous attendait un père des missions. « Je vous ramène dit-il, cette peuplade est pacifique mais veulent rester dans leur isolement. »

Je me suis dit, cet homme nous a parlé tout le long du chemin dans une langue incompréhensible et dans ma tête j'ai traduit d'une façon négative. Nous étions piteux, nous nous sentions bêtes en pensant à ces gens qui nous avaient donné une leçon.

Le Macchabée

Le légiste était ivre mort. Il découpa le cadavre dans le sens de la largeur en jurant mordicus, qu'il n'avait jamais vu un squelette aussi coriace. Le commissaire Mortadelle était horrifié : « enfin Albert tu fais n'importe quoi. Peux-tu déjà me dire de quel sexe est la victime ? » Alors Albert tripatouillant le gisant débité en saucisson déclara :

- ça y est, j'ai un bout !
- Un bout de quoi ?
- Un bout de sexe masculin, c'est sûr !
- Et la raison de la mort ?
- Tu y tiens ? Tu sais maintenant que cet homme est trépassé, ça n'a plus d'importance. Je ne m'y retrouve pas dans tous ces morceaux éparpillés. Il a peut-être été empoisonné à la mort aux rats et fini d'être trucidé au revolver. Oui mais, en fait de balles, je n'ai que le trou !
- Le trou ?
- Oui le trou de balle... eh attends j'ai aussi un trou de nez !
- Y a-t-il des traces de poudre ?

- **Ah oui je te vois venir, tu penses à un travesti ?**
- **Mais non pourquoi ?**
- **Je vois du mascara sous un œil.**
- **Arrêtes, de la poudre oui, mais venant d'une arme à feu, d'ailleurs feu il est puisqu'il est mort !**

Sur ces bonnes paroles, le légiste s'écroula mort aussi, mais de fatigue

On fit appel, pour le remplacer, au docteur Amor, espagnol de son état et spécialiste de la corrida. Cette qualité n'avait aucun rapport avec son métier de légiste sinon la mise à mort du taureau ?

Aidé de spécialistes des cadavres, cardiologues en passant par l'urologue, le gastroentérologue, pour arriver au neurologue, le corps fut reconstitué, il manquait quelques morceaux, quelques bouts, un œil et autres brimborions. Au final on était en présence d'une dépouille présentable.

Tous ces messieurs s'accordèrent à préciser que c'était un mort d'environ quarante ans, de sexe masculin et dont la maman vendait des chichis dans les fêtes foraines.

Fort de ces résultats, le commissaire Mortadelle, après une enquête approfondie, aboutit à la conclusion que cet homme avait la mort aux trousses malgré qu'il fût chaussé de mocassins. De plus il fit une brillante hypothèse, partant du fait que cette personne avait été trouvé allongé sur des pavés et que près de son corps se trouvait les restes d'un fruit de régime, c'est qu'il avait glissé sur une peau de banane, comme son père et son grand-père, il y avait donc une large part d'hérédité qui expliquait son décès.

Bacchus.

J'avais décidé de sortir de mon tonneau et d'aller par ci par là voir où en était le monde. Bien sûr après un tel séjour, je sentais le vinaigre et les mouches s'agrippaient à mon vêtement, elles avaient peur pour moi, bousculer le temps risquait d'être dangereux.

Pour que la transition ne soit pas trop brutale, je me suis installé dans les chais d'un célèbre château du bordelais. Coincé entre deux palettes de bouteilles d'un millésime 2010, je me retrouvais sur un camion, puis je fis un long voyage en bateau et pour finir le cahot d'un train me plongea dans les bras de Morphée. A mon réveil, je partis en inspection. Je découvris assez vite un wagon rempli de voyageurs.

- **Ah te voilà Bacchus, s'écrièrent les passagers, il ne manquait plus que toi !**

Les personnes présentes étaient toutes des figures historiques, des célébrités, d'hier ou d'aujourd'hui, que faisaient elles là rassemblées ?

Mon inquiétude se mit à grandir quand un barbu décharné et sale s'écria :

- **Je me suis loupé, mon sacrifice n'a servi à rien, j'ai dû me tromper d'époque !**

C'était Jésus, je le reconnus à ses sandales couvertes de crasse !

Il y avait beaucoup de nervosité dans l'air et alors que j'allais dire : « Quelqu'un a-t-il un verre de vin à m'offrir ? », un solide gaillard se leva et se mit à tambouriner sur les portes et fenêtres avec une violence hors du commun. Tout était solidement clos. Il cria : « Je suis Trongai, je veux sortir, la finale est dans une demi-heure, je suis Trongai, sans moi le rugby n'existe pas ! » C'est alors qu'une femme bien en chair et très appétissante aux goûts de certains, lui susurra : « Calme toi mon grand, si tu veux je te fais un gros câlin, je m'appelle Boule de suif, je suis péripatéticienne agréée.

Puis ce fut la pagaille, tout le monde parlait en même temps, des injures fusèrent. Un autre barbu monta sur une valise et s'écria : « La

révolution a aboli la prostitution, que faites-vous ici ? » Il partit d'un discours qui se perdit dans le brouhaha. C'est là qu'un tout petit personnage juché sur un porte bagage déclara : si j'avais su, j'aurais pas venu, cette planète est immonde. Chez nous il n'y a pas de barbus, de femmes en boules, ni de Bacchus taché de vin aux commissures des lèvres, ni d'être avec des trous dans les mains. C'est horrible, je veux partir avec Trongai, d'un drop il me renverra d'où je viens.

Des coups de feu se firent entendre, une femme échevelée cria : « Hands up, la bourse ou la vie on ne résiste pas, je suis Calamity Jane la terreur de l'Ouest ! »

C'est alors qu'une blonde, aussi bien en chair, mais, plus appétissante que Boule de Suif, se mit à chanter. Cela calma tout le monde :

« poupidou, pidou poupidou pidou...

« Je chante car en tant que blonde cela m'évite des écarts de langage »

Soudain, le train s'ébranla et prit de la vitesse, une bible chuta, un homme coiffé d'une casquette, criait « pas si vite, pas si vite ! »

Mais il fallait rattraper le temps perdu, le chauffeur avait des consignes, il faut arriver le plus vite possible ! C'était les ordres émanant du tout puissant maître des rails et de la vapeur.

Le train explosa, se volatilisa, forma un nuage gigantesque. Puis le nuage creva et ce fut un nouveau déluge, Noé fut rappelé afin de sauver ce qui pouvait l'être.

Je retrouvai mon tonneau, me calait au fond, depuis je n'ai plus de vellétés de voyage, je ne rêve plus, je pionce bercé par les vapeurs d'alcool.

Etrangeté

Gabrielle portait un masque, était-ce pour cela qu'elle avait chuté dans l'escalier ? En réalité elle n'avait pas loupé de marche, c'est Jean qui à travers d'une claire-voie de l'escalier avait volontairement passé son bras. Ce n'était point un accident, c'était un meurtre ! Y avait-il des témoins ? Non. Mais pourquoi donc Jean avait-il prémédité la chute de Gabrielle ?

L'explication est que Jean avait beaucoup trop bu et ses instincts meurtriers faisaient surface sous l'effet de l'alcool.

Gabrielle et Jean avaient participé à une soirée masquée. Partant de ces éléments attestés, peut-on savoir si Jean est un noir d'Afrique et également que Gabrielle est une chinoise ?

Il y a là une difficulté de taille, Jean avait bu du vin blanc, beaucoup de blanc, était-ce une piste ? Gabrielle avait bu du café noir et alors ?

Alors il faut savoir qu'une chinoise qui boit du café noir est suspecte. .En effet les habitants de ces pays boivent du thé de...de Chine.

Alors Gabrielle qui a chu est-elle Gabrielle ?

Lors de bal masqué, les têtes s'échauffèrent, eurent le tournis et en réalité la femme qui revint à la maison, n'était pas Gabrielle, maints témoins l'attestent. C'était Gabriella, une cubaine qui fumait le cigare et buvait du café noir. Mais lorsque Jean qui est du midi, disait Gabrielle on entendait Gabrielleaaa, car il appuyait sa diction sur la dernière voyelle et le devenait aaaa .Donc lorsque Jean rentra avec Gabriella, cette dernière monta dans la chambre vérifier l'état du matelas en vue d'une bonne soirée érotico-sado-maso avec cet homme inconnu. Jean, naïf qu'il était pensait qu'elle était allée fermer le volet que le vent faisait battre sur la façade.

Donc Jean n'a pas sa femme mais une inconnue.

Oui mais Jean est-il Jean ? Et là cela se corse, le vrai Jean est né à Ajaccio or notre Jean meurtrier semble être né quelque part...

C'est donc là que Peter l'inspecteur futé se dit : Si c'est faux Jean qui est-il ? Un Jeanfoudre ? Peter avait une petite cervelle. Dans son rapport

pour ne pas avoir d'ennuis il rédigea le texte suivant :

Une dénommée Gabriella, masquée, les seins dénudés, a trébuché dans son escalier. Puis les voisins ont entendu un coup de feu. Nous vinmes mille et cent pour l'enquête. Une dénommée Gabrielle avait tiré sur un semblant de Jean le tuant sur le coup. Mais c'est Giselle qui croyait que son mari avait ramené une maîtresse, une Gabriellaaa. C'est ainsi que Jean tua ce qu'il pensait être sa femme par bras interposé et que Giselle tua un Jean qu'elle croyait être son mari. En définitive, le vrai Jean est parti à Cuba avec une femme corsetée au parfum de cigare. Giselle fut condamnée à 20 ans de prison, mais la folie s'empara d'elle, elle ne sortit jamais.

Le mal compris.

Il mit le « Monde » dans le frigo et posa la coupelle de beurre sur son bureau. Il s’avançât vers la table basse du salon, il avait besoin de ses lunettes pour lire la notice de son nouveau médicament. Les lunettes glissèrent d’un seul coup sur la base de son nez, merde ! s’exclama-t-il, où ai-je mis cette notice ?

Le docteur Mine, son médecin référent, l’avait connu enfant et lui avait assuré : « Jérôme, à ce rythme tu vas exploser, te reposer et arrêter le bridge ! » Du coup il était couvert de boutons et il devait prendre ce fichu médicament qu’il venait de se procurer, notice comprise. Pour lire la notice, il fallait qu’il trouve la boîte, il ouvrit le micro-onde car son portable sonnait.

Allo cria-t-il mais c’était la sonnerie du réveil qui se déclenchait. Il fallait qu’il se lève, il se traita de tous les noms, puisque il venait de prendre son petit-déjeuner. Quand il eut compris sa méprise il mit son téléphone en charge et se dirigea vers les toilettes. Assis le pantalon baissé il se mit à

réfléchir ; Mais 6h 30 est-ce le matin ou le soir ? Les gens sont tellement imprécis. Bon d'une part un réveil mais d'autre part son portable qui lui avait livré un message : il est 6h 30, c'était peut-être Juliette qui lui fixait un rendez-vous ? Cette jeune fille était si accorte qu'il ne pensait qu'à elle 24h sur 24. Mais non c'était une voix d'homme, c'était sa voix qu'il venait d'entendre, il avait enregistré ce message pour se réveiller !

Depuis sa rencontre avec Juliette, devenue son assistante, (cette dernière lui avait avoué qu'elle avait des sentiments pour lui, mais, mariée...) Jérôme faisait n'importe quoi, elle le mettait dans un état second, à tel point qu'il fut atteint de dipsomanie, l'entraînant vers des excès nocifs.

Jérôme était écrivain, depuis quelque temps ses relations avec son éditeur étaient tendues. Ils s'étaient vus la veille et Georges l'éditeur, avait décrété que le dernier ouvrage de Jérôme était un amphigouri.

Quand il réalisa que son téléphone lui avait simplement signalé qu'il devait se lever, Jérôme s'affola. Mais enfin quelle heure est-il dit-il en fixant son horloge murale ? Il n'eut pas la

réponse l'horloge était à l'arrêt, après vérification, le logement des piles était vide !

Jérôme se sentit las, tellement amoureux et complètement épuisé.

Bon je vais m'habiller et commencer ma journée. Il dit cela avec autorité comme s'il s'adressait à un quelconque subalterne. Rentrant dans la salle de bain, son miroir lui fit savoir qu'il était déjà lavé et habillé, il portait une cravate verte. Cela l'étonna puis il eut une révélation : « Je sais on est jeudi ! »

Alors désespérément il tenta de retrouver la réalité en allumant la télévision. Lorsqu'il vit, sur BFM, l'image de la tornade qui avait ravagé Rovignon sur Cher, il pensa à un gros problème et il sortit acheter un quotidien, il paya pour le « Monde » et prit « Libération » qui ne lui était pas destiné. Alors, maugréant sur le fait que son journal avait changé de format et de présentation, il se mit à lire en marchant. Les images de ce village totalement dévasté étaient impressionnantes. L'eunecte que les pompiers avaient sorti de la vase qui avait envahi la supérette donnait à la catastrophe tout son sens. L'Anaconda est une espèce en voie de disparition et l'action des pompiers était un exploit, pas un

morceau de la bête ne manquait : huit mètres précisait le commandant de ces hommes qui tenaient le monstre dans leurs bras. Il concluait : de plus c'est une femelle ! C'est alors que Jérôme, fasciné par sa lecture heurta violemment un bec de gaz (Même si il n'y a plus de bec de gaz, on emploie toujours cette expression lorsqu'on heurte un objet hérissé, genre poteau, si c'est une personne on dit un quidam NDL.) Toutes mes excuses dit-il au réverbère et suivit son chemin en grommelant.

A l'arrêt du bus se tenait « la dame » qu'il voyait tous les jours plantée devant le poteau indicateur des horaires. Petite, en jupe noire et veste bleue marine, son regard se portait vers la ville, on devinait ses yeux sous une abondante chevelure blanche et son visage disparaissait sous un maquillage outrancier .Elle tenait une sacoche noire qui intriguait Jérôme, en effet c'est la main droite l'organe préhenseur pourtant elle était gauchère car elle tenait un journal de la main gauche.

- Bonjour monsieur, vous vous êtes battu ?
Vous avez une énorme bosse sur le front**

- **Mais non j'ai découvert cela en me levant, une tumeur sans doute.**

La vieille personne tourna la tête en pestant après la jeunesse qui se moque de tout.

Soudain, il se rappela qu'il avait une réunion importante qu'il devait animer. Le sujet de son exposé était : « Sauvegarde des batraciens en milieu hostile, le problème des autoroutes. ». Il sauta dans un taxi tout en se disant qu'il n'avait rien préparé et que de toutes façons il n'aimait ni les grenouilles ni les crapauds. Il fallait pourtant qu'il fasse bonne figure, responsable régional des « verts » et engagé local dans l'association « Sauvons la vie aquatique », il ne pouvait se désister.

La salle était bondée, il fut très applaudi, alors prenant une longue inspiration, il déclara :

Sur le tronçon de l'autoroute A22 qui va de Parla à Par-ci, les chiffres donnés par le service de surveillance, concernant la saison 2014 de mai à septembre, sont catastrophiques :

On a relevé :

72 paires de lunettes

2 paires de jumelles

90 préservatifs usagers

1 poupée gonflable

2 grands-mères

2 pédales de frein

La salle commença à grogner, des voix s'élevèrent « quel est ce galimatias ? C'est quoi ? Êtes-vous fou ?...

Ah oui excusez-moi ce sont les chiffres de 2009 !

Alors ce furent des hués, des insultes, les gens criaient, « imposteur, charlatan, mystificateur, usurpateur !!! Il dut quitter la salle. Son assistante vint vers lui, les yeux embués de larmes, « Jérôme, que se passe-t-il ? Rien dit-il, j'en ai marre de tous ces cons, allez venez Juliette, je vous emmène au « Crapaud bleu » on va se taper une belle assiettée de cuisses de grenouilles.

- **Oh oui...**
- **Juliette, je vous aime !**
- **Moi aussi, tellement !**
- **Alors on y va, les grenouilles, un bon Chablis, cuvée Reinette et puis on se tire.**
- **Où cela Jérôme ?**
- **Au Bagistalalistan !**

- **Oh oui, il paraît qu'il n'y a pas de crapauds, que les lézards parlent et mon mari nous trouvera jamais, il est nul en Géographie !**
- **En avant toute ! Et ils disparurent à jamais.**

La promo.

Monsieur le Rédacteur en Chef du magazine *Les bonnes tables*.

Je vous transmets les éléments pour que vous puissiez faire un article élogieux et percutant pour la promotion de mon nouvel établissement. La faillite ayant emporté ma précédente affaire car mon Albert est parti avec la serveuse et la caisse.

Cette fois je me lance dans la restauration de classe avec des mets originaux et inconnus de nos contemporains. Plus de béarnaise, gribiche et autres hollandaises, quoique vu les évènements je vais peut-être garder la hollandaise.

Je sais que vous ne m'aimez guère et que nos rapports sont difficiles, lors de notre dernière entrevue, je vous ai dit que vous feriez mieux de faire la promotion des déchets industriels, alors vous m'avez traité de grosse vache.

En partant de cette base de travail, je pense que vous allez mettre en valeur ma nouvelle affaire car suite à votre réflexion, je fais du vélo et j'ai

appris que vous aviez équipé votre maison de containers de toutes les couleurs pour le tri des déchets.

D'abord je vous serai gré d'indiquer correctement l'adresse de mon auberge spécialisée dans le poisson séché au vent, parfumé au garum et au fromage d'époisses.

Nous sommes sis au :

Impasse sans retour

Garenne de Trombanolenezectrom

29000 TROU

Je vous précise qu'aucun emplacement n'est prévu pour les automobiles. Il faut venir en train et depuis la gare il reste cinq kilomètres à pied, qui sont pour des gastronomes désireux du meilleur, une promenade de santé. Il faut préciser aux personnes susnommés de se munir de cuissardes pour passer à gué le Gardon, notre belle rivière, au lieudit du « Noyé » entre onze heures et vingt-trois heures.

Les taxis peuvent déposer les personnes au lieudit : « Sieur Gédéon » où ce dernier a péri. Un autobus communal amphibie les amènera sur l'autre berge pour la modique somme de 15 euros 22 cents.

La situation géographique de mon restaurant est idéale. De la verdure nous entoure : au nord de magnifiques ronciers, au sud de grandes orties ploient sous le vent, à l'est s'est installé le chiendent, à l'ouest la toute nouvelle déchetterie. Cela est bien agréable, la douce musique de camions broyeurs berce le lieu, je n'ai pas besoin de mettre un fond musical !

Vous trouverez ci-joint les menus car nous n'avons pas de carte.

Je vous joins des photos du restaurant prises sous le meilleur angle, on voit très bien le conteneur poubelle qui déborde preuve de la forte activité du restaurant. La porte d'entrée est joliment décorée, on la devine car je suis devant.

Je suis ouverte tous les jours, sauf le mardi car je fais les courses, le mercredi car je range les courses ainsi que le vendredi car je cuisine mes conserves. Le samedi et le dimanche je ne sers que des sandwiches et uniquement sur commande.

Je vous précise qu'en cas de débordements du Gardon tout est prévu. Les clients peuvent être logés dans une grange avec lits de foin et seau pour puiser l'eau à l'extérieur.

J'attends de vous un bel article dans votre revue ainsi que sur votre site internet. Fates moi apparaitre sur Facebook, les blogs spécialisés, un spot sur France2 et une annonce sur RTL. N'oubliez pas les affiches 4x3 à l'entrée et à la sortie de notre belle ville de Montcuq, dont les habitants sont de fins gourmets puisqu'ils organisent chaque année le lancer de bousins noirs.

Pour la facture, adressez là à mon ex-mari vu que c'est lui qu'aux sous.

Je vous salue d'un faible signe vu que je suis fatiguée.

Pièces jointes :

Menu à 19 euros 72 cents :

Cervelle de petit singe au vin miellé.

Gardons du Gardon, saumurés, aromatisés au sylphium.

Croutes de fromages macérés au lambig

Menu à 52 euros 93 cents :

Foie gras des Landes sans gras aux escargots du jardin.

Cuissot de canard bouilli, préalablement macéré au vin de là-bas

Restes de croutes de fromages du menu à 19 euros 72 cents, aromatisé au vinaigre

Purée de mures du jardin et ses biscuits maison.

Pain : 1 euro la tranche

Beurre : y'en a pas

Eau : Offerte si vous prenez un café à 5 euros

Vin de là-bas compris. Cruche du père piquette)

Prix hors taxe, hors taxe de séjour, hors prix de la serviette.

Scénar pour un polar.

Cela se passe dans une déchetterie, nous sommes en 2050. La collecte des déchets a pris une telle ampleur que les déchetteries sont devenues des lieux de pouvoir.

C'est le site industriel de Tavel qui chapeaute toute la région Rhône-Alpes.

La ville a disparue.

Les vignobles ont disparu.

Le « site industriel » occupe 10 ; 000 hectares, il emploie 512 personnes de sexe masculin, uniquement des barbus.

Ils parlent une langue à eux la « Conteneurède », mélange d'indo- Européen, de mexicain et de patois Savoyard.

Se présente une voiture, elle est blanche, une Volvo, conduite par une dame brune de 45 ans, Joséphine Maltard, Joséphine est veuve, son mari a disparu dans la déchetterie. Il y a trois ans on a retrouvé son corps dans la benne à gravats.

Joséphine est habillée de noir, jupe, bas et chemisier noir, elle porte un béret noir. Elle est très grande. Elle engage sa voiture dans l'allée de la déchetterie, cet accès est volontairement sinueux pour obliger les chauffeurs à rouler très

doucement. La voiture de Joséphine suit une demi- douzaine d'autres véhicules...

Dans sa Volvo, Joséphine transporte 45 bouteilles en verre, 50 bouteilles plastiques dont les bouchons ont été retirés pour l'œuvre de feu Bigard, un carton de journaux, une gazinière rouillée, un sac de déchets verts, un sac de vêtements très usagés et une carabine 22 long rifle.

Elle met près d'une heure avant d'accéder à l'entrée très protégée du site. Elle stoppe au feu rouge clignotant sur un fond blanc de tête de mort. Dans une cabine située à gauche de l'entrée, se tient José perché sur un tabouret, la cabine est hermétique et aseptisée. José développe une perche qu'il fait passer au travers d'un orifice, Joséphine descend sa vitre latérale gauche, elle insère sa carte de décheteuse dans la pince qui se trouve à l'extrémité de la perche. José ramène à lui la perche, se saisit de la carte et la rentre dans un ordinateur.

La carte porte sa photo, son nom, prénom, adresse, téléphones, adresse électronique, sa date de naissance, la date estimée de sa mort. En outre la carte précise les jours et heures auxquelles elle doit se présenter à la déchetterie et les mots de passe correspondants à ces jours et heures. Sa carte une fois vérifiée lui est rendu au moyen de la perche.

Là elle doit descendre de voiture et par un interphone venir dire au barbu le mot de passe du jour. En ce jeudi 10 décembre 2009, le mot de passe est : « tu es très beau », alors dans l'interphone elle dit haut et fort « tu es très beau », le barbu de service pleure, cette race de barbus est hypersensible.

Alors retentit la sonnerie, la sonnerie c'est l'ordre de passer, la Volvo s'engage dans le sas de décontamination. Après quelques minutes, elle en ressort et un chauffeur un sous barbu, enfin un mi barbe emmène la voiture vers son aire de stationnement

Joséphine doit alors aller chercher une par une les brouettes de déversement dont les couleurs correspondent aux déchets, verte pour les verres, jaune pour les plastiques, et ainsi de suite...

Ensuite elle roule une par une les brouettes vers les lieux de réception...

Ce travail harassant terminé, elle revient vers sa voiture, sort le 22 long rifle à vingt coup de sous les sièges et abat méthodiquement les six barbus qui sont en service devant l'énorme réceptacle à gravats dans lequel ils tombent l'un après l'autre...

**Et elle crie à qui veut l'entendre :
Joseph, sois en paix, tu es vengé**

L'incident.

Je me nomme Isabelle, je m'ennuie terriblement, j'ai 36 ans, je suis mariée, j'ai trois filles, femme au foyer comme on dit. Mon mari travaille en horaires décalés, moi après le repassage, le ménage et la préparation des repas, je me barbe. Je fais les trajets scolaires, bavarde un moment avec les mamans, sinon je ne vois personne, je m'ennuie.

Alors je m'assois devant ma fenêtre, je tire le rideau et je regarde la rue, les passants, les beaux, les moches, les petits, les chauves... Puis il y a aussi les voitures, les motos, les bus à gaz, je ne sais même pas ce que c'est ce gaz, si ça pouvait être un gaz hilarant ça m'aiderait.

Bon je vous dis tout ça parce que ce matin il s'est enfin passé quelque chose. Bob est parti très tôt, j'ai préparé les enfants puis l'éternelle tournée vers les écoles, j'ai l'impression d'avoir passé mon permis juste pour accomplir ce devoir ! A 9h15 j'ai été voir ma messagerie, rien bien sur, personne ne m'écrit jamais à part une conne de soit disant copine qui vient me raconter que son mari... elle pense que ; enfin la cata des couples quoi !

Je décide donc de faire le ménage des chambres, changer les draps, mettre une lessive en route. Puis, puis quoi, l'ennui, j'en ai marre je suis un merde, 36 an et il ne se passe rien.

Je tiens grâce aux enfants, mon ancre...

Avec Bob c'est une espèce de statut quo, bisous, bonjour, bonsoir, son foot à la télé, ses copains, il sort tout seul et moi, moi ? bien je garde les enfants. De temps en temps, il s'approche et sans aucune tendresse il me prend ! je suis conne, je devrais me rebeller, mais ce n'est pas dans ma nature.

A 10h30 je me pose devant ma fenêtre, la circulation est dense, la rue bruyante, j'ai entrouvert un battant, quel vacarme. Mais j'aime cela j'ai l'impression d'être au cirque, ce tintamarre me distrait. Et puis il y a les coups de klaxon, les injures du style « pétasse » ou bien « vieux débris », ou des bras d'honneur, cela est très distrayant ! Mais où vont tous ces gens, ça roule dans les deux sens, ils ne vont pas au même endroit, c'est sur...

D'un coup je vois arriver un jeune sur sa mob. Ça bouhonne, il slalome. Enfin un jeune, je ne sais pas trop avec le casque... Il prend des risques et double à droite à gauche. Soudain une 604 conduite par un père pile au passage clouté, qui en réalité n'est pas clouté mais hachuré, disons

un passage piétonnier. Une dame âgée s'avance à petits pas, le gars à la mob. N'a rien compris et double sur la droite dans un tout petit espace. A ce moment-là, la mamie cachée par la 604 pointe son nez et vlan percutée la vieille ! Elle est sur le dos, la mob. est partie couchée et a fait au moins 50 mètres. Le gars se relève un peu hébété, il semble saigner du visage... il commence d'un pas hésitant à remonter l'avenue, hagard, comme un somnambule.

Ma fille, me dis-je tu dois intervenir.

Je descends quatre à quatre mes deux étages, jette mon tablier dans le conteneur à verres ;

J'ouvre la porte de l'immeuble et je vais au-devant du garçon, il n'a plus son casque, il doit avoir 25 ans pas plus.

« Viens lui dis-je »

Il me suit docile, je le fais entrer et asseoir sur mon canapé. Je vais chercher de quoi désinfecter ses égratignures au visage. Il me regarde un peu ébahi, un sourire parcourt son visage. Je lui demande/

- Comment t'appelles-tu ?
- François...
- Et bien moi c'est Isabelle
- Et va savoir pourquoi, rapidement je m'agenouille devant lui, je prends sa tête entre mes mains, je l'embrasse sur la bouche.

Histoire de France

Et si j'avais une poêle, je ferai une omelette, mais je n'ai pas d'œufs.

Nous sommes tous confrontés à ce dilemme, on dit : « La vie c'est comme on veut » c'est faux. En effet lorsque Napoléon arriva devant Moscou, les œufs n'étaient pas durs de cuisson, mais durcis par le gel. Le grand Empereur, de rage, s'en prit à celle qui lui était le plus proche : « Une cruche c'est comme Joséphine » dit-il. Ses généraux lui firent remarquer qu'ils ne voyaient pas le rapport entre cette affirmation et Moscou qui brûlait.

Il répondit : « Bande de niais, incompetents, ignares, que fais-je avec des gens aussi nuls » Les pauvres généraux se turent, l'Empereur si on lui répondait, pouvait dans sa colère, demander sa réserve d'œufs pourris et les jeter aux visages de ses officiers. Cela ne faisait pas une omelette mais plutôt un pot pourri.

De plus ses généraux ignoraient que Joséphine, qui avait essayé de se substituer au cuisinier de l'Empereur, avait échoué. Elle cramait, brillait, toute recette qu'elle préparait. D'où la crème brûlée. De plus maladroite en diable, elle renversait tout ce qui passait en ses mains. D'où la tarte tatin !

Devant tant de médiocrité, le Prince, voyant « Qu'ici c'est comme un dédale, » ne prit aucune décision. Alors, plusieurs jours passèrent et l'Empereur ne mangeait pas. Moscou était la proie d'un gigantesque incendie, cela lui rappelait les plats carbonisés de Joséphine et lui coupait l'appétit.

Puis un aide de camp, lui porta des œufs au plat, étonné le grand homme, du haut de sa petite stature, dit : « Vous avez trouvé une poêle ? » Oui répondit l'aide de camp, qui était normand, mais je n'ai pas de fouet, alors les œufs sont restés plats.

« Et d'où viennent ces œufs frais, ni durs, ni gelés » demanda l'Empereur.

« Et bien, Sire, c'est Pâques, les moscovites les avaient cachés de ci de là selon la tradition » Napoléon, trouva cela très incohérent, alors il fit décorer son aide de camp de l'ordre de la poule et lui demanda : « D'où es-tu originaire mon brave »

« Mais de Normandie mon Empereur. » répondit l'aide dont les yeux s'humidifièrent, et il continua sa quête du fouet.

Bon dit Napoléon, « ce n'est pas tout, je suis en campagne, mais tout cela me fatigue, je crois que je vais prendre ma retraite ! Ainsi est l'histoire réelle de cette épopée qui fut étouffée dans l'œuf.

Communication.

J'ai été à Dallas en 1962, j'étais jeune, insouciant et mon anglais déficient, du coup je n'ai pu monter dans un bus...

En effet je me suis approché du chauffeur et avec mon anglais scolaire j'ai demandé

- **How much to go to south point?**

Il me répondit avec une mauvaise humeur évidente quelque chose comme:

- **trouggraqrecoins !**

Je n'y compris que goutte ! Je reposais ma question et pour toute réponse il me dit :

- **Get lost**

Ce qui signifie en bon français argotique : « dégage » ou « vas te faire foutre »

La, me retrouvant sur le trottoir, je me dis : « comment vais-je faire ? »

C'est alors que j'aperçu sur le trottoir d'en face, une couleuvre qui déambulait en reniflant de ci de là les poubelles, les papiers gras, les souliers des passants, les caoutchoucs des roues de voiture sagement garées sur les bas-côtés. Je me dis, « si une couleuvre se trouve dans le centre de Dallas alors tout est possible. »

Je m'approchais subrepticement afin de capturer le reptile. J'en avais l'habitude car enfant j'avais appris à faire cela. Je m'approchais à petits pas, me penchais doucement et hop j'attrapais la miss par la queue. Elle mesurait bien cinquante centimètres, je me la mis autour du cou.

Débonnaire, je revins me poster à l'arrêt du bus qui était noir de monde qui en quelques secondes s'évapora à la vue de la bestiole qui redressait la tête.

Le bus arriva, c'était le même chauffeur qui prenait le chemin du retour...

A ce niveau il faut que je précise que tous les reptiles ne se capturent pas de la même façon : Le serpent s'attrape par la queue ou avec un brin de noisetier taillé en forme de V pour lui coincer la tête que l'on prend alors entre le pouce et l'index et le tour est joué. Par contre le lézard pose problème, car si on l'attrape par la queue, elle casse comme du verre et par la tête sa peau visqueuse vous glisse entre les doigts. J'étais donc heureux d'être tombé sur un serpent de plus on venimeux.

Je gravis les marches du bus présentant au chauffeur la gueule de la couleuvre, ce dernier horrifié sauta par la fenêtre. Je lovais mon amie dans ma poche, pris le volant et me rendit à South point...

Moralité :

Sans couleuvre, il est impossible pour un français de se faire comprendre à Dallas et là ya pas de lézard !

.

Indulgence

Pourquoi avoir de l'indulgence pour ces salopards ? En effet à force de chercher le pourquoi du comment, les raisons anciennes présentes et à venir, on tombe dans le pardon !

« Moi je dis pas de pardon ! »

Je veux bien pardonner à la musaraigne de pousser son petit cri strident et si désagréable. Je lui pardonne car elle ne sait pas qu'elle me casse les oreilles. Mais ces pourritures qui écrasent toutes ces vies sur leur passage, là non, pas de pardon. Combien sont morts, mortes, aplatis, écrabouillés, déchiquetés, pulvérisés...sacrifiés pour que passent ces engins de mort, les gendarmes, les fourmis, les hérissons, les chats, les chiens, les renards, les serpents, les lézards, les chevreuils, les sangliers, les musaraignes...

quoique pour la musaraigne, faut voir...

Je veux bien pardonner au roitelet de chanter comme une casserole et de ne pas s'en rendre compte, OK. Mais les autres là, les deux roues, les quatre roues, les quatre fers, les semelles de marche, ce sont tous des assassins ! Il faut un châtiment exemplaire.*Bon peut être que pour le vieux dont le roitelet a percuté le pare-brise de son*

auto... allez circon Tous les autres, pas de pitié, il faut mettre leurs moyens de locomotion à la casse. Pour eux de châtements, des vrais, émasculatation, supplice du pieu, écartèlement, tout ça après leur avoir fait bouffer leurs victimes innocentes. Puis les couper en morceaux et les congeler !

Moralité :

Si tous ces insectes et animaux n'existaient pas, on trouverait les congélateurs débordants de chair humaine.

Le congrès.

L'orateur s'exprimait avec difficulté. Son discours d'ouverture était incohérent, il disait légions au lieu de régions et sa voix pâteuse était totalement inaudible.

Pour couronner le tout, cette espèce d'holibriu, qui était saoul comme un polonais, se mit à parler en russe ! L'assistance composée de bretons bretonnants, de bigoudens purs et durs, se sentit agressée. On entendit un murmure d'indignation s'élever du groupe...

Enfin ce congrès qui avait pour but de réunir des régionalistes fut un four.

C'est le pays basque qui était la région organisatrice, les catalans avaient déclaré forfait. Leur président avait dévissé sur le massif du Canigou lors d'une marche saucisson/petit blanc.

La première journée s'était bien passée, il faisait beau. Nous étions en juin et la petite ville de Bacaroa avait organisé un troc et puces. Cela avait permis aux congressistes de chiner une partie de la journée.

Mais cet abruti de conférencier, qui avait abusé de la liqueur locale, l'Izarra, était en train de tout gâcher. Il serait vil de penser que cet homme était coutumier du fait. Cela avait même surpris tout

le monde et infléchi l'idée que les participants se faisaient de monsieur Lazarazu.

Alors, dans la foule, de mauvaises langues commencèrent à déblatérer.

" Ouais, il boit et même il trompe sa femme, il est sale, vicieux, pervers..."

Soudain, l'homme fut tellement ivre qu'il entra en catalepsie et les fractionnistes se dirent qu'il faudrait changer de président.

Alors quelqu'un eut une idée géniale : "Il faut faire un sacrifice"

Cette demande n'était pas surprenante, en effet les gens des régions non inféodées au pouvoir central, pratiquaient de vieux rites païens.

On fit venir une chèvre. Un membre de l'assemblée la frotta d'ail et d'oignons frais. Puis le cérémonial du sacrifice fut enclenché. On fit venir un enfant précoce que l'on incita à sabouler la chèvre. Mais l'enfant était maladroit et tout enluminé renonça à aller plus avant.

Alors quelqu'un dit :

" Cette chèvre n'est pas l'animal qu'il nous faut"
Il rédigea une pétition et 622 signatures furent recueillies en faveur du bœuf. Bien sur, cet animal convenait mieux pour que chacun y trouve son compte.

Soudain, il y eut des cris, des bousculades, des invectives. Que se passait-il ? Après ripaille, ayant mangé et bu, l'assistance entière dérapait

vers le désordre...Les méfaits du vin de pays, l'Ossau-Vinati, étaient à l'œuvre. Les bretons se mirent à injurier les basques et les alsaciens crièrent sur les catalans. Chacun dans sa langue. Et ce fut la bagarre, coups de bombarde, de pelote, furent les armes de certains. Puis l'artillerie lourde se mit en place avec bombardement de choucroute et déferlement de cargolades !

Un homme fut blessé et se mit à saigner de la bouche. Cela calma le jeu. Les bretons proposèrent d'adoucir ses plaies avec du beurre baraté à Pennavelec...

Alors on entendit le président dire d'une voix pâteuse :

"Foulure de bouche ne peut être massée avec du beurre"

Un grand silence se fit, puis tout le monde se dispersa.

Quimper 2010

Mathilde

Sa tête pendait mollement hors du balcon, il semblait endormi, « sacré Dom se dit-elle, il est capable de dormir n'importe où » ! Elle le héla, « et Didi, réveilles toi, c'est Maryse ». Il devait entendre, la voix de Maryse était connue pour faire fuir certains accros au silence et cette voix résonnait dans les boîtes de nuit.

Elle franchit en trombe la porte de l'immeuble et fonça vers l'escalier, elle venait de réaliser que Dom était sur le balcon de madame Pellot.

Elle grimpa au pas de course les deux étages, glissa sur une marche imbibée d'un produit indéfini, redescendit les étages d'une façon incongru. Avant de s'évanouir, elle eut le temps de se dire : « C'est quoi ça ? »

Madame Pellot qui revenait de sa pharmacie, allait d'un pas lent mais l'œil en éveil. Au bout de sa canne elle remarqua une minuscule flaque rouge, puis une autre, un nouveau système pour

le petit poucet se dit-elle, elle y trempa sa canne et sourit... Elle assura qu'elle ne vit rien d'autre sur le trottoir. Elle entra péniblement dans son immeuble après avoir passé les six marches d'accès.

Ce furent les déclarations consignées sur la main courante du commissariat.

Après un bel effort elle entra dans son magnifique appartement et se dirigea vers le balcon pour prendre un peu d'air frais. Pendant ce temps, Mathilde s'était retrouvée sur le trottoir sans savoir comment. A son réveil, aux urgences, l'inspecteur Tromble ne tarda pas à l'interroger.

Mademoiselle Dupuy, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous est arrivée ? Nous vous avons ramassée sur un trottoir, le problème, c'est que vous étiez tachée de sang, du sang qui ne vous appartient pas. Il s'agit du sang de monsieur Dominique Verlane votre voisin. Mais cela se corse, car nous avons retrouvé monsieur Verlane chez vous, sur votre lit, mort, bien mort,

environné de sang et ayant reçu de nombreux coups de couteau dans le ventre, ce qui bien évidemment ont provoqué son trépas !

Mathilde tenta de s'expliquer, c'est un ami dit-elle il a mes clefs. Pourtant je l'ai vu penché sur le balcon de madame Pellot. Je suis monté à toute allure, j'ai glissé sur le rebord d'une marche... On m'a retrouvée dans la rue, me suis-je évanouie ? Mathilde sentait bien que l'inspecteur et son sourire narquois ne croyait pas un mot de cette histoire un peu tirée par les cheveux. Allons Mathilde, je me permets de vous appeler par votre prénom, j'ai une fille de votre âge, voyons dites-moi la vérité.

- **Inspecteur, je vous jure...**
- **Ne jurez pas, allons, quels étaient vos rapports avec ce... Dominique ?**
- **Amicaux, c'est un copain, nous avons fait la fac ensemble.**
- **Ecoutez Mathilde, moi je crois qu'après avoir poignardé votre « copain », vous vous êtes précipitée dans l'escalier, sur lequel nous avons trouvé des gouttes de sang, vous**

êtes tombée et dans la rue et suite au choc, vous avez eu un évanouissement.

- Mais non c'est affreux, pourquoi aurais-je fait cela ?

Un médecin demanda à l'inspecteur de se retirer ; Mathilde avait besoin de repos.

Tromble, de son prénom, Eric, était sur de lui. En effet, outre les éléments déjà à charge, on avait trouvé dans l'appartement de Mathilde, cachée dans un livre, une lettre qui étayait la thèse du crime passionnel.

*Ma chère Mathilde,
Je sais que cela va te faire souffrir, mes sentiments amoureux envers toi se sont dissipés ca je ne te supporte plus. Nous avons vécu de bons moments, mais tu bois immodérément, tes colères sont insupportables et tes demandes sexuelles sado-maso permanentes me dégoutent. Je vais déménager et tu n'entendras plus parler de moi. Je t'embrasse.*

La lettre était tapée à la machine. Elle n'était pas signée et on trouva une copie sur l'ordinateur de Dominique. Cela ne troubla aucunement la décision de l'inspecteur.

Eric Tromble, attendit deux jours et demanda la mise en examen de Mathilde avec pour raisons, un meurtre avec préméditation.

Malgré ses dénégations, Mathilde Dupuy fut condamnée à vingt-cinq ans de réclusion.

Dans le temps de l'instruction judiciaire, madame Pellot fut placée dans une institution spécialisée, devenue démente elle était dangereuse pour son entourage et pour elle-même.

Deux ans après son incarcération, Mathilde fut découverte sans vie dans sa cellule. Elle avait avalé des tessons de bouteille, une hémorragie interne l'avait terrassée.

Dix ans après le décès de Mathilde, madame Pellot quitta ce monde. Un testament olographe fut lu aux ayants droits par Maître Duroc notaire de Chilly la rivière.

Ce document fit sensation :

Moi Paulette Pellot, en toute possession de mes moyens, lègue tous mes biens à Mathilde Dupuy en espérant que cela permette en partie à l'atténuation du tort que je lui ai fait.

Dominique a été assassiné par des hommes de main que j'ai payée pour le faire. Dominique était un fils illégitime qui cherchait à s'attaquer à ma grande fortune en révélant qui il était mais aussi pour me dénoncer à la justice. Tous mes biens viennent de mon défunt mari qui était trafiquant d'armes se cachant sous l'identité d'un galeriste. Les

hommes que j'ai payés ont imaginé un scénario pour faire accuser Mathilde. Le produit répandu dans l'escalier pour la faire chuter, ils ont enduit de sang de Dominique, assommée et conduite dans la rue. Ils ont fabriqué la lettre et bien sur assassiné Dominique puis ont mis le couteau dans la main de Mathilde, ainsi elle était la coupable idéale. Il faut donc libérer Mathilde et lui remettre ma fortune. Je suis à votre disposition pour être jugée.

Madame Pellot devait, prise de remords, devait porter ce document avant le procès, mais une forme rapide de démence s'empara d'elle et le document resta sous scellés sis chez Maître Duroc

Nuit d'été.

*Le ciel s'obscurcit, l'orage menace, mais
bizarrement Mathilde est sereine.
Appliquée, le sourire aux lèvres, elle frotte avec un
torchon de cuisine rose la lame tranchante d'une
feuille de boucher.*

*Elle est trempée, il va falloir qu'elle prenne une
douche. Elle y pense sans arrêt, cela la motive.
Cette feuille de boucher doit être propre. Comment
faire ? Merde ça coupe...
« Fais attention bécasse » ou « Gourde » dirait
Jean-Luc, elle est trop distraite ! C'est vrai qu'elle
aurait préféré une feuille à dos cintré. Bon, là n'est
pas le problème, il faut qu'elle le fasse, ça la stresse
et puis cette chaleur, c'est épuisant.
Elle parle toute seule ! « Tais-toi il faut te décider »
Elle pose le couperet sur l'évier et range son
torchon. Elle décide de faire du rangement pour
plaire à Luc, il aime tant l'ordre. Dans un tiroir qui
contient des papiers divers, elle découvre une photo
en noir et blanc, c'est celle de Berta une amie
d'enfance. Sa mémoire lui rappelle des pans*

entiers de souvenirs lointains, des copines de son village en Allemagne.

Elle va chercher un bloc de correspondance.

Ma chère Berta.

Je me demande souvent ce que tu es devenue. Savoir si tu es mariée, si tu as des enfants. En fait je t’imagine avec une marmaille et je suis sûre que tu as épousé Igor de notre village. Moi je suis mariée depuis plusieurs années.

Tu sais, Marie-Laure, ma belle-mère est aux petits soins pour moi. Elle s’occupe de moi, sa bru, comme si j’étais sa fille. Elle a acheté tout ce qui équipe cette maison. Quand elle est arrivée avec sa douzaine de torchons roses, couleur avec laquelle j’ai du mal, j’ai dit merci maman, ici en Bresse on appelle sa belle-mère maman.

Ça me gonfle !

Mais je suis une fille disciplinée, Marie-Laure est la mère de Luc, mon homme, alors il est indispensable que le la respecte.

J’avais dit à Luc « En rentrant du boulot achète moi une feuille de boucher », tu vas voir c’est la seule chose que Marie-Laure n’avait pas prévue. Lui, il avait cru que c’était un journal ! C’est Luc

ça, tout en finesse, irrésistible ! N'empêche il est quand même le fils d'un notable de la ville. Moi qui viens d'ailleurs comme on dit, moi qui suis une « accourue », j'ai de la chance d'avoir rencontré Luc. Je vendais des faux bijoux sur les marchés, il raconte à ses copains que je lui ai tapé dans l'œil. J'ai pensé, ma vieille le Jean-Luc il n'est pas beau mais il est riche, alors laisse toi faire...Je lui ai donné deux garçons, Jean Lucas et Jérémie. Il aime beaucoup ses garçons. Le dimanche matin ils vont tous les trois au rugby, moi pendant ce temps et parce que c'est dimanche, j'astique la salle à manger. Quand ils rentrent ils trouvent sur la table le gigot-flageolets. Le gigot c'est Luc qui le découpe. Ils sont contents.

L'après-midi, les garçons vont à la pêche et Jean-Luc fait une sieste, je continue mon ménage, je pleure un peu...

Par beau temps, il arrive que Luc m'emmène sur le lac. C'est beau tous ces canards, ces nénuphars. On rame. Luc me taquine « allez rame matelot » qu'il me dit. Bien sûr, je n'ai pas sa force, pourtant je suis grande et musclée. Grosse dit Luc.

Vois-tu grâce à la feuille de boucher on peut acheter des demis agneaux ou des pans de porc, on débite la viande et on congèle. Tu sais j'ai

appris à me servir du couperet et à détailler des pièces de viande dans les règles de l'art. J'ai demandé conseil à madame Lucie, la patronne de la boucherie du village. Elle m'a proposé de venir deux après-midi travailler avec Rémi son ouvrier. Du coup je sais tirer des côtelettes d'un carré d'agneau, faire un jambon à l'os. Cela nous fait faire des économies, enfin on n'est pas dans le besoin, mais moi je suis gagnante, je gère le budget alimentation, ce que je vais épargner ce sera pour m'acheter des choses pour mon plaisir. Le reste des dépenses c'est la responsabilité de Luc, il a décrété que j'étais pas au niveau pour cela. J'ai envie de me cultiver, je vais acheter un livre, *La vie aventureuse de Xiang Po Dong*, il faudra que je le cache, Luc n'aime pas que je lise. De toutes façons il va falloir acheter un congélateur plus grand, alors le livre je le lirai chez Claire. Chez elle, c'est plein de livres, et elle m'a dit viens quand tu veux et lit ce qui te fait plaisir. Quelle gentillesse. Mais là aussi, prudence, Luc n'aime pas Sébastien le mari de Claire, Luc il dit de lui : « C'est un intello à la con », bon je trouverai bien une solution.

J'aime bien aller chez Claire, c'est une bonne copine, on papote et puis elle me montre ses livres. Je suis tellement impressionnée de voir ces rayons garnis de bouquins, ils sont classés suivant

la méthode alpha me dit Claire. J'ai pas bien compris, ce que je sais c'est que chez nous pas besoin de classement, les livres on les compte sur les doigts de la main.

Souvent je reste l'après-midi dans son salon, je lis, je regarde souvent autour de moi, je me sens coupable. Dernièrement, j'ai lu *Louves de mer* de Zoé Valdès, c'est tellement fou cette histoire, des femmes corsaires, des aventures époustouflantes, ça me fait rêver, ça m'excite. Puis j'ai lu aussi *Firmin* de Sam Savage, j'ai dit à Claire « j'aime pas trop cette écriture serrée, sans dialogues » Elle s'est mise à rire, j'ai pas osé lui demander pourquoi elle riait, je suis trop timide. Ce jour-là je suis rentrée à la maison en colère. Quand les gamins sont arrivés, ils riaient aussi, je leur ai donné leur goûter et j'ai été pleurer dans ma chambre.

J'ai pas fait d'études comme mon Luc. J'ai juste mon premier degré, comme on dit, tu te rappelles on l'a passé ensemble. J'aimerais être plus instruite, je voulais prendre des cours par correspondance, Luc a trouvé que c'était superflu. Enfin, j'écris juste pour moi, je tiens un journal comme Anaïs Nin, je me donne de l'importance.

Tu sais, je prépare ma petite vengeance, je crois savoir quoi faire. J'ai dit à Luc de ne pas prendre

la feuille de boucher pour couper du petit bois, il s'en moque, il a même fendu une noix de coco avec. Bon je me tais. C'est l'homme, rien à dire. Alors je passe le balai, je frotte, je cire, j'attends le retour des enfants de l'école et de Monsieur du bistro. Quand Monsieur rentre la maison est propre, les enfants couchés.

Souvent en guise d'apéritif, Luc me baise sur le canapé, il trouve ça excitant de me prendre toute habillée « c'est bon hein ? », je confirme. De toutes façons, si je dis non j'ai pas aimé, ça va mal se terminer, alors... On dine, il somnole devant la télé, je range, je donne à manger à Merline, la chatte et à Berlingot le chien. Luc sort promener le chien.

On dort, enfin, il dort, moi j'essaie d'y voir clair, de me rassurer, de me dire que voulais Luc, et bien je l'ai ! Luc à un métier, moi non. Parfois c'est au petit matin qu'il me désire, je m'offre, il est content, bonne fille Mathilde. Ce matin, j'ai sorti du congélateur des côtes d'agneau pour le diner. Je suis si fière de mon travail, grâce à la feuille de boucher, elles sont régulières et épaisses comme il faut. Quand je pense ce qu'il m'a dit : « le voilà ton machin, alors pour me remercier, sois plus sexy, arrêtes de grossir et de me faire honte, sinon ton bidule, je le balance » Là, je me sentais sous le couperet !

Il est pas méchant mon Luc, il veut que je sois belle, c'est normal.

Je ne suis pas moche, tu te souviens quand les garçons nous cousaient ? Tu me disais « y en a que pour toi ! » J'ai un peu forci à cause des grossesses, mais enfin si je compare à mes copines, ça va. Je suis toujours rousse, j'ai gardé mes longs cheveux, mes formes sont appétissantes au dire de mon voisin Robert... Enfin, c'est à Luc que je dois plaire, s'il dit que je suis trop grosse, il faut que je fasse attention.

Je dois faire attention à tellement de choses.

Luc dessine, il aime dessiner des bateaux, des pirogues. Il faut qu'il trouve ses crayons biens taillés, il faut que la maison soit bien rangée, il faut que je sois bien coiffée, il faut, il faut...

Vois-tu Berta, j'essaie de ne pas m'énerver. Luc c'est mon mari, et puis il ne me frappe pas, il me respecte, de temps en temps il me baffe, mais bon c'est pas comme Jocelyne. Elle se prend des dérouillées pas possibles. Il faut dire que parfois elle le cherche/ vers le vingt-cinq du mois dernier elle s'est achetée une minijupe. Déjà, ça rame chez les Bouvier, en fin de mois il n'y a plus de sous. Elle a mis leurs comptes à découvert. Ted, il s'est mis en rogne, il lui a mis une correction terrible, elle avait des bleus.

Depuis un moment Luc me dit : « arrêtes la pilule on va faire une fille ». Luc, il voudrait une Noémie ou une Julie, enfin une pisseuse comme il dit. Moi, j'ai pas trop envie, ça me gonfle. De plus les garçons ils aimeraient une petite sœur. Leur père en a parlé à table comme ça. J'ai beau dire que l'écart d'âge va être trop important, Pierre-Luc a neuf ans et Jérémy douze, Luc il en démord pas. « Arrêtes la pilule ! » at-il crié un soir qu'il était éméché, puis il a jeté la plaquette. Depuis on fait l'amour sans protection, mais je continue à avoir mes règles, trois mois sans pilule et rien à l'horizon !

Ce soir, Luc vient dîner avec ses parents. Et bien moi, Mathilde, je vais faire manger les enfants, j'ai prévu pour eux des spaghettis et des steaks hachés. Ils iront jouer dans le jardin, si l'orage éclate je les enverrai dans leur chambre, ils sont obéissants.

Je vais attendre Luc, me maquiller, me coiffer, je vais mettre la robe qu'il aime, la bleue avec la bordure grise. Je vais préparer la table, sortir les assiettes décorées avec une rose, puis les couverts que m'a offert ma belle-mère. Ils sont en argent. On ne les sort que pour les grandes occasions. Pour ce dîner, pas de verres à moutarde, je vais chercher sur le haut du vaisselier les verres à pied

ciselés. Tu vois Berta, là je serai prête. J'espère qu'il n'a pas oublié...

Je mettrai un grand tablier blanc et je ferai la salade. D'abord je ferai une vinaigrette bien poivrée, puis j'éplucherai l'ail rose que m'a donné mon voisin Robert. Il est si gentil Robert. Il a un jardin de rêve. Il me passe toutes sortes de légumes selon la saison, c'est bien agréable.

Un jour, l'été dernier, il m'a fait des avances. Il est veuf, il m'a dit : « Tu sais Mathilde même à soixante-trois ans je peux satisfaire une belle femme comme toi, tu as du temps libre l'après-midi... » J'ai rougi, je l'ai remercié pour les poireaux et je suis rentré dans ma buanderie tout essoufflée. J'étais quand même contente d'avoir été traitée de « belle femme ». Depuis, mon voisin il a compris il n'a pas réessayé de me draguer.

Je sens l'orage arriver. C'est palpable. Quel pays de merde, rien à voir avec notre Allemagne natale et ses forêts. J'étais libre mais je crevais de faim, je ne voulais pas comme toi rester dans cette misère. J'ai appris le français, enfin le français de la Bresse ! Au début, j'ai entendu des vieux du pays qui parlaient de moi : « La boche elle est bien roulée, le Luc il l'a prise pour son corps parce que côté cerveau c'est juste... » Enfin, je n'y fais plus attention, je me consacre à

ma famille. Des fois mon beau-père m'appelle Gertrude, ou la teutonne,
« C'est pour rire » dit-il.
Pour rire, oui, qui rit ?

Je te fais un baiser sur les lèvres à la mode de chez nous. Berta, porte toi bien, et dis-toi que tu es une personne, qu'on doit te respect
Mathilde

PS/ Tu sais Berta, ne réponds pas à cette lettre, de toutes façons tu n'as pas mon adresse.

Elle pose ses gousses sur la grande planche et elle les écrase avec sa feuille de boucher, Luc, il adore ça les gousses d'ail qui lâchent leur jus. Elle met les côtelettes dans une grande poêle pour les cuire et enfourne les pommes dauphines pour les dorer, il est vingt heures, ils vont arriver. Elle touille la salade imprégnée de sa sauce spéciale.

Ce soir tout le monde est là, les parents de Luc, ses deux tantes et les sœurs de sa mère. L'une est nonne, l'autre est ingénieur, elle les déteste. Les voilà. La nonne lui dit : « Mathilde, vous pourriez faire un effort de coiffure, enfin vous êtes dans la famille Macquart, venant d'où l'on sait c'est une chance pour vous ». L'autre l'ingénieur la reprend très souvent sur son langage, du genre : « On ne

dit pas un cafête, mais un café, on ne dit pas j'y vas, mais je vais y aller ».

La conne, elle va y aller, c'est sûr !

Elle sert le repas, ils bavardent. Elle se tait. Ils se régalent et quand même ils la félicitent pour sa sauce de salade.

Luc a oublié, il a oublié qu'aujourd'hui c'est l'anniversaire de Mathilde !

Son manteau est dans l'entrée, sa valise planquée dans l'abri de jardin.

Elle les entend qui braillent, ils ont un peu bu. Elle sort, la voiture s'approche, feux éteints, elle s'engouffre à l'arrière, se glisse sous une couverture. Rémi accélère, elle lui dit : « J'ai la feuille de boucher ça pourra servir »

Perte.

-Germaine, je t'avais dit, que je ne voulais pas d'animal, pourquoi es-tu allé chercher un chat à la SPA ?

-Ecoute Gabriel, sans chat je ne peux pas vivre !

-Il est laid ! (Gabriel donne un grand coup de pied à Félix, qui se retrouve sur le flan)

-Il est mort, tu l'as tué ! Tes souliers à clous l'ont tué ; D'ailleurs que fais-tu avec ces souliers pleins de terre dans la maison ?

-Ecoutes Germaine, tu me pompes ! Fous-moi la paix

-Tu tues mon chat et rends cette maison inhabitable, tu pourrais te changer quand tu rentres du jardin !

- Ecoutes, tu es bien contente d'avoir des légumes frais, alors lâche moi, laisse-moi aller et venir dans la tenue qui me convient.

- Les légumes, tu fais pousser des choses que je n'aime pas, je suis triste car je n'aime pas les poireaux !

- Je t'ai ramené des concombres.

- Ils sont durs comme du bois !

(Germaine craque, elle se met à pleurer, se saisit de kleenex pour éponger ses pleurs)

Tu pleures, tant mieux, ce sera plus facile et puis regardes toi, tu es habillée comme l'as de pique, tu as une jambe sans bas, des chaussures éculés.

- Ecoutes Joseph...**
- Non moi c'est Gabriel !**
- Mais qui êtes-vous ?**
- Je suis le jardinier**
- Mais pourquoi avez-vous posé vos gants de jardin et votre arrosoir dans le salon ?**
- Les gants c'est pour masquer mes empreintes digitales et l'arrosoir il est jaune car je n'aime pas le bleu**
- Mais enfin qui êtes-vous ? Pourquoi vous êtes deux ?**
- Mais non Germaine, vous voyez double car vous avez bu !**
- Et ce tabouret, c'est pourquoi faire ?**
- Mais pour changer votre ampoule car ma petite taille ne me permet pas d'atteindre l'objectif.**
- Vous êtes l'électricien ?**

- **Non le plombier, mais vous m'avez demandé un service, changer cette ampoule grillée.**
- **Un plombier ! mais j'avais demandé un carreleur pour refaire cette foutue terrasse !**
- **Oui mais vous savez on a toujours besoin d'un plombier !**
- **Ah bon...Soyez gentil allez me chercher un peu de bois pour que j'allume ma cheminée. (Germaine se saisit d'allumettes et met le feu au papier journal qui attend le bois, une épaisse fumée se répand...)**
- **Germaine que faites-vous vous allez faire un incendie ! Vous êtes très fatiguée Germaine on va vous faire une piqure.**
- **Mais qui sont tous ces gens ?**
- **Il n'y a que vous et moi Germaine, Germaine d'où sortent ces allumettes ?**
- **C'est Joseph qui me les a donnés !**
- **Germaine, Joseph ne vous a rien donné il assistait le docteur Gabriel qui essaie de vous aider à retrouver**
- **la mémoire et vous sortir de votre état de confusion. Le docteur vous a soumis un petit questionnaire, voilà le rapport, les questions**

posées et vos réponses, ce qui donne une note sur

-Avec des kleenex.

- **Qu'est-ce qui sert à débiter Avec quoi sèche-t-on ses pleurs ?**
- **du bois ?**
- **Un chat.**
- **Avec quoi donne- t-on de l'eau aux fleurs ?**
- **Avec un arrosoir.**
- **Que met-on l'hiver pour protéger ses mains ?**
- **Un concombre.**
- **Qui est-ce qui miaule ?**
- **Les gants.**
- **Sur quoi monte-t-on pour attraper la farine dans le placard ?**
- **Un escabeau.**
- **Que trouve-t-on dans un jardin ?**
- **Une scie.**

Le docteur est très satisfait, Vous avez trois bonnes réponses su sept questions. Cela vous fait 4.28 sur 10, la dernière fois c'était 4.12 sur 10, donc vous êtes en progrès !

- Ah je suis contente, mais qui étaient tous ces gens-là ? Le plombier, l'électricien, le jardinier, c'était mon Gabriel non ?

- Mais non Germaine votre mari est mort il y a 9 ans !

- Et bien, je ne me souviens pas de l'enterrement !

- Bon on va vous coucher et vous donner un calmant.

Germaine s'endort, soudain elle lève la tête et s'écrie : « D'où vient ce scarabée géant »

Que se passerait-il...

Que se passerait-il si le nuage dans le paradis était un cumulus nimbus et non un petit nuage blanc, transparent, inoffensif ?

Le paradis est un lieu sans nuage Oô rien n'est trouble, ni tâché. Le paradis est vierge de toute intrusion météorologique. Portant l'image de Dieu assis sur un petit nuage, c'est ce que me disait ma maman.

A la question de l'enfant que j'étais :

- Mais où est Dieu ? Elle répondit :**
- Là-haut sur un petit nuage**

**Alors je regardais le ciel et je me disais :
Pourquoi là-haut ? Pourquoi pas en bas ?**

- Non en bas ce sont les chinois. Alors perplexe et têtu je polémiquais :**
- Pourquoi un petit nuage, Dieu a les moyens d'un gros nuage puisqu'il est tout puissant !**
- Mais petit Dieu est humble, il est sur un petit nuage pour donner l'exemple.**

Alors je m'imaginai Dieu naviguant sur son nuage allant dans le paradis, puis je voyais Dieu entrant en enfer sur son nuage blanc. Et là, je mettais en place un terrible scénario : les flammes de l'enfer désintégrant le nuage et Dieu tombait dans un brasier disparaissait à tout jamais.

J'en restais pantois et affolé.

- **Dis maman Dieu peut-il être brûlé et réduit en cendres comme la bûche de la cheminée de gran-ma ?**
- **Mais non petit bêta, Dieu ne brûle pas, c'est Dieu !**
- **Et pourquoi ?**
- **Tu m'agaces, c'est parce que, Dieu est tout puissant et n'a pas de corps, Dieu est comme un nuage.**

Alors là je me mis à pleurer. « Si Dieu est comme un nuage, que fait-il assis sur un nuage ? » Dis-je en sanglotant. « J'y comprends rien »

Alors, maman qui ne savait plus comment s'en sortir déclara d'une voix tremblotante :

- **Dieu peut être tout et rien, nuage, buée, un animal, une personne, un objet et cela depuis que Dieu est Dieu.**
- **Alors Thomas, mon frère, peut être Dieu ? Il est souvent dans les nuages.**
- **Oui enfin ton frère, Dieu, ça c'est un peu étrange, ce grand dadais qui sait rien faire de ses dix doigts !**
- **Maman, Jacques dit souvent, « Nom de Dieu », Dieu a-t-il un nom ?**
- **Dieu.**
- **Alors, pourquoi il dit ça ?**
- **Ah, tu m'énerves la, il dit cela car il est mauvais chrétien, il boit trop et son comportement est nébuleux.**
- **Comme un nuage ?**
- **Mais non nébuleux, je veux dire vaseux, pas nuageux !**

Je partis avec mon vélo près de la rivière qui était mon lieu de prédilection pour la pêche bien

sûr, mais aussi lieux de rêveries et où je tentais de décanter ce que me disaient les adultes.

Ma réflexion fut la suivante : si le nuage dans le paradis devenait gros et bien chargé en eau, il pourrait rentrer en enfer par la porte de la souillarde et lâcher son eau sur les flammes de l'enfer, et plus d'enfer ! Oui mais alors que fait-on des pêcheurs ? Sans doute on les emmène provisoirement au purgatoire... Mais un nuage ne passe pas par une porte, et puis d'abord, y a-t-il des portes pour entrer au paradis, en enfer ou au purgatoire ? Oui me dis-je, saint Pierre a les clefs. Et je m'imaginai saint Pierre ouvrant et fermant les portes des lieux de séjour post-mortem.

Donc c'était logique, le nuage entrant et sortait grâce au trousseau de saint Pierre. Je me souvenais de l'image des clefs du paradis. Le trousseau contenait plusieurs clefs qui devaient servir pour les différents lieux de séjour. De cette réflexion, du haut de mes huit ans, je sus quel serait mon métier :

SERRURIER.

Bon, ça c'était déjà un point de réglé, mais pour toutes ces étrangetés de nuages, de Dieu et tout le saint Frusquin, je restais sur ma faim.

Encore aujourd'hui, même avec mon métier de serrurier, je n'ai pas les clés pour ouvrir les portes de la connaissance. Parfois, je lève les yeux au ciel et vois un petit nuage qui soudain s'efface.

Et je me dis : « Est-il entré au paradis ? »

Maxitudes.

**On m'avait conté l'histoire du roi de Kaboul,
roi visionnaire puisque après avoir créé le**

cinématoma, forme élaboré de la vision en 5 D, il inventa le cornet à dés, sans dés.

Puis il vint à littérature. Après quelques années fort d'un savoir immense, il conseilla les jeunes poètes et les étudiants pour qu'ils soient plus nuls que nuls. .La nullité lui semblait le but ultime, la non connaissance le summum. Assis en chien de fusil dans son cabinet noir, il cogitait sur cette vision du futur. En effet, il pensait que nous étions arrivés au bout du savoir, il fallait faire machine arrière. Que l'on redevienne illettrés comme aux premiers temps pour retrouver la pureté et la sagesse.

Aidé du marmiton Gauvain de la Bretèche, il conçut la non-cuisine, réapprit à manger la viande crue et les herbes sauvages .Dans son laboratoire central de Moncuq, il fit venir Matorel spécialiste de la chasse à la massue. Comme chacun sait Matorel fut sanctifié par le pape Honoré VI pour son action d'assomages de masse.

Puis grâce à Morvan le Galléique, il apprit à aller marcher dans rivières et torrents pour capter les truites à la main. Malheureusement, un jour il «était avec de l'eau jusqu'au ventre, il vit au loin des pénitents en maillots roses qui allaient sur le halage.

Morvan lui assura qu'il n'y avait personne. Pourtant Balabasket, roi de de Kaboul ne s'en remit pas. Ses nuits furent peuplés de visions infernales où le Christ lui apparaissait avec ses cinq plaies.

On dut l'enfermer et son œuvre disparut. Enfin pas pour tout le monde, moi, Tartuffe de Tartuffian en pays central, je recueillis l'œuvre du Maître. Et je peux vous en faire profiter contre une somme de 100 euros pour couvrir mes frais. Il suffit de m'écrire en joignant un billet comme dit et vous recevrez les enseignements du Maître.

**Monsieur Tartuffe de Tartuffian
Chemin de la croix penchée.
Couronne du vulcain.**

63500 La Combe du pendu.

A réception, je vous enverrai comme dit, plus un reçu.

Historiette d'antan.

Madeleine, très belle jeune fille et Jeannot jeune homme à la belle prestance, s'étaient donné rendez-vous sous *l'yeuse* centenaire qui les cachait des regards du village.

La jeune fille portait ce jour-là son plus beau *casquin* et accroché à son épaule un *réticule* acheté chez le maroquinier, le jour même. Son allure était *accorte* et Jeannot tout ému *débagoula* tellement il était impressionné.

La rencontre de ces deux-là n'était pas une *baisure*, ils étaient éperdument amoureux.

La veille Jeannot était parti en *gogaille* et les *ribotes* ne lui réussissaient pas. Néanmoins, il parvint à dire à Madeleine qu'il la voulait pour femme, cette dernière en rougit de bonheur.

Soudain, elle vit son père, qui, en *tapinois*, caché derrière une haie les observait. Jean dit-elle, je vais me faire *gourmander*, j'aperçois mon père ! Le père se découvrit et s'adressant au jeune homme lui demanda ce qu'il faisait auprès de sa fille. Monsieur, répondit Jean, tout ému, je voudrais épouser Madeleine, s'ensuivit un discours *emberluqué* de Jean, tel que Joseph, le père de Madeleine n'y entendit *goutte*. De ce discours *abscons*, Joseph retint la demande en mariage et accepta de marier sa fille. En effet, ce jeune homme était une *manne*, sa famille était fort riche. Joseph se dit qu'il faisait une bonne affaire étant *fesse-mathieu* et *bec-cornu* de première.

Alors eurent lieu les *accordailles*, les fiançailles et le mariage pour la plus grande joie des amoureux.

Lors de cette noce, le repas fut une grande *ripaille*. Les époux arrivèrent dans un *haquet* couvert de fleurs. On servit un repas gigantesque avec outre les *charcutailles*, des *rots*, pot-au-feu et chapons biens dodus. Le tout accompagné de *vitelottes* dorées à point et de navets glacés. L'abondance des vins rendit certains proche de l'apoplexie.

Cette fête, de mémoire de *tégénaires* et de *tubitèles* fut la plus folle de tous temps.

Pastiche.

**La cigale affamée et fort constipée
Alla trouver la fourmi en diarrhée
Bonjour je viens pour mes selles
Et bien passe au loin lui dit-elle.**

**Car en effet, la fourmi ne voulait point soulager
Une cigale qui aux beaux jours ne faisait que
chanter**

**La cigale sous l'effet des gaz explosa
Et la nation fourmi de pets en rigola !**

**Cette histoire est véridique
Elle est contée par Monique.**

**Si vous n'y croyez pas,
Passez votre chemin !
Ces histoires là
Sont enfin**

**Gardées
Par Mémé La petite, vite, fuit**

Histoire du lombo-sacré

J'avais perdu ma lordose.

Sacré Lombaire, tu perds tout me dit Térapophysaire avec un accent rauque du nord de la Russie.

J'étais vexé et je sentis ma bascule pelvienne pencher du mauvais côté et la moutarde me monter au nez. Cet insolent ne pouvait savoir que si j'avais perdu ma lordose, j'avais conservé mes interlignes coxo-fémoraux ! Alors bon la perte était minime au niveau de la syphise pubienne.

En écoutant le disc Ar Throse je me dis que rien n'était perdu même si Osthéphitose en avait déformé l'enregistrement.

Mais le disc au Phatie, n'était pas mieux, même si le lipping était marginal. Fort de ces réflexions, je revins vers les amis avec détermination. Nous fîmes une réunion interpophysaire afin d'avoir l'avis de toutes les tendances du mouvement.

Le petit létrolisthésis, dit le grec, nous fit savoir que pour lui le lombo était sacré

- **Bon d'accord alors pourquoi, l'as-tu jeté dans le bassin avec une pierre au cou ?**
- **Tous ces mouvements bilatéraux m'ont troublé.**
- **Enfin reprenons m'exlamai-je ! gardons notre sang froid ne faisons pas de la sanguette sinon on va droit à l'imbroglie sinon la polémique. Nos agents nous font savoir que la protusion discale est harmonieuse.**

Alors Illiaque prit la parole, sacré Illiaque !

- **Oui mais les dimensions artéro-postérieures sont dans la normale.**

Il faut dire qu'Iliaque avait eu un grave accident d'hélico, mais les parties molles avaient été épargnées, il avait donc son raisonnement intact mais il pétait parfois les plombs !

Alors nous décidâmes d'un commun accord et à la majorité, de confectionner un cocktail lytique pour supprimer l'agent double

Mais les jours qui suivirent de mauvaises nouvelles arrivèrent. :

**Le tueur un rachidien était monté à l'étage L5 pour éliminer l'holibriu gênant. Il eut un problème avec son arme à cause d'une réduction importante du calibre des trous de conjugaison de façon bi-latérale. Bien sûr il faut dire que le gars un indien du nord louchait des deux yeux
Alors malgré la rectitude globale du tir la balle fit un arc de cercle et alla se loger dans les lombaires d'un agent de ville déjà abimé par le pastis.**

Alors la panique s'empara du groupe et ce fut chacun pour soi. L'un partit avec une sténose, l'autre s'empara d'une apophyse et le suivant prit comme couverture le petit Rétrolisthélis auquel je tenais tant

Quant à moi devant cet échec, affolé je tombais dans l'escalier. On me retrouva à l'hôpital avec une hypertrophie des massifs articulaire.

Moralité : Même les voyous s’y perdent dans ce vocabulaire, surtout s’ils n’ont pas une protusion discale harmonieuse !

L'angelot

Il y avait trois angelots dans la basilique. Deux avaient les yeux fermés, le troisième avait les yeux ouverts. Ma grand-mère qui venait prier en ces lieux, me disait j'aimerais bien avoir un de ces angelots au-dessus de mon lit. Mais pas celui avec les yeux ouverts, j'aurai peur qu'il prenne vie et me somme de confesser toutes mes mauvaises actions.

Ma grand-mère grande escroc avait passé sa vie à vendre du vent à de pauvres gens sans cervelle. C'était du style, envoyer 100 francs à cette adresse et vous recevrez en retour le moyen de faire fructifier votre argent sans risques. A réception de l'argent, elle envoyait un document qui précisait que l'argent était placé à 10% sur six mois.

Les six mois écoulés, ma grand-mère avait disparu, elle changeait d'adresse comme de bas !

Je lui disais enfin grand-mère vous êtes riche, pourquoi escroquez- vous ces braves gens ?

Mon petit répondait-elle je teste jusqu'où peut aller la bêtise et combien de moutons on peut tondre et les emmener sauter dans les précipices. Certaines personnes sont moutonniers Sais-tu !

Elle avait fait de la prison, où là elle jouait au poker avec ses congénères femmes, elle trichait et raflait les petites économies de ces personnes, qui parfois étaient les mêmes qu'elle avait escroqué par courrier !

Puis vint le repentir avec l'âge. Elle arrêta ses turpitudes, devint pieuse, il restait juste une tendance à la kleptomanie, le psy. Qui l'avait suivi m'avait dit que c'était peu grave. Elle ne chapardait que du matériel ayant trait à la religion, croix, cierges et tous ces produits dérivés de la foi chrétienne. Parfois elle vidait les tronc, c'était disait-elle pour vérifier la générosité des paroissiens.

Sa fille, donc ma mère était tombé dans la délinquance. Maman loupa son braquage de la Société Générale, on dégota une tante qui me prit

en charge. Pourquoi ma mère employée de mairie, s'était mise en tête de braquer une banque ? On m'expliqua qu'il s'agissait de génétique, de chromosomes mal répartis... Plus tard je sus la réalité. L'importante fortune en liquide de la grand-mère avait fait l'objet d'une donation vers une congrégation religieuse. Gran'ma avait confié ses sous et ses dernières volontés à cette banque que maman, bécasse qu'elle est, croyait en braquant un guichet qu'on allait lui remettre le magot qui bien sur, ne se trouvait pas à l'agence de Lagny Sur/Marne ... Ville qui avait une triste réputation, les interdits de séjour parisiens, résidaient à Lagny, les rencontrer n'était pas sain.

Bon pour résumer maman voulait récupérer le magot avant qu'il échoit aux Petites Sœurs des Pauvres. Elle fut condamnée à cinq ans d'incarcération dans la prison de Louvain, d'où elle s'échappa par la fenêtre à barreaux avec une autre détenue. Elles avaient réussi à scier des barreaux rouillés. Elle disparut et je ne la revis jamais.

J'allais souvent voir Grand-mère. Un jour elle me répéta son désir d'avoir un angelot aux yeux fermés au-dessus de son lit. Le vol dans notre famille était atavique. A mon tour j'allais, quoique adolescente, commettre un vol pour mon aïeule lui faire plaisir et peut être ce serait un remède à mon état dépressif.

J'attendis une nuit noire et muni d'une échelle pliante, je pus atteindre le niveau où étaient accrochés les angelots .Je ne pus dans la pénombre savoir quels angelots avaient les yeux fermés ou ouverts ! Je pris les trois et le lendemain les offrit à grand-mère. Elle me remercia avec effusion et me dit de ne pas recommencer.

Pour effacer un peu l'acte répréhensible elle garda l'angelot aux yeux fermés et fit don des deux autres à CARIDAD.

C'est en parcourant un troc et puce qu'une amie de granma acheta les deux angelots 300 francs !

Moi depuis, je fais mes petites magouilles sur internet en pensant à Grand-Mère !

Le miroir

Et pourtant elle était si laide, couverte de turgescence, les miroirs se brisaient à refléter cette masse purulente .Mais, car il y a un mais, son pouvoir était incommensurable

Les hommes l’approchaient et crachaient par terre secoués de spasmes.

Elle s’appelait Hortense. De cette bouche baillante sortait des sons étranges et les hommes étaient scotchés. Ils en bavaient de désir, leurs parties génitales doubleraient de volume, ils rugissaient !

Elle était née à Miami d’une mère toxico-obèse et d’un père alcoolo plein de pèze.

Lorsque son cas fut signalé au docteur Berléron de la Charrette, spécialiste des problèmes de peau, ce dernier déclara : « Ce cas semble intéressant allons voir ! »

Emportant avec lui des produits spéciaux et ses deux secrétaires particulières une pour les jours l’autre pour les jours impairs, tout ce beau monde s’envola pour Boston, via New-York, où

résidait Hortense dans un sorte de manoir délabré mais charmant.

J'ai omis de vous dire que Berléron avait contacté Giselle de Blois qui vivait à Tours pour qu'elle le rejoigne à Boston, Giselle étant spécialiste de l'élimination des points noirs, enfin entre autres spécialités, dont certaines relevaient de la sphère privé, cela ne nous regarde pas et n'enrichira pas ce récit de savoir que giselle était spécialiste de la turlute suédoise.

**Dans l'avion où à l'aide de clichés et un dossier préparé par un assistant de Berléron, ils étudièrent le cas d'Hortense. Ils découvrirent qu'elle avait été miss laideur lors du rassemblement des affreux à Washington /DC/ sous la présidence du très laid et purulent, le mage Nerfoutatou. Le Docteur Berléron après avoir étudié le cas susnommé pensa qu'il trouverait facilement une solution :
« C'est banal dit-il à Giselle de Blois qui arrivait de Tours, en passant par Melun, Paris, Londres, Princeton et Boston. Pourquoi ? Giselle était distraite...**

En réalité le bon docteur était inquiet, et ses gens le virent perdre la face quant à la descente d'avion, accueilli par Hortense, il rougit, bégaya, prit la main poisseuse de la dame et semblait subjugué par cette femme hideuse, il sentit une violente érection soulevait son pantalon..... Ignorant Giselle qui était partie vomir dans les toilettes, il prit le bras velu d'Hortense et les voilà tel un couple de vieux amants .Ils se dirigèrent vers une voiture de Maître, où un majordome attendait raide comme un piquet, figure de sbire peu amène.

Ils s'installèrent dans le fonds de la limousine et assez vite leurs corps chaleureux se rapprochèrent et ce fut déjà une éruption...

- Puis-je demanda Berléron**
- Faites lui répondit Hortense.**

Il avait mis le doigt sur un magnifique furoncle frontal près d'éclore.

« Splendide déclara-t-il, y va-t-il d'autres lieux que je puisse ausculter ? »

Oui mais, pudiquement, Hortense lui fit comprendre que le lieu n'était pas propice à l'exposition fessière d'un autre beau bouton.

Nous verrons cela dans mon appartement, je vous montrerais ce bijou qui a consistance et couleur de miel !

Arrivés au Manoir, conduits par des domestiques à la mine patibulaire, certains nains, d'autres géants et autres infirmités, ils furent introduits dans les appartements privés d'Hortense. Il y régnait une odeur de fermentation comme celle de la distillation de la canne à sucre.

- **Mettez-vous à l'aise très cher**
- **Merci dit le docteur**
- **Venez je suis nue**
- **Moi aussi !**

Nue elle imitait une danse lascive. Le bon docteur était sous le charme et considérant avec avidité la fesse gauche de la dame, s'extasia :

- **Très rare cet éruption, c'est un furonculus érectus il faut en prendre soin.**
- **Il est mur, dit Hortense !**

Ce fut la débauche, la luxure, le stupre, leurs corps se joignirent en une joyeuse fête des sens...Le bon docteur était tombé dans les griffes

d'une sorcière. Il ne s'en remit pas ! Il resta au service d'Hortense comme jouet sexuel. Certaines en pâtirent, Giselle de Blois retourna à Tours toute chamboulée de ne plus pouvoir câliner son docteur. La secrétaire des jours pairs, Minnie fit une déprime et se donna à qui voulait de cinq à sept alors que ce n'était pas ses chiffres ! Celle des jours impairs, Julie, partit en Argentine avec un mec de Troie au costume neuf, ces chiffres lui donnaient l'impression d'être toujours au service impair du docteur,

Cette pitoyable histoire est presque vraie, voir sur Wikipédia à Berléron de la Charrette, ou Charroi ou Carriole suivant les auteurs.

Un monde de folie.

**Les cailloux sont en fleurs, mais les choux fleurs
sont fanées**

**Dame licorne, bourrée comme un cheval poivrot,
rencontre le vieux Joseph et sa barbe fleurie.**

**Dis-moi Joseph, as-tu remarqué que ta jument
flirte avec ton doberman ? C'est ennuyeux parce
que le résultat risque d'être un lapin aux yeux
bleus.**

**T'es bête dame Licorne, ma jument et mon
doberman prépare une pièce de théâtre pour
Pâques, au fait connais-tu une poule qui pond des
œufs ?**

- **Non mais j'ai un lièvre qui fabrique du
chocolat.**
- **Et où niche-t-il ?**
- **Tu vois les pâquerettes, tu tournes à droite,
tu tombes sur un pissenlit, là tu vas tout
droit et là tu vas trouver le chasseur.**
- **Oui mais le lièvre ? quand il y a un chasseur
il y a un lièvre.**

- **Bonjour chasseur, savez-vous où est le lièvre ?**
- **ET bien, tu vois la renoncule, tu tournes à droite tu laisses la fourmilière sur la gauche et quand tu vois la procession religieuse, tu soulèves ton béret.**
- **Oui mais mon lièvre ?**
- **Attends, la procession passe tu la suis, le cortège arrive devant une maison qui est en bois de santal, avec un toit de chaume, sur la porte il y a un ruban, c'est là.**
Joseph fit comme expliqué, arriva devant la porte ornée d'un nœud volumineux, il toqua.
- **Qui c'est donc qui m'dérange, dit la Marie ouvrant vivement la porte.**
- **Je viens pour le lièvre qui fait du chocolat.**
- **Ah non, le lièvre il fait du bon jus de gibier pour accompagner les patates**
- **Mon Dieu, il est cuit ?**
- **Ben pardi on ne va pas le manger cru ! Et puis cru ou cuit un lièvre au gout de chocolat, ah non ! je préfère une tablette de poulain.**
- **Il n'y a pas de poulain dans la cour pourtant quand y'en a pour l'un y'en a pour Laut !**

Mais moi c'est un lièvre ou une poule qu'il me faut pour Pâques

- **Ya Tilhouette dans le potager, elle fait de beaux œufs.**

Alors Joseph s'approcha et rapta les œufs de Tilouette.

Il ramena les œufs dans son jardin, les cacha derrière, les salades, les choux, les radis, les poireaux et les cucurbitacées.

Venez jument et chien, vous pouvez jouer votre pièce les œufs sont cachés.

Le spectacle eut du succès, on finit par un repas avec de la charcuterie et Marie devait faire une méga omelette.

« Ben oui dit la Marie, si j'avais une poêle je ferai une omelette mais j'ai plus d'œufs ! »

Alors chacun et tout le monde rentra chez lui, un peu déçu, un peu triste, mais dans la forêt, un lièvre chantait la Traviata.

Les Mouches

Le kamikase avait loupé son objectif et était tombé en pleine brousse. Le haut commandement avait pris la mouche !

- **Mais d'où sort cet énergumène ? quand on veut mourir pour sa patrie, on meurt oui mais sur l'objectif !**
- **C'était un noir, mon général, de la tribu Yassa.**
- **Vous êtes xénophobe ou quoi ?**
- **Mais non, Monsieur très cher général, mais les noirs de Yassa, sont vaniteux, sujets aux ulcères et l'urticaire.**
- **Quel rapport avec sa mission ?**
- **Et bien en fait, il devait s'écraser sur des yuccas desséchés qui devaient provoquer un incendie et détruire les yourtes de nos ennemis, son ulcère s'est réveillé et il a gratté son urticaire.**
- **Et alors ?**
- **Alors, monsieur le commandant généralissime, au lieu des yuccas il est tombé sur la case du chef du village Wapitti, qui**

réunissait les anciens. Huit morts, mais c'est pas assez....

- **Et alors ?**
- **Et alors monsieur grand chef des armées, les villageois ont cru que c'était une punition de leurs dieux, ils n'ont pas osé s'approcher...**
- **Bon et bien ?**
- **Et bien mon général, les mouches à merde...**
- **Quoi les mouches ?**
- **Oui les mouches à merde sont arrivés par nuées sur les cadavres pourrissants et avec la chaleur elles se multiplient le pays Wapitti est ravagé !**
- **Alors que faites- vous ? C'est un vrai western votre récit !**
- **Je suis embêté mon général en chef, car en plus des mouches à merde, des glossines arrivent par centaines !**
- **Glossine ?**
- **Oui la tsé-tsé, qui endort !**
- **Ah bon la vache !**
- **Oui à ce sujet, Monsieur le grand chef, les troupeaux de yacks sont décimés par la mouche charbonneuse, la stomoxe, cela fait encore plus de viande pour les mouches**

bleues. Mon général, des millions d'asticots se tortillent sur place.

- **Allez donc à la pêche, à la mouche... Elle est bonne sergent celle-là !**
- **Vous plaisantez ? Oui non enfin c'est sans importance. Qu'était-il dans le civil votre soldat mort ?**
- **Il était boxeur, poids mouche.**
- **Bon qu'allez- vous faire ?**
- **Je pense, mon colonel, que nous allons déverser du white spirit, l'ennui c'est que cela va éradiquer les jacinthes dont l'île est un réservoir de variétés**
- **Mon colonel ?**
- **Ben oui vous venez d'être rétrogradé et moi promu, je suis lieutenant !**
- **Bon lieutenant, agissez que diable !**
- **Mon colonel pourquoi êtes-vous en kilt ?**
- **C'est parce que j'ai un kyste, ça frottait sur mon pantalon**

Deux jours plus tard :

- **Alors commandant, notre histoire ?**
- **Et bien mon commandant, c'est rigolo quand je prends un grade vous en perdez un.**

- **Oui bon...si vous continuez, je vais prendre la mouche !**
- **Cher officier provisoire, les asticots deviennent mouches, les mouches pondent des œufs qui deviennent des asticots, qui deviennent des mouches.**
- **ça suffit !**
- **Quelle mouche vous pique mon adjudant ?**
- **C'est sans fin votre histoire. De plus la famille demande le rapatriement du corps du kamikaze.**
- **Impossible sergent, c'est nettoyé, liquidé, peut-être un tibia ?**
- **Enfin c'est terrible, c'était peut-être un noir plein d'urticaire, mais c'était un zouave ! bon restons zen quelques ossements suffiront pour la famille...**

Le général devenu sergent, est viré par la Président à vie.

Le sergent devenu général donne des ordres :

- **Sergent, donnez- moi un verre de xérès, puis partez en commando avec quatre soldats, prenez un zodiaque, essayez de récupérer**

quelques ossements, à peau noire de préférence.

- **Bien mon général on prend des masques à gaz ?** **Oui bien sûr, a lundi, je pars sur mon yacht...**

Le lundi aucune nouvelle du commando, le nouveau général classa l'affaire et parti se délasser au golf.

-

Saint Eloi.

Grande résolution, je commence aujourd'hui à tenir mon journal parce que je suis à bout, vu les évènements.

Autrefois, c'était avec effroi que je vis le Roi du coup je ruminai une déconvenue. Enfin il représentait la loi, quoique depuis la révolte des gueux et le tournoi qu'il avait perdu, il se tenait coi sur son beffroi.

Je vis arriver un convoi composé de hors-la-loi et le chef Eloi qui était très influent.

De fait, se tenant contre la paroi, toi et moi nous avions peur, pourtant Eloi était de bon aloi, il avait la foi, il fit une prière d'envoi.

Mon bon frère Jean riait sous cape car il avait le projet de prendre le pouvoir par les armes et s'établir Roi. Roi de quoi ? Roi de ces peuplades barbares, ignares et sales, qu'il faudrait mettre au pas.

On entendit un hurlement, on resta cois tant ce cri était terrible, En réalité, plus de peur que de mal, c'était le Jules qui ma foi sou comme une barrique était tombé dans la mare. On l'avait repêché.

Puis on entendit une détonation, la chasse étant fermée de quoi s'agissait-il ? La panique s'empara de la foule de gueux, dont l'effroi fit que tout le monde se bouscula. Des femmes entrèrent en transe, notre curé croix levée criait :

- **Hors d'ici Diable, retourne dans tes enfers !**

Le chef Eloi fit l'élévation de Saint Benoit pour chasser le malin, il dit même une prière en latin ! Il se mit à faire des incantations incompréhensibles et la peur une peur sourde et pernicieuse s'empara de la foule qui se mit à courir en tous sens.

Enfin la maréchaussée arriva commandée par le brigadier Pimpaul qui savait gérer les risques de débordements.

Ce dernier installa ces gens d'arme aux quatre coins du village. Armés de tromblons ils eurent ordre de contenir la foule et de tirer si non observations de leurs ordres. Certains malins comme des singes tentèrent de passer au travers des barrages et furent immédiatement abattus et les corps jetés dans la Gardonne qui serpente à travers la campagne. Cette campagne si belle, bucolique et qui fournit à l'industrie agro-alimentaire de si bons produits.

La croix rouge vint aux nouvelles, mais comme il n'y avait pas de quartier, il n'y avait pas de blessés. Ils s'installèrent sur les contreforts du village pour prendre des photos de la Gardonne et des environs. Ils trouvèrent l'eau de la rivière bien rouge, un gens d'arme leur expliqua que l'eau drainait une argile de couleur rouge...

Puis soudain les gens d'armes, débordés pactisèrent avec les ploucs, les serfs et même les bourgeois. Saint Eloi se

lamentait car historiquement, il avait aidé le Roi à mettre sa culotte à l'endroit. Mais là cela ne servait à rien !!! En plus de l'effroi, la foule avait faim sa nutrition était défaillante ce qui exacerbe les nerfs.

Il eut fallu une voix qui s'élève au-dessus de cette chienlit, mais le brouhaha était tel, qu'il aurait fallu une forte personnalité pour stopper la foule en furie. C'est alors que s'approcha Julien dont le surnom était « la foudre », ce dernier dont la taille avoisinait 2 mètres 10, se hissa sur une chaise et cria :

-
- **Les survivants tous au bistrot, j'offre une tournée !**
Ainsi la journée se termina dans les chants et la bonne humeur !

PS/ Tout le monde apporta un soin scrupuleux à être ivre-mort ce qui donna du grain à moudre à la Croix-Rouge.

-
,

Anomalies.

L'homme se présenta comme un commercial de la maison de parfums « Sanmoitupu ». C'est de l'espagnol me dit-il, la maison mère se trouve en Russie pour des raisons que vous comprendrez. Non, je ne pigeais que dalle !

Mon nom est Rose, je suis la secrétaire particulière de monsieur Donnerien, mon patron chéri, oui je dis chéri car il est gentil, câlin, enfin vous voyez, 100 euros par ci, 100 euros par là. Il me demande d'avoir une tenue stricte, jupe très courte, porte jarretelles, bas, et pas de culotte. Pour le haut il dit : « laissez paraître votre féminité. ».

Alors l'autre le Mr Centémoi, tu parles, qu'il aille se faire sentir ailleurs moi je préfère mon patron ; au moins c'est clair, il me baise le lundi et le vendredi et pour les autres jours j'ai ma maîtresse Noémie Fessedru.

Donc je dis au Centémoi, mon patron est en réunion, revenez en 2022, là il aura du temps il sera à la retraite.

- Là c'est très grave, on nous a signalé une puanteur chimio toxique que je vous dis pas le problème !
- Mais ça vient de l'incinérateur, un pygmée est tombé dedans.
- Un pygmée ?
- Ben oui, vous ne savez pas ce qu'est un pygmée, un homme demi-nain, petit quoi.
- Demi-nain ?
- Oui, petit, tout petit homme.
- Ah bon...petit ?
- Mais oui vous êtes idiot où quoi ?
- Bon, que faisait un nain chez vous ?
- Un pygmée !
- D'accord, d'où venez ce pygmée ?
- Cela ne vous regarde pas !
- Oui vous avez raison, chacun peut avoir un pygmée chez soi ou un géant ou bien un homme tronc cela dépend du goût de chacun.
- Nous ce sont les pygmées.
- Dites, j'aimerais passer vous prendre un soir, mademoiselle...
- Ginette, Rose Ressussait, je suis trop prise en ce moment !
- Prise par qui ?

- Oui prise, occupée quoi !
- Ah bon l'occupation, mon grand-père me parlait souvent de l'occupation des boches, des chleus, des frisés quoi ! Vous avez quelqu'un chez vous ?
- Mais non, vous êtes un malade... je veux bien le samedi, le reste de la semaine je suis prise !
- Encore ? et on peut se brancher ?

Soudain arrive Mr Donnerien qui a l'air de chercher quelque chose, il s'approche et déclare :

- Dites à ce monsieur de revenir car nous sommes lundi, je dois palper... enfin voir certaines affaires avec vous, vous savez bien le lundi...
- Oui Gaston...euh... oui monsieur.

Ils partent dans le bureau directorial.

Monsieur Centémoi est un peu désorienté. Il attend. Au bout d'un moment il entend des râles et des petits cris, puis « oh oh oui ! » il se précipite vers la fenêtre qu'il croit être celle du bureau du patron, il grimpe sur une bignone qui monte le long du mur. Arrivé au niveau de la fenêtre, que voit-il ? Deux pygmées attachés à un radiateur. Puis la bignone se casse, notre homme choit !

Tout cela est bruyant, les employés se penchent aux fenêtres, des employées aussi qui se penchent tant et tant que leurs jupes relevant montrent leurs fessiers redondants à ces messieurs qui les pénètrent allègrement. C'est l'orgie, le stupre, la luxure, la débauche. Comme le directeur est occupé par des affaires, avec la secrétaire, c'est l'anarchie totale !

Monsieur Centémoi est horrifié, car en plus du problème chimio-toxique, cela sent le foutre ! a-t-il un produit pour ce problème ? Il farfouille dans sa voiture, trouve un échantillon, rentre dans l'usine Trètemantdepo, fondée en 1898 par monsieur Taurarien, qui la cèdera plus tard aux Donnerien. Il asperge les locaux de son produit, une bonne odeur se répand qui apaise les sens...

Le directeur sort de son bureau le cheveu en bataille, une bretelle débandée suivi de Rose toute guillerette !

- Mais enfin monsieur Donnerien que font ces pygmées chez vous ?
- Voyons mon cher pour la mélamine, le pygmet ! pour colorer nos peaux.

- Ah non c'est le pigment avec un i !
- Vous croyez ?
- Vous êtes un malade monsieur !

Depuis l'usine est fermée, une enquête est en cours.

Monsieur Donnerien est dans un hôpital psychiatrique avec quelques pygmées, Rose, au chômage, reste avec son amie, de temps en temps elle est prise, cela arrondit les fins de mois...

-
-

Le Boy.

Mon nom c'est Gaston, enfin né Hascouët.

Je me suis rendu à la foire annuelle de Ploudazénaviec sur Belon. Il y avait un bonimenteur qui vendait toutes sortes d'appareils d'occase. Le voilà qui crie :

« 60 % sur ce lave-linge qui marche moins bien que le vôtre ! » Les gens se précipitent... moi je lui dis : « j'en veux pas de ta machine, je lave au lavoir » enfin je lavais car maintenant tout ce qui est à ras de terre, qui oblige à se pencher est fait par un Boy !

Enfin au début j'avais un Boy, je me suis fait traiter de néo-colonialiste, raciste, bourreau d'enfants et pédophile ! Pourtant mon Boy, s'il n'avait pas cassé trois pattes à un canard, n'avait pas les deux pieds dans le même sabot. Je le nourrissais deux fois par jour de pâtes ou de riz et il dormait tranquille sous l'escalier.

Bref je l'ai rendu à son pays où il crève de faim et de chaud.

Ensuite, j'ai pris une Girl, une Sophie-Adèle, ma femme m'a dit :

- **Méfies-toi !**
- **Méfies-toi de quoi ? elle a 18 ans, bien formée et elle a compris le boulot !**
- **Oui mais c'est une femme et une beauté.**

- Et alors à mon âge... tu crois ?
- J'en suis sûre vieux cochon !

J'ai rendu la Girl à l'agence qui plaçait des migrants chez les particuliers.

Heureusement, le progrès est là, j'ai maintenant un robot tout programmé pour l'aide à la personne ! On peut de plus déduire de ses impôts 50% du cout !

Il se nomme Arthur, il dit : bonjour, bonsoir, merci, il n'est pas prétentieux. Il me suit, il ne peut pas me précéder.

Dès qu'il voit une chose à terre il la ramasse et la met dans un sac qu'il a autour du cou

Parfois il délire :

La semaine dernière, il a ramassé deux poules de la basse-cour et les a fourrées au fond de son sac en mettant pardessus tout un tas de cailloux qu'il jetait violemment au fond du sac. Pendant ce temps je taillais un rosier, j'ai eu un doute et j'ai vidé son sac... j'ai cuit, désespéré, deux poules au pot ! Il m'a vu mettre un sac poubelle dans mon container pour les éboueurs, le voilà qu'il ramasse les pavés des bordures, les jette dans le container, le fonds du container éclate, lui, Arthur, il crie hurra !

J'ai beau lui expliquer la vie, sa compréhension est limitée, alors parfois, j'en peux plus, j'enlève ses piles et je mets Arthur dans la cave.

Je regrette mon boy.

Du coup je me suis mis à picoler, je préfère le vin d'ici à l'au-delà, ma femme m'a dit tu files un mauvais coton, je

lui ai dit je m'en tape le coquillard, ça a dégénéré, puis on a fait la paix.

Je regrette mon boy, il allait en douce m'acheter des cigarettes et du lambig, il me parlait de son pays le Bénin, il me disait que le clodo au coin de notre rue était plus riche que n'importe lequel Béninois...Misère !

Je regrette ma Girl, elle était gentille et quand d'un geste très féminin elle se penchait, sa courte jupe laissait apparaître un délicieux popotin galbé et doré à souhait.

Enfin c'était un fantasme de penser à cette Girl de manière érotico/rapproché car la femme de ma vie m'aurait étripé et aurait remis la Girl à qui de droit.

L'ennui avec Arthur c'est la façon dont il me répond. Je lui dis avance il me répond merci ! Si je lui dis : assieds-toi, il me répond à tes souhaits ! Il est d'une politesse ! Je devrais me servir de la télécommande pour lui insuffler ce qu'il doit faire, mais tout cela m'agace !

Si je vais aux toilettes, il veut entrer avec moi dans les WC, je lui dis non tu n'as rien à évacuer, aucun déchet ! Il me répond :

Honni soit qui mal y pense !

Il faut que je revoie le programme pour qu'Artur me réponde correctement, sinon, je vais reprendre un Boy ou....une Girl !

Et c'est bien sûr ça !

-

En route.

**Je m'étais décidé à partir pour rejoindre le pays de
Cocagne.**

**De cocagne je ne connais que le mat qu'on installe les
jours de fêtes. Au sommet sont accrochés des friandises,
des petits objets et le fameux jambon du père Julien
Garrigues. Personnellement, ce n'est pas faute d'essayer,
mais je n'ai jamais pu atteindre le sommet !**

**Alors désespéré je me suis dit allons à Cocagne, c'est là
que se trouvent les stocks de friandise pour les mats. J'ai
demandé mon chemin, personne ne sait où se trouve
Cocagne... Certains rigolent, d'autres me regardent
bizarrement et parfois on me dit de dégager !**

Dégage morpion !

**Mais je suis têtu je marche plein nord, j'ai mon sac à dos
rempli de pain, de pommes et de biscuits. J'ai quelques
euros pour m'acheter un pâté de temps en temps et je bois
de l'eau fraîche dans les rus et j'y rempli ma gourde
pourou.**

**Après quelques jours, je rencontre Zéphir, c'est un
garçon sympa, lui, il cherche la route de la cité de la joie
ou à défaut de la cité des félicités. Il est gentil Zéphir
mais je comprends pas tout ce qu'il dit. Après plusieurs
jours je m'habitue et je traduis dans ma tête ce que
Zéphir le savant dit.**

**Je lui parle de mon projet de trouver Cocagne, il me
répond que mon idée est abracadabrante et de plus me**

dit-il je suis dipsomane. J'ai compris qu'il trouvait ma recherche idiote et qu'il buvait comme un trou.
 Je viens de Dalmatie me dit-il, chez moi je suis un épulon et nous sommes endogames. Alors là je lui dis je comprends que goutte ! Epulon c'est comme curé chez toi et l'autre mot veut dire que je ne peux copuler qu'avec une femme de ma tribu.

Ah bon j'ai pensé, à tes souhaits !

Zéphir qui dégoisait beaucoup me raconta qu'après une bamboche, étant proche de Dyonisius, il était tombé sur une maritorne qui après des incantations, avait fait que Zéphir fut en dynamogénie, cette succube avait failli le faire mourir en épectase !

Alors là lui-dis-je tu pourrais simplement me dire que pris de boisson tu avais fricoté avec la souillon du coin !

Ebaubi le Zéphir, « alors toi Jean-Mi tu sais expliquer les choses ! »

Lassé de sa compagnie, je partis un matin tôt, toujours plein nord, bientôt je rencontrais un chien savant du nom de Stein qui me dit vient suis-moi, Cocagne c'est par là.

En réalité Stein était un elfe et il disparut.

Un peu désemparé, arrivé dans les glaces du nord, je vis un ours blanc qui me fit signe : « petit me dit-il tu cherches Cocagne ? D'autres cherchent Utopia... retournes chez toi et vit un temps comme un anachorète, c'est en toi que sont les rêves, ensuite aimes toi et fais le bien.

Ce que je fis, maintenant en bien être, on me nomme le Grand-Mi, j'ai trouvé en moi la quiétude et l'envie de friandises a disparu.

Le tableau.

Elle m'avait donné rendez- vous dans le hall de chez Rominco. Elle m'avait précisé que la toile était en bon état. Venez à 16 heures, je serai garée devant chez Rominco, et je m'associerai dans le hall, j'aurais un atlas avec moi, je suis férue de Géographie.

Lorsque j'entrais dans le hall, il y avait plusieurs femmes de tous âge, mais toutes très élégantes. Voyant au loin l'atlas, ce fut facile. Je m'attendais à une femme dans la cinquantaine, mais l'atlas était tenu par une jeune femme brune, les cheveux en chignon et vêtue d'un lourd et chaud manteau de cuir ce qui m'étonna tant la chaleur était forte dans ce hall. Elle me fit un beau sourire, je tentais de lui renvoyer la même image, mais j'étais un peu crispé. Dès ce premier contact, je dénotais une personne affable et vivante. Elle était très jeune, vingt ans ? Elle avait un visage sans grâce mais son sourire et sa façon de parler la rendait attirante. Elle m'avait

identifié grâce à mon chapeau et le journal que je tenais à la main.

Je m'approchais et remarquais son Jean et ses baskets de bonne qualité.

Enfin me dis-je, je suis venu pour ce qu'elle a à vendre et non pour elle, mais ma fois il est plus plaisant de rencontrer une vendeuse jeune que d'un certain âge. DE plus dans mon métier d'acheteur volant, j'avais plutôt affaire à des hommes. Ne sachant quoi dire, je me lançais :

- **Vous aimez la Géographie ?**
- **Oui je suis prof, d'histoire-géo, Bon on y va ?**
- **Où cela ?**
- **Chez moi où se trouve le tableau de Richen.**
- **Bon d'accord.**

Jennifer me fit monter sur sa moto elle avait prévu le deuxième casque.

- **C'est loin ?**
- **A peine vingt minutes.**

Nous allions chez elle et je me demandais pourquoi ce rendez-vous chez Rominco. Nous

arrivâmes devant une belle demeure et je lui demandais la raison de ce rendez-vous en deux étapes ?

- **Je voulais voir votre tête avant que nous allions chez moi.**
- **Et alors ma tête ?**
- **Ça va vous me semblez honnête.**
- **L'habit ne fait pas le moine, je suis peut-être un tueur en série, un psychopathe.**
- **Un psychopathe qui aimerait Richen ?**
- **Pourquoi pas ?**

Nous entrâmes dans une vaste pièce tout en désordre, je vis le Richen, c'était un vrai mais assez dévasté, il faudrait le rénover, je fis un rapide calcul, le Richen vaut deux millions de francs en bon état, il faudra un million pour le rénover

- **Combien dis-je ?**
- **500.000**
- **Je ne suis pas d'accord les couleurs sont délavées et la signature illisible.**

Jennifer affiche une moue dubitative et inquiète.

- **Ah bon, mon père m'a assuré que l'œuvre était nickel.**
- **Il fait quoi votre père ?**

- Il est mort.
- Excusez- moi, c'est donc un héritage, est-ce que le fisc a mis son nez là-dedans ?
- Non pas du tout
- C'est un faux, cela ne vaut rien.

Jennifer pleure et je me sens mal à l'aise, mais ses pleurs l'embellissent et je la découvre différente, émouvante, belle, femme.

Ecoutez lui dis-je, et le vieux grigou que je suis va pour une fois être généreux, 500.000 pour vous autant pour moi.

Elle saute de joie et me dit c'est un vrai ? Bien sûr, lui dis-je !

- C'est comment votre petit nom ?
- Laurent.
- Oui Laurent, c'est chouette.
- Ecoutez allons faire un tour, la Pointe du Raz
- ça vous dit ?
- Ma parole vous me draguez ?
- Oui.

Le ciel s'assombrit et le soleil disparut, le vent la décoiffait, elle happait les embruns avec gourmandise. Le soleil réapparut derrière des

masses noires de nuages. Nous fumés éblouis et Jennifer me fit un baiser passionné.

Je la repoussais horrifié d'une telle inconvenance, moi dont l'éducation est stricte et rigide ; Loin de moi lui dis-je, tenez- vous correctement, je suis membre éminent de l'église Baptiste, si on nous voit !

- **Vous n'avez pas aimé ?**
- **Si mais enfin...**

Il faisait bon, doux, malgré le vent, après avoir descendu par un sentier, nous pûmes voir un espace de sable où la mer écumeuse venait s'étaler en vagues violentes, déchiquetées par le vent.

Bon lui dis-je cette pureté rachète les mauvaises actions des hommes.

- **Vous parlez pour vous ?**
- **Oui en quelque sorte je suis un vilain petit canard, on me croit d'une grande pruderie, honnête, et pourtant l'autre face de moi est plutôt grise !**
- **Allez soyez bon avec moi.**

Jennifer enleva son pantalon et ses chaussures, puis défit son manteau et enleva son pull.

Soudainement, elle était nue, elle ne portait pas de sous-vêtements !

- **Ça c'est le bouquet lui dis-je, vous ne mettez pas de sous -vêtements ?**
- **Non pourquoi ?**
- **Mais enfin, c'est...c'est...**
- **Oui ? cela heurte vos principes moraux ?**
- **Non enfin...elle vit mon trouble se colla à moi et ma morale, mes certitudes, mes inhibitions s'envolèrent sur les crêtes des vagues en furie.**
- **Alors déshabillez-vous on va se baigner.**

Le corps de Jennifer le bouleversa il ôta ses vêtements et se mit à crier :

La vie est belle !

Ensemble ils se jetèrent à l'eau.

L'apparition

Elle attendait le bus Marie-Claire Droledetet, allant chez l'ophtalmo pour vérifier sa vue. Elle avait des apparitions, elle voit régulièrement un Jésus tout nu. Elle est effrayée, vierge de son état à cinquante ans elle a peur de ce qu'elle voit est-ce Diable ou Dieu.

Après examen, le docteur Bigledou lui assure que sa vue est parfaite, il cherche à l'aider.

- Mademoiselle, décrivez moi votre vision ?
- Il est grand, cheveux courts, assez maigre, très poilu et entre les jambes il a un machin !
- Ça c'est un pervers qui vous montre ses bijoux de famille !
- Non il ne porte aucun bijou.
- Les bijoux ce sont les roubignolles et le vit, enfin la bite, le sexe du male !
- Madame, je ne peux entendre cela !
- Mais si vous pouvez !
- Et bien je n'en veux pas, ma pauvre mère me disait...
- Votre maman, elle perdait la tête !
- Ah bon ?
- Mais oui c'est chouette une quequette et ses attributs dans un vagin approprié...
- Ah non pas moi !
- Qu'en savez- vous vous êtes pucelle !
- Enfin plus celle que vous croyez !

- **Ah bon dites- moi ?**
- **Le Jésus...**
- **Et bien quoi le Jésus ?**
- **C'est Bertrand, il veut m'épouser !**
- **Bertrand, l'ancien boucher, mais il a au moins 80 ans !**
- **83 demain !**
- **Ah bon c'est l'amour ?**
- **Et oui enfin cela arrive !**
- **C'est vrai qu'avec Bertrand vous ne risquez rien, il a été opéré de la prostate et il ne peut plus !**
- **Et bien cela me va, on ira au cinéma et puis il me tiendra chaud l'hiver !**
- **Et bien bonnes noces !**
-

Du rififi à Trifouillis-les-oies.

Don Juan était triste, sa dernière conquête n'avait pu résister au démon de la boisson forte. Suite à une cure de désintoxication à Trifouillis-les-oies, elle avait replongé, et sa consommation de vin, de cocktails et de liqueur diverses était impressionnante.

Il avait été la voir dans ce village. Il fut repéré. La rumeur diffusa largement le fait que Don Juan était basé à Trifouillis-les-oies, village improbable. C'est bien une rumeur dirent les parisiens, mais des journalistes avisés se penchèrent sur des cartes routières et trouvèrent où était situé ce hameau et non un village, car seulement 300 âmes y vivaient. Ils vivaient des emplois fournis par le centre de désintoxication « La Pergola » et aussi de la production de foie gras.

**Alors des questions se posèrent :
Don Juan aime- t-il les oies ?
Oui, répondit un retraité, il aime les oies blanches ! Yves Coppens confirma car il avait un site dans le bourg, où on découvrit une patte d'oie datant de cinq millions d'années.
Ce fut une folie, tout le monde voulait rejoindre Trifouillis-les-oies, enfin les dames surtout.**

**Mais c'est où donc ? Ce n'est pas loin, allons-y en train,
en voiture, à bicyclette, pedibus,
à la nage, en montgolfière...**

**Un gars qui ne buvait pas que du sirop, déclara sur un
journal du soir qu'il fallait passer Dijon, Lyon et tout
droit !**

**Pendant ce temps, Lucie, imbibée, ayant bu de l'alcool
de canne à sucre, mangeait des douceurs et autres sucres
d'orge avec application. Tout cela, manquait de
romantisme et de fantaisie.**

**Avec ses joues rouges, son nez couleur lilas et ses jambes
violette, il fallait s'y reprendre à deux fois pour être sûr
de reconnaître Lucie. Don Juan la reconnut à peine, il lui
avait apporté des fleurs, des disques, des gâteaux.**

**Lucie était ailleurs, dans un monde à elle, elle divaguait et
lui dit :**

- **Monsieur, pourquoi mes diamants sont dans le ciel,
je les vois au travers des rayons du soleil.**
- **Lucie, tu viens de loin sais-tu, tu es un personnage
très important, un australopithèque, tu viens
d'Ethiopie, tu dois t'en montrer digne.**

Mais Lucie vit une libellule sur une capucine et déclara :

- **Qui es-tu pour me déranger alors que j'étais si
tranquille, telle un libellule sur la fiole de vin du
pays nantais. Laisse-moi boire et va-t'en**

**Don Juan pleura, re pleura, puis s'en alla. Il alla voir les
parents de Lucie qui était bien leur fille et non un reste de
millions d'années. Il leur dit :**

- **Quand votre fille aura fait une cure de désintoxication, prévenez moi, je l'aime comme toutes les femmes mais sobre.**

C'était le bazar chez les Paillardon, les oies allaient du salon à la cuisine, laissant des déjections partout et happaient de leurs becs cornus tout ce qu'elles trouvaient. D'où le nom du village.

Don-Juan quitta ces lieux avec espoir d'y revenir, il acheta trois bocaux de foie gras d'oie ! Puis s'en fut...Le hameau retrouva sa tranquillité et ses oies en liberté.

A la brocante.

L'homme de grande taille me demanda s'il pouvait s'asseoir sur ma chaise de jardin à deux euros.

- **C'est deux euros monsieur.**
- **Je vous la rendrais ;**

Il avait un sourire en coin, il inspecta l'étal du regard et après une longue méditation, le menton dans le creux de sa main, il dit :

- **Je vous prendrai bien le tuyau d'arrosage mais je n'ai pas de jardin. C'est comme l'arrosoir ou la chaise de jardin, ces objets sont charmants, mais je vis en appartement.**
- **Et bien monsieur prenez le bidet, c'est très commode pour se laver les pieds quand on revient du jardin...**
- **Madame, je n'ai ni jardin ni terrasse !**
- **Vous me semblez fatigué, prenez ce déambulateur, c'est cinq euros.**
- **Mais, dites, je suis encore solide ! c'est combien la collection de pin-up en cartes postales ?**

- Un euro l'unité, celles avec les seins à l'air un euro cinquante, le lot de douze dix euros.
- Trop cher !
- Quel est votre métier ou activité monsieur ?
- Croque-mort.
- Et bien, prenez un pied de nez, pour le cimetière c'est bon.
- Ecoutez madame, c'est vous que je veux
- Moi ?
- Oui madame, en réalité, vous !
- Mais enfin je ne suis pas à vendre, je suis pas encore au niveau d'un troc et puces !

Déçu, il monta sur le cheval à bascule en bois et chevauchant, il s'empara de la canne à pêche, m'agrippa par le col et me fit monter sur le vélo sans frein.

Ainsi, notre équipage quitta le monde des objets hétéroclites pour le Kadistan. Un coin de paradis dit-il. Un pays où il faut aller !

Là-bas il n'y a rien, on ne vend rien, n'achètes rien, on rêve...

Amor.

Amor, amor criaient-t-ils, moi qui suis nul en espagnol ibérique, je croyais qu'ils criaient Amour !

Je me tournais vers un homme, la cinquantaine, je devinais qu'il parlait français car il avait une mèche sur le front.

- Dites-moi Amor c'est Amour ?
- Mais non amor c'est muerte.
- Ah bon, c'est pour cela que le taureau est ensanglanté et tombe sur le monsieur déguisé.
- L'homme c'est un torero, ici on emploie l'expression française à mort, vous dites mort aux vaches, nous c'est mort au taureau.

Je sortis des arènes ayant compris que l'espagnol est intelligent. En réalité j'étais venu en Espagne pour rencontrer une andalouse, une de ces femmes splendides aux jupes colorées.

Je tentais dans la rue de demander où était l'Andalousie, ces braves gens me dirent tous avec leur accent hispanique : au soud ! mais où est le soud insistais-je ?

Un piéton qui avait l'air bien renseigné me dit il faut aller en bas, en bas ? en bas de soie ? c'est un délire ! Ah Embas où Embat ! je compris que c'était un village...

J'allais à la gare et je demandais un aller pour Embat, un billet me fut délivré preuve que ce lieu existait bien !

Le voyage fut long et fatiguant, le train s'arrêtait souvent et vis dans le gris de la nuit des noms de petites gares : Esplana, Tuyvas, Cesparla, tenfaipas... Je m'endormis, me réveillant en sursaut je compris que le train était à l'arrêt. Je regardais par la fenêtre et je vis : Embat. J'attrapais vite mes bagages et sorti sur le quai. Une vieille femme mendiait, tout sourire, les lèvres retroussées, son unique dent bien mise en valeur. Je lui donnais une pièce.

- Dites-moi brave Andalouse où puis-je trouver le centre de la ville où dansent les belles andalouses ?
- Ah Ah ! non ici vous êtes au Portugal, vous êtes sans doute venu voir le gouffre géant, le gouffre aux mille légendes, le gouffre Amore ?
- Ah non dis-je, cela suffit

Moralité : quand veut rencontrer des andalouses il faut s'adresser à une agence de voyage !

Aux States.

**J'ai été à Dallas en 1962, j'étais jeune insouciant et mon anglais déficient, du coup un trajet en bus fut compromis. En effet, je me suis approché du chauffeur et dans mon anglais scolaire j'ai demandé : « how much to go to south point ? » il me répondit empreint d'une mauvaise humeur sans doute atavique quelque chose comme :
« troutgraacoins »**

Je n'y compris que goutte, je reposais ma question et pour toute réponse il me dit « GET LOST » ce qui signifie en bon français argotique « dégage » ou bien « va te faire foutre ».

Sur le trottoir, un peu sonné, je me dis : « comment vais-je faire ? » perplexe et décontenancé, je me suis assis sur un banc, fixant le trottoir d'en face d'où ne me venait aucune inspiration.

Je m'étais un peu assoupi, rouvrant les yeux, un peu ébahi j'aperçus un serpent sur le trottoir d'en face. Une couleuvre semblait-il, comment un reptile pouvait-il se trouver en pleine ville ? La chaleur sans doute. La couleuvre déambulait renflant de ci de les poubelles et papiers gras, les souliers des passants le caoutchouc des pneus de voitures garées.

Je me dis, si une couleuvre est dans le centre de Dallas tout est possible. Je traversais la rue et m'approchais subrepticement afin de capturer la bête. J'en avais l'habitude car enfant j'avais appris. Je me penchais et attrapais la miss par la queue. Il faut dire que la couleuvre est inoffensive pour l'homme. Elle faisait bien 50 centimètres. Il faut préciser qu'il ne faut jamais attraper un lézard par la queue car elle casse, il faut lui caresser le ventre et le prendre à ce niveau-là. Pour la vipère, dangereuse, on doit, à l'aide d'une baguette taillée en V, coincer la tête et avec deux doigts lui faire dégorger son venin.

Je mis mon amie autour du cou et me postais à l'arrêt du bus ce qui fit le vide autour de moi. Le bus arriva, c'était le même chauffeur qui prenait le chemin du retour. Je montais dans le bus, horrifié le chauffeur sauta par la fenêtre. Je pris le volant et je me rendis à South Point. Dès que je pus je libérais mon amie, un coin de bois touffu fit l'affaire.

Depuis dans les villes où je vais-je vérifie toujours si au sol ne se trouve pas une gentille couleuvre...

Bondieusard.

Un soir je fermerai la fenêtre de mon bureau, le lendemain matin, je ne l'ouvrirai pas. Ouvrir, fermer, le temps passe et puis vient le temps ou on trépassé.

Le problème vient du monothéisme, le Dieu unique. Avant l'arrivée de cette idée d'un seul dieu le même pour les chrétiens et les musulmans enlumines différemment mais consacrant la même idée du dieu suprême régnant sur le monde. Avant nous avons une multitude de dieux. Chaque dieu avait une spécialité, Dieu le père avait délégué ses pouvoirs, puis il fit marche arrière. Un peu de mystère, une Marie vierge qui eut un fils crucifié par les romains...

On magouille dans les hautes sphères, pour pimenter le tout on invente la sainte trinité. Tu ne sais plus à qui t'adresser, c'est comme avec orange. Pour le père faites le 1, pour le fils faites le 2, pour le saint esprit faites le 3.

Temps d'attente : l'éternité.

Et bien moi je reviens à la source, les dieux grecs et romains

Si je suis patraque, j'invoque Esculape.

Si je veux aimer, j'en parle à Cupidon

Je tenterai le mariage avec l'aide de Junon.

Je serai un grand négociant grâce à Mercure

**Je m'adresserai à Vesta pour avoir une belle
progéniture**

**Je prendrai une maîtresse, une femme de goût, aux
formes avantageuses, à l'aide de Vénus et Phébus.**

**Je ferai la fête, j'irai aux fest-noz en invoquant
Dionysos et Bacchus.**

**Et quand s'avancera Proserpine et avant de rejoindre
Pluton, je ferai un sacré gueuleton !**

Ça n'arrive qu'aux vivants.

Lorsque je vis cette très jolie fille près de sa Buick, je restais bouche-bée. D'habitude je ne m'arrête pas pour les belles qui font du stop, mais là les yeux humides de la fille, son attitude m'allèrent droit au cœur.

Après m'être garé, je m'approchais d'elle, elle avait du lever le coude, elle puait le mauvais whisky, elle devait avoir un verre dans le nez.

- Je peux vous aider ?
- Oh oui monsieur mon moteur s'est arrêté
- Bon lui dis-je, montez, (je virais rapidement l'embarras du siège passager de mon camion.) on va aller chez Jo voir s'il peut vous dépanner.
- Quel est votre nom monsieur ?
- Harry et vous
- Blanche.

Le problème c'est que Blanche m'avait tapé dans l'œil, pourtant, ce jour-là, j'étais éreinté, j'avais les nerfs à fleur de peau.

Elle me dit : « il est tard, venez chez moi, j'ai un grand loft on verra demain matin »

Très hésitant, mais très tenté je dis un petit oui timide
Plus tard je m'en mordis les doigts, surtout lorsqu'en plus des charges contre moi on m'accusa de violation de domicile ! Le luxueux loft appartenait à une étoile du foot et on ne retrouva que mes empreintes !

Vous croyez cela, j'aurais dû mettre le doigt sur l'arnaque, moi Gil dit Gilou, bien connu des milieux interlopes pour mon flair et ma méfiance !

Ah les femmes. J'étais pauvre mec, piégé, cette fille m'avait tourné la tête.

Il arriva ce qui devait arriver, nous bûmes quelques verres et au pieu, vite fait bien fait. C'est bien dis-tu, tu parles, je me suis réveillé avec mal aux cheveux, une gueule de bois carabiné, plus de papiers, plus d'argent, tout nu et la gonzesse avait disparue.

Je pris le mors aux dents car en sortant de l'immeuble et bien plus de camion ! Toute ma livraison de cigarettes s'était envolée. En courant je rejoignis le poste de police où je rentrais en trombe.

- **Monsieur l'agent on m'a tout pris, mon argent, mes papiers, mon camion plein de ci... enfin de citrouilles et de patates !**
- **Oh la calmons-nous. Et qui accusez-vous ?**
- **Je ne sais pas j'ai été assommé car je me suis arrêté pour secourir une personne de sexe féminin en panne près d'une Buick**
- **Où ça ?**
- **Sur la 86, près de l'échangeur 33**

Un inspecteur alla vérifier sur place et ne trouva rien. Là je me suis fait des cheveux blancs.

- **Ecoutez inspecteur j'ai perdu ma camionnette et son chargement de cig... citrouilles et de potimarrons.**
- **Donnez-moi l'adresse de votre boîte et le lieu de livraison !**

- **C'est-à-dire que et là mes cheveux se sont dressés sur ma tête, donc...ma boîte a fait faillite...La femme s'appelle Blanche.**
- **Et alors ?**
- **Alors rien.**
- **Vous êtes un bourreau des cœurs, monsieur.**

Revenu au commissariat, j'ai retiré ma plainte. J'ai cherché dans tout Santico pour retrouver Blanche. Rien, inconnue au bataillon !

Depuis en haillons, la goutte au nez, je vis d'expédients et puis les frères Baryton m'ont retrouvé...

- **Où sont les cibiches ?**
- **Parties en fumée.**

Ils m'ont dérouillé à mort, j'ai eu beau de me jeter au cou du plus jeune, ils m'ont laissé inconscient sur un quai du port.

Depuis, je suis au pied du mur, je fais des pieds et des mains pour avoir un peu de pain et mon mauvais bourbon.

Je suis clodo à temps plein, merci Blanche !

Découvertes archéologiques en pays bigouden

Je me présente je suis monsieur Guy Trouvtout, ne pas me confondre avec Guy Fourretout star du porno, non moi, je me charge des restes après que les temps aient recouvert les lieux. Je suis directeur général adjoint de l'adjoint du président directeur général de « Cherchons-trouvons ». A ce titre j'ai été chargé en 2170 d'étudier les trouvailles faites sur les sites du Petit Guelen et du Léonistic Des traces de présence humaine ont été trouvés sur ces sites et aussi Au quartier du Braden ; Des collègues de Pont-L'abbé ont signalé des trouvailles à L'île Tudy, il semble qu'il s'agit de la même peuplade.

Sur le Léonistic on a découvert les restes d'un ordi et également des fines pellicules d'un plâtre qui avait du servir à réduire une fracture. A cette époque ils ne savaient pas changer un membre ! Les restes d'une sacoche également comme au Braden ; Et à l'île Tudy des carcasses se crevettes en nombre ! On pense que ces gens-là étaient pétés du soir au matin, drogués et ivres aussi car

des bouteilles vides à foison firent parti de la découverte.

Mais ce n'est qu'une partie de nos découvertes. Au Petit guelen on a trouvé une boîte en fer. A l'intérieur ce qu'ils appelaient un DVD très abimée. On peut quand même y voir une danseuse ? riant aux éclats, nue jusqu'aux genoux quelle horreur le ministre de la morale en avalerait son dentier ! De nos jours toute activité sexuelle est interdite la reproduction se fait par robot et c'est heureux ! Inc Allah ! Ces gens forniquaient c'est sûr !!

Enfin la prise la plus importante, je vais mettre mes gants. Un crane dont la forme montre la rusticité de ces gens. ET et j'ose à peine deux sexes males et un vagin avec clitoris !!!

Et bien sur ce Joyeux Noël

Délire

L'homme à la barbe fleurie naviguait sur la rivière en crue. Il était mécontent, il cherchait son gros dico qui, peut-être, surnageait sur ces eaux en furie. Soudain il vit un pont qui sous la poussée des eaux menaçait de s'écrouler. Sa barque heurta une partie du pont submergé. Saperlipopette dit-il, tout fout le camp. Puis ce fut un tronc d'arbre qui voguait allègrement qui faillit le faire couler. Avec sa gaffe il agrippa le tronc et le treuilla sur le plateau de son radeau. De rage muni de sa tronçonneuse, il débita le tronc. Cela fera du bois pour l'hiver se dit-il. A sa grande surprise, du tronc s'échappa un message :

« En cas de problème, faites le 15, cela peut vous sauver la vie » (écrit en 12 langues)

D'accord, oui, si j'avais un téléphone ! En dérivant, il aperçut au loin une cabane. Il s'approcha en maniant la godille, la cabane était au sec, il débarqua. Surprise, à l'intérieur, posé sur une tablette il trouva un téléphone fixe. Sur une table se trouvait un portable, une corde, de la nourriture et des vêtements.

Il appela le 15 et on lui répondit que tous les pompiers s'étaient noyés. Désespéré, il tenta de se pendre mais la corde lâcha. Monsieur Seguin pensa que ce n'était pas son heure. Il cuisina un merveilleux gigot et se changea

profitant de vêtements secs. Il remonta sur sa barcasse et au grès des flots, ne sachant plus s'il était sur la rivière ou sur les berges inondées. Au loin, grâce à sa lunette télescopique, il aperçut une maison, il aborda le perron sur lequel se tenait une vieille femme, il semble qu'il s'agissait de la mère hoarasbor. Elle avait son dico d'une main et un crayon de l'autre ;

- **j'ai souligné le mot inondation et plus loin le mot secours**
- **alors aidez- moi et rendez- moi mon bien.**
- **Tu peux crever vieux savant, j'espère que l'eau va te prendre !**

Elle repoussa le canot délabré, soudain Joseph aperçut un chat derrière un rideau. Voilà que le chat, dont la crainte de l'eau est légendaire, se mit à bondir et il tenta de s'agripper sur la barbe de Joseph. Loupé, il se noya, le chat ne sait pas nager.

Alors notre fier marin, savant, inventeur de la pompe à eau, reprit sa navigation. Il atteignit une forêt où il vit maints cadavres gorgés d'eau. Bien fait pensa-t-il, on ne va pas chercher des champignons quand la rivière est en crue. Après quelques heures, il débarqua au pied d'une colline, grimpa au sommet et ainsi fut au sec.

Au loin il aperçut le chalet où habites Ursule, guide touristique, pour lui c'est le chômage. Au loin le hangar d'Hubert dont les portes étaient ballantes, le doberman mangeur de chair humaine avait dû se calter.

Plus loin, il visualisa le garage du père Motorola, il se mit en route, et ayant atteint son but ne trouva pas amé qui vive. Il déroba une jeep amphibie et quitta la région.

Il fut le seul survivant, la vieille sur son balcon avait lâché le dico qui tomba sur son pied, la déséquilibra, elle chuta dans les flots tumultueux.

Il apprit sa bonne fortune et s'écria :

« Bien fait tous des ploucs, ils ont fait plouf ! »

Des cris

C'est l'été, il fait si chaud, l'abeille *bourdonne* et moi je ronchonne, je transpire. Au loin un agneau *bêlé*, a-t-il soif ? Dans le ciel d'août un aigle *glatit*, un autre *trompette*, et moi bêtement je pète ! Un albatros piaule

Un groupe d'alouettes *grisollent*, d'autres *tirelirent* et *turluttent* moi je joue de la flûte ! Un âne agacé par ces volatiles se met à *braire*, en mer la baleine chante à tue-tête entendant cela la bécasse *croule coucouanne* et moi je coule de sueur imprégné... la bécassine *croule*, c'en ai assez ! Une belette dans son terrier *belotte*, de chaleur agacé le bélier *blatère*, la biche dans les bois *rait* et le bœuf dans l'écurie *beugle* et *mugit* et moi suis ahuri !

Le bouc au-devant du troupeau *chevrote* et la brebis *bêlé*, le buffle agacé *souffle* et *mugit*, du coup la buse *piaule*, le butor butit, le chat *miaule* et moi je rigole. La caille *cacabe*, le canard *cancane*, le cerf *brame*, le tout fait un drame !

Alors, c'est le grand bavardage, le chacal *jappe*, le chameau *blatère*, le chat-huant *hulule* et c'est la canicule ! De chaleur, le cheval *hennit*, la chèvre

béguète, le chevreuil *brame*, la chauve-souris grince, le chiot jappe, le chien *aboie* et moi je reste coi !

La chouette *chuinte*, la cigale *stridule*, la cigogne *claquette* et *glottore* et le cochon *grouine*, quelle guigne !

Le coq *chante*, mais le coq de bruyère *dodeldire*, le colibri *zinzinule*, le corbeau *croasse*, la corneille *babille* et la colombe *roucoule* et moi j'en perds la boule !

Le corbeau *coasse et graille*, la corneille *croasse* et *corbine*, le crapaud *siffle*, le coucou *coucoule*, le courlis *turlute*, le criquet *criquette*, le crocodile *lamente et pleure*, le daim *raire*, et on entend au loin le dauphin *siffler*. Le cygne *trompette*, le dugong *chante*, le dindon *glougloute* et moi je quitte la route !

L'effraie *hulule*, l'éléphant *barrit*, l'épervier *piaille* c'est la pagaille !

L'étourneau *pisote*, le faisan *criaille*, le faon *râle*, le faucon *réclame*, la fauvette *zinzinule*, le freux *graille*, le geai *jase*, la gélinotte *glousse*, la girafe *mugit*, et le goéland *pleure* et c'est pas pour du beurre.

La grenouille *coasse*, le grillon *grésille*, la grive *gingotte* et *babille*, la grue *claquette* et c'est la fête !

La guêpe *bourdonne*, le hibou *bouboule*, la hulotte *hôle*, le héron *hue*, l'hirondelle *srtidule*, la huppe *pupule*, l'hippopotame *grogne* et la hyène *hurle* et le jars *jargonne*, je l'ai pas à la bonne !

Le lapin *glapit*, le lama *hennit* dans ses montagnes glacées, en mer le lamentin *chante*, le lièvre *couine*, la linotte *gazouille*, le lion *rugit*, le loriot *siffle*, le loup *hurle*, et soudain le merle *babille* et moi je suis lassé de toutes ces trilles !

Le manchot très loin *jabote*, la marmotte en hauteur *siffle* !
 Quel cirque !

La mésange *zinzinule* et *titine* , le milan *huit*, le moineau affolé *piaille* et *pépie*, au loin un mouton *bêle*, la mouche *vrombit*, l'oedienème *crie*, une oie cacarde, l'orfraie dérangée *hurle*, l'orque *chante*, l'otarie *grogne* l'ours au fin fond des forêts *grogne et gronde*, dans la savane la panthère *rugit*, près de la basse-cour, le paon *braille*, c'est la pagaille, arrêtez on ne s'entend plus !

Alors la perdrix gentiment *glousse*, la palombe *caracoule*, le paon *paonne*, le perroquet bavard, *jase* et *cause*, la pintade *criaille*, le pivert *picasse* et *peupleute*, la pie *jacasse* et loin en mer le phoque *rugit et bêle*, c'est le sempiternel concert des bêtes du monde

La poule *cagnette*, *caquette* (quand elle pond), *claquette* (avant la ponte), *cloque* (quand elle parle à ses poussins dans l'œuf), *clousse* (quand elle couve), *cocaille*, *coclore*, *codèque*, *coucasse*, *crételle* (après la ponte), *glousse* : lorsqu'elle veut couvrir ou appelle ses poussins.

Noémie, Louise, Roussette et Réglisse *cagnetent* et *caquettent*...

Un pigeon sur un toit *caracoule*, un pinson réponds il *ramage*, une pintade *cacabe*, un pluvier *cri*, loin au grand

nord le pingouin *brait*, et non contente de *jacasser* la pie *bavarde* !

Le porc de la ferme *couine*, le ramier *roucoule* et *gémit*, au fond de son trou le rat *couine*, le renard *glapit*, au loin au Zanzibar, un rhinocéros *barète*. Dans nos campagnes le rossignol *chante*, le sanglier *grommelle*, la sauterelle *stridule*, la sarcelle *truffle*, le serin *ramage*, le serpent *siffle*, et la souris *couine* elle a peur de la fouine qui *miaule* !

Là-bas très loin le singe *hurle*, le zèbre *hennit*, le tigre dérangé *feule et râle*.

Le taureau *meugle*, la tourterelle *roucoule*, la vache *beugle*

NOTA :

Œdicnème : Oiseau échassier

Dugong : Mammifère marin

En 2070.

Dans cette petite ville du Nevada où le réchauffement climatique atteint des seuils intolérables, se trouve la résidence de Lina et Tommy. Nous sommes à Havyland qui comptait 3000 habitants en 2030, il n'en reste plus que 1242. Beaucoup sont morts terrassés par cette température terrible, d'autres sont partis au nord.

Un réveil sonne dans l'appartement 7472, de la tour 240 septième étage ? Il est 6h30, c'est un réveil programmé sur un ordinateur, l'heure du réveil évolue en fonction de la durée du jour. L'ensemble des tours utilise le système degré bleu pour le chauffage. Cela ne sert à rien, les moyennes de températures sont de 44° l'été et de 30° l'hiver.

Tommy travaille dans le nucléaire, c'est un nucléocrate, Lina est employée dans une fabrique de fauteuils de luxe qui n'utilise que les rebuts, Lina est une recycling women. Ils travaillent tous les deux de 7h30 à 13h30 en bureaux climatisés. Ils vont au travail et rentrent chez eux en vélo ou à pied, les véhicules à combustion sont interdits au cœur des villes.

Pour supporter la chaleur et l'air vicié, ils portent une combinaison rafraîchissante avec casque à oxygène

Lina a .ans Tommy 31, ils vivront jusqu'à 110 ans tel que prévu sur la liste sur laquelle ils sont, cela marche par tirage au sort. A 110 ans ils seront euthanasiés, l'espérance de vie, malgré le problème du réchauffement,

est de 140 ans. En haut de leur tour, Tommy et Lina ont, sous serre, une parcelle de jardin, ils cultivent quelques fleurs mais surtout des légumes, ils font du lombricompostage pour enrichir les bacs en prévéodou. Depuis 2020, précisément le 21 juillet, le jour du « dépassement » chaque terrien doit produire 10 % de sa nourriture. Il n'y a plus d'eau minérale, la pratique de l'éconologie permet de boire l'eau du robinet que l'on rejette indépendamment des selles dans des conduits de recyclage qui transforment les urines en eau potable. C'est un cycle sans fin. la même eau toute la vie.

Nous sommes entrés dans l'ère de la soutenabilité, préservation des ressources et recyclage permanent de l'eau, des aliments, des tissus, des ferrailles, du verre...tout ressort indéfiniment.

Tommy et Lina ont trois enfants adoptés, deux viennent d'Afrique, du Bénin, deux garçons de six et sept ans et une du Sri-Lanka la petite Mimmia de deux ans. En effet dans toute la partie occidentale, le sperme des hommes est devenu stérile à cause des produits chimiques. Une fois rentrés chez eux, Lina et Tommy demandent à voir leurs enfants qui vivent dans la même tour 240, rassemblés par groupe de trente sur trois étages sous la surveillance de Maîtres et Maîtresses qui ont toute autorité sur les enfants. Ils ont droit à les voir deux heures par jour, de 13h45 à 14h45 et de 19h à 20h. On leur amène les petits par un ascenseur en prise directe avec leur appartement.

Lina et Tommy ont un travail solidaire à effectuer qui se situe du lundi au vendredi entre 15 et 17 heures. Tommy participe à la confection de nourriture Raw-Food pour les enfants, sa spécialité c'est un gâteau au chocolat sans cacao et sans cuisson. Son voisin Ted prépare des salades aux algues et des jus de carotte. La matière première est distribuée par la « Centrale », le tout se passe dans la tour 327 aux cinquante étages réservés à la préparation de nourriture. Les tours s'imbriquent entre elles par le biais de tunnels suspendus, pas besoin de sortir.

Lina, elle, se trouve dans la tour 612 réservée au bien-être, le lundi et jeudi, a raison de une heure par personne, elle offre son corps aux célibataires et aux veufs. Bientôt il n'y aura plus de filles, le ratio actuel est de 8 garçons pour 2 filles. Dans deux cents ans les hommes donneront leur sperme qui sera implanté dans des utérus artificiels. Ils feront l'amour à des poupées !

Quant à la vie affective de Tommy et Lina, ils ont 15 minutes de 13h30 à 13h45 et 2 heures de 17 à 19 heures. Ils doivent dormir de 20h30 à 6h 30 car les organismes des humains de l'ouest sont infectés et fatigués. Pour dormir ils reçoivent une injection automatique de somnifère et une caméra surveille leur sommeil et si besoin le somnifère est à nouveau injecté.

Quelle vie !

Fête à Versailles

C'était la fête, on commémorait la décapitation du roi Louis le seizième. Cette partition en deux du roi avait inspiré l'organisateur. Pour ce faire, il avait installé des podiums, des barnums et choisi un lieu approprié. En effet le Château de Versailles et ses grands espaces permettait de contenait un foule constituée d'individus aux goûts très diversifiés Une répétition avait eu lieu la veille, les divas et Jean Ferrat s'étaient éclaircis la voix. Sous les barnums chaque groupe choral et musicien pouvait exercer son art.

Le jour de la fête, un soleil royal inondait les jardins et dans le grand bassin, le crocodile baillait et faisait semblant de dormir. Un œil ouvert il guettait une proie &éventuelle. Il avait repéré Albert, dit Bébert, car la prééminence de sa bedaine promettait un joyeux festin. Malheureusement, Bébert se dirigeait vers la guinguette où l'on dansait la salsa, la valse et la java au son d'un trombone et d'un violon .Jules le crocodile se rabattit sur Madame Mordefroid qui était couverte de bijoux mais aussi de bonne graisse dans les replets avantageux de son corps de carpe. Mais Marcelle se rendit vers le podium où se jouait un opéra, elle resta debout car une chaise ne suffisait pas pour accueillir son volumineux fondement.

Jules qui de son bassin central avait vue sur toute l'assemblée, se dit : « Enfin quelqu'un va bien s'approcher pour me regarder, me contempler, me dire

un mot enfin quoi je suis un crocodile ! Je peux siffler, chanter, faire l'acteur, mais j'ai faim ! »

Une famille s'approcha de lui. L'homme était barbu, « ah non pas un barbu !ça me râpe les intestins. Les enfants au nombre de trois jouaient au loin, la femme s'approcha, « alors là se dit-il il y a trop de matière osseuse, de plus elle est chaussée de bottes, le cuir c'est trop indigeste ! » Jules plongea dégoûté et la famille partit voir une attraction, c'était les jumelles Gloria et Annie des jumelles siamoises.

Alors arrivèrent en groupe les bretons qui au son du bignou défilèrent dans les allées. L'un d'entre eux Loic Rornac'h s'approcha du bassin et s'aspergea d'eau pour se rafraîchir tant il faisait chaud. Jules faillit le happer mais s'en empêcha pensant à l'instanté que la chair d'un breton devait être très coriace.

La fête battait son plein, on dansait le boléro, le tango, le fandango. Jules était excité par tant de bruit, il décida de quitter son bassin pour aller se mettre au frais sous les grands arbres et faire une sieste. Horreur, il ne put bouger, ses pattes n'arrivaient pas à agripper le rebord du bassin. Soudain un homme corpulent qui portait un badge libellé « PLATEAU » souleva Jules et le mit sous son bras. Allez dit l'homme, c'est à nous d'entrer en scène. Le titre du film était : « Péril à Madagascar », Jules découvrit qu'il n'était qu'un accessoire en plastique. Pourtant venant du bassin un cri terrible figea

l'assemblée, c'était Bébert pris de boisson qui avait chu dans le bassin et disparu !

Méfiez-vous, dans les bassins à Versailles, les faux crocodiles peuvent cacher des piranhas ou des anacondas !

Joséphine.

Il était une fois une ragondine rousse. Elle était très timide et peureuse. Ses parents l'avaient appelé Joséphine, ses copains lui donnaient le nom de Raphine. Elle sortait peu de son terrier car elle craignait les pêcheurs, certains ragondins pas très gentils et elle avait toujours froid. Quelle cruche disaient ses copines !

Un jour qu'il faisait chaud, elle s'aventura le long de la rivière, elle aperçut un beau ragondin en train de décortiquer des moules. Etrange se dit-elle, il est végétarien et pourtant il mange de la chair. Intriguée, elle s'approcha et son cœur se mit à battre tellement ce congénère était fier et imposant. Mais soudain elle vit les bottes d'un géant qui criait : allez tuez les tuez ces rats malfaisants ! Elle rentra sous terre en catastrophe !

Séraphin, le beau ragondin avait aperçu Joséphine et soudain elle le vit devant son terrier. Il tenait dans sa patte une herbe grasse et d'un vert puissant. Il lui portait un cadeau, c'était une demande en mariage !

La Châtelaine

Le bruit est assourdissant, on ne peut soutenir une conversation, soudain la pluie s'abat en une trombe gigantesque. La comtesse de Malemort avait trainé son jardinier, garde du corps en ce lieu étrange.

Trempée comme une soupe elle se mit à gesticuler comme une marionnette.

- **Joseph, il faut faire quelque chose pour cette chapelle du château, on ne va laisser cette racaille squatter le lieu où j'ai été baptisée !**
- **Bien sûr madame. C'était dit en opinant du chef, faisant croire à la princesse qu'il entendait ses paroles.**

Le torrent redouble de violence, on aurait dit un tambour, le vent se lève et vent et torrent unissent leurs forces pour jouer une symphonie, le chef d'orchestre sont les saules pleureurs et les ajoncs qui battent la mesure.

Au loin une sirène signale que le torrent sort de son lit. Alors se produit l'indicible, Madeleine, Mado pour les intimes, crie :

- **Mort aux manants à ces mécréants qui polluent ma chapelle de leurs déjections et de leurs crachats. Entraînée par les flots, elle s'engouffre entre deux rochers, seule sa tête surnage. Joseph, Pedro pour les intimes, tends la main à madame et l'extrait petite chose trempée et inerte. Il mit au sec sa maîtresse qui dans un sifflement déclare :**
- **Je veux danser, trouvons un fest-noz ;**
- **Mais comtesse nous sommes dans les Pyrénées !**
Elle se mit à pleurer, elle bredouille des mots, qui parlent d'ankou, de sexe, elle bave.
- **Madeleine, revenez à vous vous délirez !**
- **Je veux voir l'océan, me baigner.**
- **Madame nous sommes à Luchon, il y a des bains certes mais pas les mêmes**
- **Oui, toujours pareil, le vicomte vit dans le péché pendant que mon lion avale une balle de golf, que mon fils fait tourner les tables et dieu où est-il ?**
Joseph calme la vicomtesse et lui rappelle que la chapelle a été rasée en 1789, il reste le château transformé en auberge. Joseph ramène Mado dans sa chambre où l'attends une infirmière.
- **Bonjour madeleine, je suis Joséphine**
- **Et bien Sophie appelez-moi le gérant.**
Après une pique calmante, madeleine s'endormit, le faux jardinier toucha son cachet et tout rentra dans l'ordre.

La fête

Le père Magloire avait décidé de réunir les sans grade, les éclopés, les filles de joie et les uns et les autres. C'était une très mauvaise idée car tous ces jean-foutre étaient sans éducation et cela risquait de tourner au vinaigre.

Le premier dérapage vint de la mère Denis qui sans retenue posa son fondement sur les genoux du père Lachaise. Ce dernier cria au viol car il était homo.

C'est alors que l'homme sandwich voulut faire goûter son en-cas mais horreur, le chien perdu sans collier s'en empara prestement et l'apporta à son copain le chien qui fume. Vexé le chien qui fume jeta son cigare au beau milieu de la pièce. La femme de ménage, qui n'était pas invité, se mit en colère. Me pensez-vous pour une femme de rien pour saloper ainsi mon parquet ?

Le bruit attira les voisins de la cour des miracles, plus on de fous plus on rit, bien non, quel capharnaüm. L'homme de main suivi du lapin agile firent irruption suivi de la femme tronc perchée sur l'âne bâté. Berthe aux grands pieds portait une hotte garnie de foie gras de boudins blancs de saumon fumé et d'huitres qu'elle distribua généreusement.

Jean qui rit se mit à pleurer car il aurait voulu du chocolat et des châtaignes. Mais le malheur des uns fait le bonheur des autres, le champagne coula à flot et les

santons entonnèrent un chant paillard. De confettis en serpentins la fête dégénéra. Ce fut la bamboche, la bamboula, la bringue, la nouba, la java et d'excès en dérapages cela sentait la dérive.

Puis un grand silence se fit, le père Noël fit son entrée monté sur sa calèche enguirlandée de saucisses de Toulouse, il fit taire les braillards. D'un signe de sa part une forme indéfinie s'approcha. La forme engloba l'assistance dans ses fils. Quoique le père Magloire ne l'avait pas invité, il venait faire provision de denrées diverses pour tout l'hiver.

Quand la police arriva, la place était nette, il ne restait qu'une tête de Turc égaré, une odeur d'Armagnac et une femme de ménage évanouie.

La kichenotte

Monsieur Balanos était amoureux d'une belle saintongaise. Afin de la conquérir, il lui fit un laiïus en vers, en alexandrins qui commençait ainsi :

**Mademoiselle je suis de vous très épris
Mon cœur bat si tant fort je n'en dors plus la nuit.**

A peine ces deux vers étaient-ils énoncés que la jeune fille lui dit :

- **Balanus, vous me troublez, je suis toute épouvantée, éberluée, toute chose. Je m'en vais prendre une tisane de bourrache afin de limiter mes vapeurs et mon tremblement.**
- **Venez donc, Balbanas, sous ma kichenotte pour que nous ayons quelque parlotte tous les deux.**
- **Balanos...**

Il la suivit, ravi, en se disant l'affaire est dans le sac, je la tiens, elle est à moi, nous allons de ce pas conclure. Mais la fille qui se nommait Cunégonde, ne comptait pas céder si facilement aux avances du sieur Balanos. Ce dernier tenta une approche :

- **Venez dans mes bras Cunégonde, je vais vous mener au pâradâîza, au parc du plaisir, au lieu de félicité.**
- **Késako, s'exclama la fille qui n'était pas très fute-fute.**
- **Mais c'est le paradis !**

- Ah bon mais le paradis est réservé aux âmes pures et si nous fautons, j'irai en enfer, ou alors épousez moi sur l'heure et faites-moi quelques enfants, Balberos.
- Balanos...
- Oui bon, Badaros...
- Balanos...

Notre homme qui ne pensait qu'à la bagatelle et non point d'épouser la belle, fut bloqué devant cette situation de refus.

- Mais, je pensais que nous pourrions juste prendre un peu de bon temps, enfin nous câliner sans forcément procréer.
- Monsieur, vous êtes un goujat, un satyre, vous cherchez le stupre et la fornication, Dieu m'en préserve ! malgré tout, je veux bien vous accorder un baiser.

Balanos crut son heure arrivé, attiré par l'allure très sensuelle de la belle, il n'avait pas vu son visage. Or Cunégonde portait la coiffe de Saintonge qui lui masquait son visage que Balanos espérait beau et délicat.

Lorsqu'elle souleva sa coiffe, il découvrit un visage disgracieux avec un nez si proéminent qu'on ne voyait que lui ! Il eut un mouvement de recul et déclara :

- Madame je n'ose déposer un baiser sur ces lèvres si pures...(en réalité elle avait aussi un bec de lièvre)

Celle qu'il avait prise pour une perle était un caillou mal taillé, elle était si laide qu'il ne pensait plus qu'à fuir. Annabelle, dit-il, se trompant de prénom, j'ai des courses urgentes à faire. En colère, Cunégonde cria :

- Vous n'êtes qu'un margoulin, un fat, un lâche, embrassez-moi !

Alors Balanos s'exécuta avec dégoût, croyant en une mirobolante conquête, il se retrouvait avec la fille la plus laide du pays. De plus surpris par le père de la belle, il dut convoler en justes noces avec Cunégonde.

Ils eurent de nombreux enfants... Chaque fois qu'ils se rejoignaient pour faire la chose, Balanos disait, met ta kichenotte chérie c'est ainsi que tu me bottes !

-

La mauvaise rencontre

Une jolie bigote vit en permanence dans la froideur de la cathédrale. Joseph entre par curiosité visiter la belle ouvrage. Il bouscule par inadvertance la jolie bigote. Il lui présente des excuses, elle lui demande comment il s'appelle.

- **Moi c'est Joseph, et toi ?**
- **Je m'appelle Ernestine**
- **Bon allons doucement nous assoir, je suis sous perf.**
- **Sous perf de quoi ?**
- **Bien de mots pour écrire**
- **Et pourquoi écris-tu ?**
- **Et bien pour relâcher les mots, les rendre libres qu'ils puissent parcourir le monde. Il y en a tellement c'est pour cela que j'ai demandé à être mis sous perf du Littré.**
- **Tu écris pour relâcher les mots ou parler de toi, déguiser tes mauvaises actions, masquer ta nature qui est perverse ? tu sais je suis croyante, pure, vierge, mon amoureux c'est Jésus. Je me méfie des mots, j'en emploie très peu, seuls les mots des prières sont sur mes bords de lèvres.**
- **Et bien moi, j'écris tous les mots, ceux qui sont petits, les grands, les mots savants, les mots doux, les mots d'amour et les gros mots.**

- Les gros mots ! monsieur nous sommes dans un lieu saint, pas de gros mots ici.
- Ma chère, votre langage est obsolète, soyez moderne, justement ma perf de ce jour est axée sur les jurons, les mots dits sales et diffamatoires, les mots les plus indécents. Là j'en suis à la lettre f, fornication foutre, fellation...
- Oh doux Jésus quelle horreur, il faut gommer ces mots, les jeter au fumier, les bruler !
- Bruler les mots, diablesse
- Moi diablesse, moi si pure, si près de Marie, moi qui ai délaissé le monde pour servir Dieu.
- Dieu, tu parles ! là m'arrivent des mots commençants par c. calembredaine, copulation, connard, con, la chose sous vos jupes.
- Ernestine, j'ai mal à mon trochanter peux-tu me faire un massage ?
- Moi toucher un homme et de plus un homme qui écrit, Dieu m'en préserve ! Alors,
l'écrivain enleva sa perf et sans aucun mot quitta les lieux pour aller signer un bail emphytéotique qui l'obligeait à écrire sans interruption. Ernestine se réfugia dans la prière et pensa cet homme est un bélétre.

Dommmage !

-
-

La passerelle.

Je suis le pont Pissette, en réalité la majorité des gens qui me traversent ne connaissent pas mon nom. Dieu sait que des milliers de bottes, chaussures et autres basket ont foulé mon dos depuis tant et tant d'années. Le nom de Pissette vient du fait que je fus des latrines au 19^{ème} siècle. Certains à la nuit tombée continuent à me prendre pour un urinoir...

Je peux vous dire que je suis un témoin privilégié de ce qui se passe des deux côtés des quais et dans la rivière. La rivière, que dis-je le fleuve, passe sous mon ventre et parfois elle est si gorgée d'eau qu'elle vient me chatouiller la poitrine. Il lui arrive aussi d'être en furie, de sortir de son lit, et de passer sur mon dos, je suis noyé mais cela ne dure guère.

A marée basse, je discute avec mes amis les mulets, ils sont très observateurs et surtout très bavards. S'ils se tournent sur le dos, c'est pour voir la tronche des curieux qui les montrent du doigt. Allant et venant d'aval en amont, ils me rapportent tous les petits événements, ragots, disputes, discussions qui se produisent de jour comme de nuit. Ils parlent tous en même temps, de vraies pipelettes !

Pissette a vu monsieur Trifouillette qui embrassait madame Donalai, sur la bouche, madame Trifouillette est arrivée, il y a eu une bagarre, c'était chaud. Alors moi j'écoute, je ris, mais les gens ne le voient pas, je suis face au fleuve, les gens, ils marchent sur mon dos.

En réalité, je devine qui traverse, les pas vifs et les grandes enjambées ce sont les quimpérois qui vont et viennent du centre- ville et vice versa. Les pas lents et hachés ce sont les touristes qui me piétinent et qui disent : « oh les belles truites ! » et les mulets tous fiers se roulent de bonheur sur les galets.

J'entends ce qui se dit, banalités, petits secrets, grands mensonges, cris de joie. En voilà un qui court, il a vu l'agent qui est en train de le verbaliser sur le parking. Le soir, il y a Momo qui revient du centre-ville et qui traverse, je sais que c'est lui car c'est toujours à la même heure. C'est un pas lent et lourd de misère, Momo revient de mendier en ville, il va aller se réfugier près des urinoirs à côté de l'office du tourisme. Ce que j'aime, c'est Noël, je suis tout décoré le plus beau, le plus visible des nombreux passages/ponts de Quimper. Au printemps on me drape de fleurs de toutes les couleurs, je me trouve magnifique dans les reflets que forment l'eau du fleuve Je ne suis qu'une passerelle, mais sans moi et mes autres amis petits ponts, que deviendrait Quimper.

Le bon vivant

Robert était un gourmand, son plaisir était de se payer de bons repas dans les restaurants des environs.

En ce mois de juin, il chercha un lieu avec terrasse et atterri par hasard à « l'auberge du petit savoyard » dont le nom était lié au pays puisque nous étions à La Rochelle. Il s'installa sur une table dans le jardin et commanda son repas :

Salade gourmande au magret fumé et au foie gras

Sole meunière de Douvres et ses petits légumes.

Plateau de fromage.

Soufflé au Grand- Marnier.

En apéritif il dégusta un Dubonnet et ses minis canapés. Pour la sole, il commanda un Sancerre blanc, un verre de Gevrey-Chambertin pour le fromage et un verre de Sauternes avec le soufflé.

Robert jubilait, il savait qu'il ne pourrait payer ce repas somptueux il venait de perdre toute sa fortune. Il avait passé son après-midi avec Michelle, sa dernière conquête. Au champ de courses, il joua avec l'argent de Julien son usurier. Pour épater la donzelle, il misa tout sur le 7, c'était un tuyau, sans doute percé car le 7 arriva...septième. Il avait tout perdu, il demanda à Michelle de lui prêter une centaine d'euros, en réponse il reçut une belle baffe.

Seul et fauché Robert se sentait léger, libre car sans un radis...

Il dégustait sa sole, tournant le dos à une table où dinait Julien avec des amis. Julien était obèse, les yeux noirs, rien sur le caillou et des perles de sueur sur la moustache. Julien se leva :

- Ai-je la berlue ? que fais-tu là ?
- Et bien je dine.
- Sais-tu que tu devais me rembourser 5.000 euros samedi et on est jeudi !
- Laisse-moi finir mon repas !
- Mais je rêve, tu me dois 5.000 euros et tu t'en mets plein la lampe sous mes yeux. Margoulin !
- T'énerves pas Julien mon soufflé va arriver. Tu sais un soufflé n'attend pas. si on le délaisse il tombe, c'est désagréable.
- Espèce de Zozo, tu as une heure pour me rembourser !
- Pourrais-tu me prêter cent euros pour régler mon repas ?

Rouge de colère Julien de ses pognes puissantes et velues, attrapa Robert sous les aisselles et le transporta dans le local poubelles et se mit à le cogner. La police intervint et nos compères jugés. Julien s'en tira avec une amende, Robert fut condamné à dix jours de travaux d'intérêt général pour grivèlerie.

Depuis, il fait la plonge au « petit savoyard » et mange midi et soir un peu de pain et de soupe claire.

Le dilemme.

**Au bistrot de la gare, ça discute sec à l'heure de l'apéro.
Bébert dit le Turc, lance la polémique :**

- **Il parait qu'on va installer la dépouille de Molière
sous l'arc de triomphe.
Non au Parthénon.
Panthéon...**
- **C'était qui Molière**
- **Enfin Jojo, Molière...**
- **Oui tu sais pas quoi !**
- **C'était un hurluberlu qui a attaqué le roi et il est
mort.**
- **Ça pour être mort il l'est, bande d'incrustes !**
- **Incultes...**
- **En tous cas, sous l'arc de triomphe il y a déjà
quelqu'un c'est le soldat inconnu.**
- **Cet inconnu, c'est qui ?**
- **T'es bête Alfred, s'il est inconnu on ne sait pas son
nom, ni d'où il vient ni où il va !**

**La joyeuse troupe reste silencieuse devant ce problème
qui la dépasse...**

- **Bon moi je sais. Il faut enlever l'inconnu, à la place il faut mettre un soldat connu, décoré, je pense au père de martine il a été décoré à titre posthume, car même mort il est resté à son poste !**
- **Be ça ça va faire des jaloux !**
- **Bon, moi je dis tous les décorés sous l'arc de triomphe comme ça pas de jaloux !**
- **Ben dis donc quel chantier !**
- **Je vous aime bien mais le bourgeoise m'attends, allez j'y vais.**
- **Et Molière alors ?**
- **C'était un gentilhomme, ya qu'à le mettre avec les bourgeois, au père Lachaise.**

Le légionnaire

Il était d'une nature tranquille, c'était un homme dont le lever et le coucher étaient réglés. Il sortait à 10 heures et rentrait à 11h30. Il n'aimait rien ni personne, à part un peu de marche, il ne faisait que dormir, manger et il restait prostré dans son fauteuil où il pensait, en fait il ne pensait à rien.

Avec le temps, il s'était empâté, ses vêtements usés jusqu'à la corde faisaient pitié, sa barbe en buisson était repoussante et ses cheveux gras attiraient des regards ironiques, étonnés ou haineux. De plus de petite taille il était sujet à la moquerie des gamins du quartier, ils lui avaient donné un surnom : « gras double ». « Alors gras double on se promène, dis-nous, pourquoi as-tu une toile d'araignée sur la tête ? Ah pardon ce sont tes cheveux ! » Ces diatribes le laissaient indifférent.

Pourtant un jour il fut bousculé par un groupe de jeunes dans la rue. Alors là non ! Me houspiller oui, me toucher non ! Une rage s'empara de lui, il fléchit les genoux et se mit en position de karatéka. Un des gamins prit une baffe qui le propulsa sur un tas de gravier et un

autre un coup de poing qui le projeta dans un container de chantier.

De ce jour, plus personne n'osa se moquer de Lucien. L'ancien légionnaire, retrouva sa tranquillité, Lucien avait une vie de célibataire endurci, solitaire et aigri par la vie. Le récent incident dans la rue l'avait fait réfléchir. Il décida de changer. Il se fit propre, se vêtit correctement et se mit à faire du sport.

Sa longue vie de légionnaire avait fait de lui un homme musclé au corps bien proportionné. Il retrouva vite une bonne forme et se mit à fréquenter le monde des vivants. Un soir dans un night-club il fit une rencontre. Elle se nommait Martine et avait son âge, 45 ans. Il l'invita chez lui, elle accepta. Il ne put la faire assoir tant son mobilier était sommaire. Martine femme pratique qui en avait vu d'autres, s'installa sur la moquette, en appui sur ses deux mains, une jambe allongée, un genou relevé. Elle regarda Julien droit dans les yeux, sa jupe glissa laissant entrevoir une belle partie de son anatomie, elle était très grande, Julien était fasciné, impressionné.

- Alors que fait-on ? Lucien.
- Euh... tu veux un verre...
- Non Lucien parles-moi, sors de ton mutisme, je suis venu chez toi car tu es respecté dans le quartier.
- Ah bon ?
- Bien oui l'homme qui a envoyé valser ce groupe de petits voyous.
- Tu veux que je te montre ?

- **Oui j'aimerais.** **Lucien**
gonfla sa poitrine, se mit en position, devint karatéka, balança son bras droit, paume de la main ouverte, il poussa un cri puissant et rauque. Martine eut un mouvement de peur, elle recula.
- **Dis-donc tu es impressionnant, tu as de la violence en toi.**
- **Oui mais c'est du passé, je ne souhaite pas être violent sauf avec ceux qui me chercheront des noises. Martine lui sourit et lui envoya un baiser.**
- **Tu vois sans cet incident, je n'aurais pas changé, je serais resté comme un vieux con vautré dans mon fauteuil crasseux. Je ne t'aurais pas rencontré. Je n'aurais pas eu la joie de faire ta connaissance, de contempler la belle femme que tu es.**
- **Je te plais ?**
- **Bien sûr que tu me plais, beaucoup !** **Ce**
qui s'ensuit est de l'ordre de l'intime, ne correspond pas au ton de ce texte, c'est une tempête sexuelle vécue par deux affamés

Les chemins de vie que nous prenons sont la plupart du temps le fruit du hasard.

Le mec.

C'était un mec, un pov mec. Non je n'imite pas Coluche je vous raconte l'histoire d'un mec...Il vivait dans une ville fantôme, en 2100 la plupart des villes avaient disparues mais restaient les fantômes, des villes pas disparues mais presque.

Le mec il travaillait avant à la Détresse et Dépondis des Estropiés. Ya peu de temps il a trouvé un gilet jaune pise, il en a pleuré, c'était sa tenue le jaune !

A l'époque les gilets jaunes étaient à la mode, je parle d'avant la grande déflagration, y en avait partout, c'était gênant pour le mec, Julien il s'appelle, puis il y a eu les bonnets rouges, les spencers bleus, les femmes aux seins nus, les hommes à la barbe fleurie, enfin le bordel quoi !

Un temps on lui a dit, Dieu est mort, impossible va-t-il répondu, il n'est pas né. C'était ça Julien, et ça l'est toujours un Athée pas comme Kant non comme Nietzsche, Marx, plus près de nous Anfray

Le petit serpent bleu.

Paul est un orvet, on le croit serpent, en réalité c'est un cousin des lézards. Paul vit en forêt, il aime particulièrement les forêts de conifères, où on trouve des cyprès, des mélèzes, des séquoias, mais surtout des sapins ! Il aime grimper sur les branches de sapin, il les trouve douces et chatoyantes. Son ami, Roger, le porc-épic, n'est pas rassuré : « Paul si tu tombes d'une branche de sapin tu vas te retrouver en plusieurs morceaux ! » Roger exagère un peu, mais si Paul est poursuivi et qu'on l'attrape par la queue, il peut laisser casser sa queue qui repoussera !

Un jour, Paul, grimpa sur un jeune sapin et s'entortilla dans ses branches. Il était tellement bien qu'il s'endormit ! C'était la période de Noël et arrivèrent dans la forêt deux jeunes hommes qui étaient chargés de trouver et couper de jeunes sapins qui deviendraient des arbres de Noël. Ils chargèrent leur camion et amenèrent les arbres sur le parking d'une grande surface. Paul s'était réveillé trop tard, quand il vit l'homme couper le sapin, il se lova dans les branches et essaya de ne pas se faire

remarquer. Quel voyage ! Paul et son sapin furent posés sous une grande bâche, puis ils se retrouvèrent dans la malle d'une voiture et pour finir dans le garage du papa de Mélanie.

Ouf ! se dit Paul, je suis encore vivant ! Pas un bruit dans le garage, Paul se désentortilla de sa branche et descendit sur le sol. Il avait faim, il lui fallait trouver quelques insectes, comme une mouche, des fourmis, un papillon ou même un petit escargot ! Paul trouva un nid de fourmis et ce fut son repas ; Très curieux, il inspecta le garage, il monta sur l'établi où trônait un pot de peinture bleu sans couvercle, ce fut plus fort que lui, le voilà penché sur le bidon et plouf ! Dans la peinture ! En se tortillant il réussit à sortir et grimpa sur le sapin pour se sécher.

Deux jours avant Noël, Malo, le frère de Mélanie alla chercher le sapin. Toute la famille s'installa autour pour le décorer, l'enguirlander, et mettre de belles boules de toutes les couleurs sur ses branches. Personne ne vit Paul qui avait réussi à s'entortiller autour du tronc du petit arbre ! Paul resta tranquille jusqu'à l'arrivée du Père Noël...

Dans la nuit du 24 décembre, le père Noël vint disposer ses cadeaux autour du sapin. Il vit Paul, le père Noël savait parler aux animaux car il venait lui-même des profondeurs de la forêt.

- Que fais-tu là petit orvet et pourquoi es-tu tout bleu ?
- Je suis parti avec l'arbre et puis tombé dans la peinture !
- Eh bien, quelle aventure ! Je vais te ramener chez toi.

Le père Noël installa Paul dans son charriot et partit vers la forêt où il déposa Paul. Ce dernier retrouva ses amis : Roger, le porc-épic, Jean le lézard vert, et Noémie la souris verte. Après discussion, il fut décidé d'enlever cette peinture bleue qui recouvrait le corps de Paul. Ce dernier se frotta sur les piquants de Roger, Jean de sa langue râpeuse lécha Paul, et Noémie avec sa langue douce finit le travail.

Ainsi, Paul retrouva son vrai nature et accompagné de ses amis, s'enfonça dans la forêt et ne fit plus de bêtises !

Le rendez-vous

J'avais rendez-vous avec Jocelyne, je m'étais fait beau et j'avais essayé, grâce à un fard, de cacher mes yeux de merlan frit. De plus, ce jour-là j'étais fier comme un pou, je portais une cravate et un beau chapeau cachait ma calvitie.

On me catalogue comme un ours mal léché. Depuis que l'on m'a dit cela, j'étais attention à ma tenue et à mon langage. Je n'ai plus les ongles noirs et ne dit plus à Jocelyne : « tu es une belle gonzesse » mais tu es une belle plante. Malgré tout ce n'est pas encore cela qu'il fallait dire, alors je lui ai dit tu es une belle pépée. Loupé, elle a pris la mouche !

Malgré tout c'est l'amour nous deux. J'avais donc rendez-vous au square, je faisais le pied de grue depuis déjà un moment. Je me disais Jocelyne avec sa tête de linotte s'est sans doute trompée de jour. Ou alors elle m'a posé un lapin ! Je regardais à droite à gauche, au loin pour voir si elle arrivait car avec mes yeux de lynx je perçois et vois très loin. Au bout de deux heures de temps, je compris que j'étais le dindon de la farce.

Je suis rentré dans une brasserie, j'ai commandé un sandwich et de colère je suis parti sans payer. Ce n'était pourtant pas mon habitude de payer en monnaie de singe.

Bien sûr j'étais triste, mais comme je ne suis pas une poule mouillée, je décidais de me rendre au domicile de Jocelyne qui vivait seule dans un immeuble de trois étages. Je sonnais au portier, une voix d'homme m'interpella, m'injuria, « tu es cocu va enfourcher ton dada et dégage » !

Alors moi qui suis un grand émotif, je me mis à verser des larmes de crocodile et je rentrai chez moi d'ours mal léché, j'étais devenu le dindon de la farce

Le rêve.

Ecoutes Jérémie il faut que tu m'aides, voilà, Moi Claude qui ne se rappelle jamais de ses rêves, ce matin après une lourde nuit de sommeil profond, je me souviens de ce rêve qui me fait peur !

A midi j'étais à Barbes en train de manger mon kébab puis j'ai été discuté avec Isaac qui me raconta sa guerre. Il parlait fort mais sa voix était adoucie par son visage rieur et ses petits yeux.

Il m'a expliqué qu'il était dans la troupe coloniale et qu'ils sont remontés jusqu'à Geueurchatt, ils ont bouffé du boche et embroché des teutonnes.

- Toi Isaac tu as violé des femmes et tu me dis ça comme cela ?
- Oh violées, enfin si on veut, tu sais elles étaient sans homme depuis cinq ans. Et puis c'était la guerre.

Moi qui suit je dirais moralement pas très net, par moment fourbe, je me suis dit qu'il y avait plus salaud que moi et que Isaac que je prenais pour un sage était en fait un beau dégueulasse. Bien sûr en tant de guerre notre animalité ressort. De plus dans ce rêve Isaac se mit à rire aux éclats et à cracher sur le trottoir. On aurait dit le diable personnifié. Je me sentis mal, ce n'était pas mon ordinaire, depuis dix ans que je connaissais Isaac, il ne m'avait jamais parlé de la guerre. Je pris peur et dans mon rêve, je téléphonais à Marjorie pour lui dire mon

mal-être. Ma sœur est une peste et une pute mais c'est ma grande sœur.

- **Tu me fais rire Claude, tu escroques de pauvres gens en vendant des biens pourris avec des vices cachés. La dernière que tu m'as raconté, c'est cette maison que tu as vendu 500.000 euros et dont l'escalier est prêt à s'effondrer. Tu as vendu ça à des vieux qui un beau jour vont se retrouver sous les gravats de leur escalier ; alors, Isaac tu parles...**

J'ai pas pu lui répondre, elle a raccroché. Bon je suis pas bien net, mais violer des allemandes qui comprennent pas le français, je trouve ça dégueulasse. Et puis Isaac c'était un sorte de guide, alors violeur, cela me gênait. Moi je n'aurais pas fait ça.

Quoique... dans mon rêve je devenais très méchant, je l'étais déjà mais soudain je devenais abject ; j'ai dérapé. Madame Dechanel que je vis à 17 heures pour lui refiler un loft merdique, se vit notifier que le local avait augmenté de 20% et qu'elle devait signer de suite. Mais enfin me dit-elle en pleurant, je l'ai traité de pauvre conne et lui ai dit d'aller se faire foutre !

J'étais content. Je suis allé boire un pot dans mon bistrot habituel ; j'ai bu, j'ai repéré une femme, laide, ronde comme un ballon. J'ai décidé de l'achever.

- **Je puis vous offrir un verre**
- **Volontiers**
- **Alors quoi vous faites dans la vie ?**

- Je suis écrivaine, je m'appelle Dara
Je lui ai roulé un patin et là de suite elle m'invite chez
elle ;

Connasse va te faire tirer par un nain !

**Cela m'a fait du bien, je suis un vrai salaud. Jérémie me
réponds que c'était un rêve, oui mais lui dis-je, je dois être
comme cela au fond, je suis un salaud.**

Le scénario bidonné

Bien sûr, après avoir fui des jours et des jours en affrontant l'hiver des rocheuses, la tribu et l'homme blanc, épuisés, se réfugièrent dans des grottes à fleur de montagne. La police montée canadienne, aidée de pisteurs iroquois était sur leurs talons. Ceux-là avaient pris leurs quartiers dans des hangars abandonnés. Il gelait à pierre fendre et on ne pouvait rester en pleine nature sans risquer d'être transformé en glaçons

Le chef sioux avait accepté que Kevin, dont le nom était « homme blanc gros bras poilus », épouse une de ses filles « poings dressés dans le vent ». Des guetteurs venaient de localiser leurs poursuivants à quelques jours de cheval. Mais le chef Sioux « tête avisée » portait bien son nom. Il décida de tout faire pour sauver cet homme blanc qui voulait devenir indien et ainsi il sauvait aussi sa fille quatorzième.

Il se souvint qu'à quelques quatre jours de cheval, Raymond Devos, lassé de tourner sur les ronds-points sans issues, s'était installé dans une cossue maison de rondins. Loin de la notoriété, le grand manieur de mots se reposait. Sa seule activité était de scier du bois car il voulait savoir si les buches avaient et auraient toujours

deux bouts ; autour de sa maison, s'amoncelaient des montagnes de buches à deux bouts.

Le chef indien savait que Raymond Devos avait amené avec lui une malle remplie de produits très dangereux. Alors il dit à Kevin selle ton cheval prends deux jours de nourriture, laisses ta squaw à un ami et file chez Raymond, je le préviens par Tam-Tam.

Le réalisateur, dont le film, « Les embuches de l'ouest américain », lui avait été confié, commençait à craquer, l'histoire lui échappait. Il se dit qu'il aurait du reprendre l'étude de son père, notaire à la Teste de Buch. Il aurait été plus tranquille. Les personnages lui échappaient, l'arrivée de Raymond Devos était un non- sens qu'il ne savait pas comment gérer.

T'inquiète pas lui dit le chef indien on s'occupe de tout. Alors là Julien le réalisateur du boire un double cognac pour faire passer la pilule. Comment cet acteur alcoolique qui n'avait tourné que dans des navets se permettait de prendre en mains son histoire ! Il se dit « je n'aurai jamais dû donner le rôle de chef indien à cet imbécile ! J'aurais dû lui faire jouer le loup.

Après deux jours de chevauchée « homme blanc gros bras poilus » arriva sur le domaine de Raymond. Il toqua à la porte mais n'obtint aucune réponse. Il entra de force et trouva Raymond qui dormait comme une bûche ayant sans doute abusé de certaines liqueurs. Kevin alla directement vers le coffre fit sauter les cadenas et

réveilla Raymond. Le contenu du coffre allait faire évoluer le scénario, c'était un vrai capharnaüm ! Il y avait toutes sortes d'instruments de musique dont un accordéon miniature, des bouts de ficelle, des cordes à nœuds, des cravates, des statues de sel, du saucisson et j'en passe... mais au fond tout à fait au fond de la malle sous de la ouate se trouvait un flacon de nitroglycérine. Sacré Raymond, il était fasciné par les films de Sergio Leone.

L'histoire est qu'il rencontra le réalisateur de « Il était une fois la révolution » en plein tournage, très intéressé par les plans, les accessoires, les choses factices dont un film avait besoin. Il parla avec James Coburn et oh surprise ce dernier lui avoua avoir utilisé de la nitro pure. Il réussit à en avoir un litre qu'il ramena en France avec moult précautions.

Kevin, poursuivi par Raymond partit avec la nitro. Voyant cela le réalisateur désespéré se pendit au bout d'une branche, Raymond se dit « tiens ya qu'un bout là » alors qu'un loup échappé d'un autre film hurlait à la mort.

Rejoint par les sioux, Kevin s'installa sur une hauteur, au passage de la cavalerie il jeta le litre de nitro...

La montagne s'écroula et tout le monde périt sauf Raymond, depuis il vit avec la squaw de Kevin, et erre sur le charnier tentant de trouver des bouts qui tiennent debout !!!

Les petits bancs

Quel est ce retour sur images, est-il du au présent qui m'attriste me rends morose ? Je ne sais plus comment appréhender mes journées, l'histoire de mes vies percute, dès le lever du jour, mon conscient et me laisse inutile, las, désesparé. Le temps se compresse et le passé revient au présent. Aujourd'hui est douloureux et hier enthousiasmant. Mais je le sais cela est passager, ce n'est pas mon habitude d'être ainsi.

Retours sur images des senteurs de Caracas et de ses bidonvilles à l'infini. Réminiscences des marchés antillais et des eaux claires des Bermudes

Pourtant il y a la chatte qui lape l'eau de pluie épandue sur la table en fer de jardin. Pourtant il y a chaque matin qui me redonne espoir, surtout si le soleil se montre.

Chacun de mes pas emprunte les mêmes traces finalement je n'ai fait que du sur place, je n'ai rien découvert je suis sur les mêmes certitudes qui font que la vie est sans consistance

La vérité et que je ne regrette rien et que je désire, encore, tout. Comme si je n'avais pas vécu, comme si j'arrivais en ce monde vierge et pur.

Je ne sais toujours pas ce que je veux faire de ma vie ; trop tard ; il va falloir ausculter les jours et les nuits d'avant pour comprendre.

Il va falloir piocher dans le sac ou s'entasse, dans un magnifique désordre, des dates, des faits, des joies des peines, des visages.

Demain est pour moi toujours plus enthousiasmant qu'hier, et voilà que je cherche dans le temps révolu des explications pour demain !

L'envie de retrouver certaines odeurs est caractéristique de cet état sinon nostalgique mais au moins envieux de choses a tout jamais inaccessibles.

Bien sur il y a eu la vie si pleine d'enseignements mais pour quoi faire il ne reste plus assez de temps pour que ces acquis porte le fruit au mûrissement, pour que la sagesse me délivre.

Je n'ai en réalité rien cherché je n'ai essayé que de vivre avec les seules armes que m'ont donné mes parents
Alors pourquoi écrire peut être pour les enfants qui trouveront des éléments de réflexion à cette lecture.
Toute la vie la mort est nos troussees mais un beau jour elle est à nos pieds. Et là il faut réagir essayer de donner un sens à sa vie, mourir avec au moins l'idée que cette mort n'est qu'une bonne conclusion. Je sais bien que tout cela est vain, le parcours d'un homme ne présente pas plus d'intérêt que la feuille de l'arbre qui choit en novembre.

J'ai un peu de difficulté à revoir ce qui est derrière moi, cela est du je pense au fait que mon regard se porte toujours sur l'horizon, sur les jeunes gens, sur ce qui arrive, en cela je pense être éternel. Il faut absolument que j'intègre dans ma pensée l'idée de disparition définitive puisque la mort est une fin absolue, même si elle participe à la sarabande de la vie.

Tout être arrivé, et c'est déjà une chance, au 3^{ème} tiers de son existence commence à s'interroger sur ce passage en ce monde. Certains ont amassé des fortunes, d'autres ont construit des Empires ou ont trouvé dans l'art la réalisation de leur être profond. Ces réalisations sont en général dues à la volonté et à la chance. Me concernant je le répète je n'ai rien désiré, je n'ai jamais eu aucune ambition, mais tout ce que j'ai fait a été passionnément

exécuté, en gardant en tête non pas le profit mais un raisonnement humaniste.

Je suis profondément athée et la religion ou une quelconque croyance en une force supérieure n'a pas conduit mes actes. Alors que reste-t-il qui fait que ma foi en la vie s'est raffermie et que ma peur de la mort a reculé ? C'est là tout le dilemme ! Est-ce simplement l'appétit de la vie, cette boulimie de nature, de sexe, de livres ? Je ne suis toujours pas rassasié, je peux même dire que je reste sur ma faim ! Pour les livres je pense avoir cherché au travers de ces milliers de mots des réponses, à quoi ? Sans doute pour trouver une raison à cette vie qui m'a été donné. Les livres mes meilleures compagnes, je pense qu'un livre est d'essence féminine, il me donne les mêmes désirs, une envie contenue de voir, de comprendre l'attirance forte et à priori irrésistible que j'ai pour la femme. A priori ! Mais j'ai reçu une éducation basée sur le respect. Quel chemin parcouru depuis cette enfance d'après-guerre et que cet être devenu homme a changé, mais il a fallu une vie entière pour accéder à un palier, pour voir s'entrouvrir une vision un peu élargie de la vie. Je pense à mes parents qui n'ont pas eu cette chance, en particulier à mon Père qui présentait qu'une vie autre que la sienne ou plutôt un élargissement de sa vision d'homme. L'évolution de nos sociétés amène une plus grande connaissance de l'intimité des familles. Je me rends compte, combien j'ai eu la chance d'avoir des parents normaux !

Papa était gendarme et de La Teste de Buche ou je suis né il fut affecté à Montpon sur la ligne de démarcation, je n'ai aucun souvenir de cette petite enfance, je pense que nous avons quitté Montpon en 1942 ou 1943 pour nous retrouver à bordeaux précisément à la Bastide, quartiers

populaires. Nous habitons une grande maison rue de Blaye et mes premiers souvenirs prennent place dans cette maison. Peut-être à partir de l'âge de 6 ans ?

La ligne de démarcation : il faut expliquer que durant la guerre 1939 /1945, les allemands n'ont occupé que la moitié nord de la France et ce qui séparait la zone occupée de la zone libre était la ligne de démarcation. J'ai donc 6 ans je suis un enfant malingre et chétif qui à souffert de privation, je suis rachitique !

Tout cela est très loin, ce soir je contemple un doux soleil qui s'allonge sur les vignes fières de leurs fruits biens formés, un jour inhabituel éclaire la potée de surfinia et les géraniums rouges, paix ! Je n'avais aucune idée de cela à 6 ans, à bordeaux, en 1946 !

Maman m'emmène faire des « rayons », je me laisse faire, je n'y comprends rien !

On a coupé mes cheveux longs et enfin je suis habillé en garçon, chemise et culotte courte, j'ai le regard un peu las des enfants d'après-guerre, de toutes façons je n'ai rien à dire, après tout la guerre c'est les parents qui l'ont vécu. Alors je me traîne dans les rues de la Bastide comme les copains, je les suis, on joue à rien. Je trouve papa immense et maman inaccessible je voulais leur dire attention : changement d'époque mais, à ce moment-là je ne pouvais formuler cela. Après 60 ans je saurai dire ce que je ressentais en 1946, que je n'étais pas le petit coq de la famille, que le grand frère, de 8 ans mon aînée était hors de ma portée, que je me sentais plus fille que garçon, à tel point que les copains me traitait tout comme.

J'étais loin d'être un leader je suivais les autres, nous n'avions que la rue comme terrain de jeu, nous la parcourions en plateaux sur roulement à bille. Nous sonnions aux portes et partions en courant, enfin rien de bien terrible.

Poitiers ou presque.

En 732 relate les historiens, les arabes furent arrêtés à Poitiers par Charles maire du palais et Eudes duc d'Aquitaine. Il faudrait rétablir la vérité historique, avoir des précisions.

Les omeyyades musulmans, ne s'attendaient pas à trouver face à eux des chrétiens armés de marteaux. Enfin s'écria Abd El Rahman, des marteaux, ils sont pas nets pour des francs. C'est une blague pensa-t-il, c'est l'esprit gaulois qui survit. Alors ils apportèrent des buches et d'énormes clous pensant qu'il s'agissait du jeu :

le 1^{er} qui plante le clou a gagné. Mais alors que chaque guerrier musulman présentait une buche, il recevait un coup de marteau sur le crane.

D'où Charles marteau qui devint Martel. Les arabes ayant enfin compris la supercherie, se battirent vaillamment mais les marteaux avaient fait des dégâts. Vaincu et défait Rahman fit néanmoins de nombreux prisonniers. Il ordonna la mise en forge d'épées tranchantes, ce travail fut confié aux prisonniers francs qui utilisèrent leurs masses et marteaux pour faire le job.

Depuis, Poitiers s'est spécialisé dans le couteau forgé main

Edouard, le poisson- chat.

René, vivait dans un étang avec sa maman poisson-chat. Il avait perdu son papa qui s'était fait avalé par une grosse anguille. Depuis ce drame, Angèle, sa maman, le protégeait et lui recommandait de faire très attention, si l'anguille passe, mets-toi au fond et enfoui toi dans la vase, si tu vois un ver entre deux eaux, ne le mange surtout pas car c'est un pêcheur qui essaie de te prendre !

Les jours passaient, Edouard jouait avec ses copains, Julie la petite carpe et Bernard le goujon. Ils faisaient la course à travers les joncs, jouaient à cache-cache en se mettant dans la vase où se cachaient derrière le gros ventre de Marie, la tanche.

Un jour, en pleine course, Edouard vit un ver entre deux eaux, il se rappela les consignes de sa maman, mais la gourmandise était si forte ! Le ver était gros,

rouge et luisant. Il le goba, mais l'hameçon du pêcheur lui pinça une lèvre et hop, sorti de l'eau, il fut mis dans la bourriche de monsieur Ernest qui pêchait ce jour-là. La bourriche trempait dans l'eau, Edouard se dit : je suis toujours vivant, il attendit.

La matinée se terminait et Ernest se décida à rentrer chez lui pour déjeuner.

Il sortit les poissons de la bourriche pour les mettre dans un sac, quand il voulut prendre le poisson chat, ce dernier se hérissa, ses nageoires piquèrent violemment Ernest le pêcheur ! Il secoua sa main et plouf, voilà Edouard qui retrouve sa maison c'est-à-dire l'eau de l'étang !

Edouard retrouva Angèle sa maman et de ce jour ne mangea plus de ver, ni au fond, ni entre deux eaux, il devint végétarien !

Saint Eloi.

Grande résolution, je commence aujourd'hui à tenir mon journal parce que je suis à bout, vu les évènements.

Autrefois, c'était avec effroi que je vis le Roi du coup je ruminai une déconvenue. Enfin il représentait la loi, quoique depuis la révolte des gueux et le tournoi qu'il avait perdu, il se tenait coi sur son beffroi.

Je vis arriver un convoi composé de hors-la-loi et le chef Eloi qui était très influent.

De fait, se tenant contre la paroi, toi et moi nous avions peur, pourtant Eloi était de bon aloi, il avait la foi, il fit une prière d'envoi.

Mon bon frère Jean riait sous cape car il avait le projet de prendre le pouvoir par les armes et s'établir Roi. Roi de quoi ? Roi de ces peuplades barbares, ignares et sales, qu'il faudrait mettre au pas.

On entendit un hurlement, on resta cois tant ce cri était terrible, En réalité, plus de peur que de mal, c'était le Jules qui ma foi sou comme une barrique était tombé dans la mare. On l'avait repêché.

Puis on entendit une détonation, la chasse étant fermée de quoi s'agissait-il ? La panique s'empara de la foule de gueux, dont l'effroi fit que tout le monde se bouscula. Des femmes entrèrent en transe, notre curé croix levée criait :

- Hors d'ici Diable, retourne dans tes enfers !

Le chef Eloi fit l'élévation de Saint Benoit pour chasser le malin, il dit même une prière en latin ! Il se mit à faire des incantations incompréhensibles et la peur une peur sourde et pernicieuse s'empara de la foule qui se mit à courir en tous sens.

Enfin la maréchaussée arriva commandée par le brigadier Pimpaul qui savait gérer les risques de débordements.

Ce dernier installa ces gens d'arme aux quatre coins du village. Armés de tromblons ils eurent ordre de contenir la foule et de tirer si non observations de leurs ordres. Certains malins comme des singes tentèrent de passer au travers des barrages et furent immédiatement abattus et les corps jetés dans la Gardonne qui serpente à travers la campagne. Cette campagne si belle, bucolique et qui fournit à l'industrie agro-alimentaire de si bons produits.

La croix rouge vint aux nouvelles, mais comme il n'y avait pas de quartier, il n'y avait pas de blessés. Ils s'installèrent sur les contreforts du village pour prendre des photos de la Gardonne et des environs. Ils trouvèrent l'eau de la rivière bien rouge, un gens d'arme leur expliqua que l'eau drainait une argile de couleur rouge...

Puis soudain les gens d'armes, débordés pactisèrent avec les ploucs, les serfs et même les bourgeois. Saint Eloi se lamentait car historiquement, il avait aidé le Roi à mettre

281

sa culotte à l'endroit. Mais là cela ne servait à rien !!! En plus de l'effroi, la foule avait faim sa nutrition était défaillante ce qui exacerbe les nerfs.

Il eut fallu une voix qui s'élève au-dessus de cette chienlit, mais le brouhaha était tel, qu'il aurait fallu une forte personnalité pour stopper la foule en furie.

C'est alors que s'approcha Julien dont le surnom était « la foudre », ce dernier dont la taille avoisinait 2 mètres 10, se hissa sur une chaise et cria :

-

- Les survivants tous au bistrot, j'offre une tournée !
Ainsi la journée se termina dans les chants et la bonne humeur !

PS/ Tout le monde apporta un soin scrupuleux à être ivre-mort ce qui donna du grain à moudre à la Croix-Rouge.

-

Trouin le Gay

Alors que Duguay- Trouin naviguait en père peinard sur un bateau récemment capturé, il aperçut le « cochon gras » sur la ligne d'horizon. Un de ses officiers lui dit : c'est Jean Bart.

Duguay appelle un page qui lui fit un quatrain.

*Ben ma foi j'aimerais bien rencontrer cet homme
Même si la rumeur prétend qu'il est homophobe
Echanger entre nous les ruses et us du métier
Et peut- être entre corsaire se lier d'amitié.*

Le navire de Trouin fit route vers le bâtiment de Jean Bart. Lorsqu'il aborda, il y eut un moment de frayeur, les deux corsaires se fixèrent en compétiteurs avertis. Jean Bart fit faire une réponse le premier.

Il demanda à l'officier de quart un quatrain

*Que veux-tu Trouin tu n'es pas dans tes eaux
Souhaiterais-tu me prendre quelques bateaux ?
Dans ce cas, je le dis, mes marins courageux*

Vont transpercer les tiens les envoyer à Dieu.

A ces mots Dugay sentit une colère sourdre du haut de ces 2m10, il trembla de tous ses membres mais se ressaisit, Dugay était un gentil

So page versifia sa pensée

*Jean parles-tu ainsi en ennemi du Roi, pas toi ?
Tout le monde sait que tu es un dunkerquois
Sinon faisons la paix et tendons- nous la main
Des hourras fusèrent des bouches des marins.*

C'est ainsi que Bart et gay devinrent des alliés et rassemblant leurs forces après moultes ripailles, ils partirent ensemble courser la canaille.

Et dit l'auteur

*L'histoire ne le dit pas, cela reste un secret
Les deux parfaits homos s'étant enfin trouvés
Ils firent ensemble et l'amour et la guerre
A la gloire du Roi qui lui restait pépère.*

C'est pas parce qu'on est marin qu'on est hétéro, à Brest un bar à marins s'appelle le Bartgay.

Une autre vie.

Dans une autre vie, je me souviens d'avoir été barmaid à Brest. Je dois dire, que l'évocation de ce souvenir d'une autre vie est tenace et me persécute, car il est lié comme par hasard à la présence d'un homme dans ma vie. Cet homme vint dans ce bar un peu huppé, il s'installa sur un tabouret et commanda un bloody-mary.

C'est bien d'une autre vie dont il s'agit puisqu'aujourd'hui je suis secrétaire dans un service qui gère les retraites des gens ayant eu des maladies professionnelles. Rien à voir donc. Quand je reçois des amis, je leur confectionne des cocktails, des alexandras, des gins fizz et autres daiquiris. Ils me disent, comment toi une fonctionnaire dernier échelon sais-tu faire ces compositions de bar de luxe ? Je leur réponds j'ai appris cela dans une autre vie, cela crée un silence.

Donc, dans cette autre vie, cet homme assis à mon bar sirotait son bloody-mary. Seulement, moi Line, je suis instantanément tombée amoureuse de cet homme, la quarantaine, pas très beau mais d'un charme fou. Ce fut le coup de foudre, dans cette autre vie j'étais une belle femme et dans mon bar les hommes tentaient leur chance auprès de moi...Par éthique professionnelle et parce que j'étais fiancée, je refusais leurs avances. Mais là, Jean, cet homme devant moi dont les yeux clairs me

bouleversaient, j'aurai aimé qu'il me fasse un signe. Jean ne tenta rien pour me séduire, absolument rien. Nous bavardâmes de choses et d'autres...

Je me disais, tous ces hommes qui me draguent, le seul auquel j'aurai donné un signal positif, un sourire engageant, ne me drague pas

Il revint tous les jours sur le coup de 20 heures, il commandait souvent un bloody-mary et parfois un dry martini. Dès qu'il commandait je m'empressais de le servir, souriante, abandonnant les autres clients.

J'approchais mon visage du sien avec des mimiques de chatte en chaleur tout en posant les cacahuètes et les olives. Voyant que cela le laissait indifférent, je passais à l'offensive.

- Etes- vous marié monsieur Jean ?
- Je l'ai été, je suis veuf depuis cinq ans.

Je me suis dit, il est libre, à moins qu'il ait une copine .De plus à voir la coupe de son blazer et sa chevelure soignée, j'avais compris qu'il devait être à l'aise au niveau financier ce qui était à considérer.

Le bar fermait le lundi et j'appris lors d'une conversation qu'il avait un magasin d'antiquités et qu'il n'ouvrait pas le lundi.

Il passait son temps libre à la marche découverte et me parla d'un aber qu'il avait remonté et me dit que ce lieu était d'une beauté rare.

Je me lançais :

- Un lundi vous pourriez m'emmener marcher ? je n'ai pas de voiture et...
- Bien sûr, on pourrait partir vers 9 heures et déjeuner dans une auberge, je vous invite !

Ça y est c'est dans la poche me dis-je.

Le jour prévu, il passe me chercher, il est très galant, me tiens la portière, je suis sous le charme. Après trente minutes de trajet il se gare à l'orée d'une épaisse forêt. Nous marchons deux longues heures, il était habillé de façon sportive, de bons souliers, un bermuda, une chemise de coton blanc. Je marchais derrière lui et je jubilais il avait des fesses fermes, son chapeau de cow-boy lui donnait un air à la Gary Grant.

Nous étions en juillet, il faisait doux, j'avais mis un pantacourt pour qu'il voit mes jambes longues et fines et un tee shirt échancré qui laissait deviner ma poitrine chaleureuse.

Après une heure de marche je trébuche sur une racine et je me retrouve involontairement dans ses bras, visage contre visage, alors mue par un instinct primaire, je porte mes lèvres contre les siennes.

- Mais que faites-vous ?
- Et bien, vous n'avez pas envie de m'embrasser ?
- Pas du tout.
- Je ne vous plais pas ?
- Si, mais bon... je ne veux pas.

Mon projet s'effondrait !

Alors comme un sauvage je tentais de lui rouler une pelle tout en caressant son entrejambe d'où surgissait une saillie qui semblait naturelle. De mon bras droit je

l'enserrai, j'étais forte, mais il résista et me repoussa violemment. J'étais persévérante et dans mon boulot connue pour mon dévouement et ma conscience professionnelle

Mais enfin lui dis-je, je m'offre à vous, profitez- en ! J'avais remarqué qu'il avait une démarche un peu précieuse, c'était la seule chose qui me gênait. Alors je pris un ton cassant :

- **Ecoutez Jean, je suis désirable non ? oui ? alors on va chez vous ou à l'hôtel, j'ai très envie de faire l'amour avec vous de vous faire jouir, vous êtes trop timide ou quoi ?**
- **Non mais...**
- **Oh cela suffit je vais devenir grossière, on baise ou on enfile des perles ?**
- **Arrêtez !**
- **Pourquoi ?**
- **J'ai été marié, mais j'étais attiré par les garçons, cette union fut un fiasco. Depuis les temps changent, la société évolue, je peux vivre avec un garçon, d'ailleurs je viens de rompre.**
- **Je suis homosexuel Line, je ne vous désire pas, par contre je veux bien être votre ami.**

Après réflexion, j'ai accepté, jean est un bon ami qui m'aide dans la vie, qui me conseille, c'est merveilleux.

Une vie

Après avoir *plumé la fauvette*, Pierrick devint plus sage. D'abord, il s'engagea dans la marine nationale où il fit carrière. Il commença comme mousse sur un navire qui patrouillait au bas de l'Afrique. Jusque-là son expérience se limitait à naviguer sur une barcasse avec un *cacatois*. Il fut affecté aux cuisines comme *gâte-sauce*, après quelques jours, le commandant du « Cap aux Indes », ayant trouvé Pierrick sérieux à la tâche, lui confia la confection de son *garus* car il souffrait de crampes d'estomac.

Le Pierrick était un *crapoussin*, malgré cela il se comportait en *dameret* car il voulait être bien de sa personne pour *mignoter* les donzelles dans les ports où son navire faisait halte.

Après des mois en mer, Pierrick eu un coup de *marris son* et se mit à *lantiponner*. Le médecin du bord l'ausculta, le trouvant fatigué il le mit en observation un *nyctémère*. Finalement, il diagnostiqua une insolation, il faut dire que le soleil des mers du sud tapait dur. Il dit à Pierrick : « ne vas pas sur le pont sans prendre ton *en-tout-cas* ».

Puis les mois passèrent et le bateau fit retour vers la douce France, Pierrick compris que son pays natal était

proche lorsqu'il vit au loin un *haut pendu*, enfin un climat pour chrétien !

Lassé des nombreux voyages, fatigué de ces embardées ou le dur labeur do bord, puis les virées dans les ports, les beuveries, les nuits trop courtes commençaient à user le bonhomme. Grâce à un bon bagage de marin, il réussit à rentrer dans la Royale.

Au bout de cinq ans, il fut promu quartier-maître chef et du *myrmidon* qu'il était-il devint un autre homme, l'uniforme aidant.

Son nouveau statut lui laissait avoir de bonnes permissions, alors il retombait dans le *stupre* et la débauche. Il s'acoquinait avec les dockers, les petits voyous. De *gogaille* en beuveries, il fit pas mal de *carabistouilles* et fut regardé de travers par les gens de bien dont le maire et le curé.

Un jour, il décida de ne plus naviguer, il s'installa sur les terres belges où vivait un de ses oncles, celui-ci lui prêta une petite maison. Inactif, il prit goût à la *bistouille* et son bel uniforme fut taché par ses frasques, il n'avait rien d'autre pour se vêtir. Pourtant cet uniforme lui permettait de faire le beau auprès des filles et de les *embabouiner*.

Sur ses vieux jours, il vivait d'une petite retraite et de menus travaux de ci de là. Ses revenus insuffisants le firent devenir *fesse-mathieu* et les gens le traitaient de

pince-maille. Dans sa minuscule maison il s'éclairait de fonds de bougies récoltées dans l'église, de fil en aiguille il devint *purotin*.

Un malheur arriva qui fit son sauvetage. L'oncle passa *l'arme à gauche* et lui laissa un héritage confortable. Il quitta la Belgique et retourna en Bretagne son pays natal où il se lança dans les affaires mais cela aboutit à une *cacade*. Il avait monté un élevage d'escargots qu'il vendait aux restaurants. Mais le marché était trop restreint...

Pour son bonheur, un vielle dame le trouva beau et il devint son sigisbée. Cette dame, madame Quenever avait une voix aigüe et désagréable, elle avait un petit réticule muni d'une clochette qui *tintinnabuler* lorsqu'elle avançait. Elle fit don de sa fortune à Pierrick car elle n'avait pas d'héritier.

Cela le sauva de la faillite, et il se décida à convoler en justes noces, il se chercha une fiancée. Il courtisa une certaine Pauline, jolie fille aux beaux mollets et coquine à souhait.

Le soir ils se retrouvaient derrière les haies du village. Pierrick était *nyctalope*, il entraînait Pauline dans des endroits très sombres où ils se faisaient des *papouilles*. A force de baiser, ils *s'acoquinèrent* et du coup se marièrent.

Mais ils ne purent avoir d'enfants, se mirent à picoler et le démon de la roulette leur tourna la boule ! Ils finirent

clochards à Pouldreuzic et dans un pareil bled être à la cloche y a pas pire.

Lexique :

<i>Plumer la fauvette</i>	: Escroquer, voler dérober.
<i>Cacatois</i>	: Petit voilier
<i>Gâte-sauce</i>	: Marmiton
<i>Garus</i>	: Elixir alcoolisé
<i>Crapoussin</i>	: Très jeune
<i>Dameret</i>	: Homme soigné
<i>Mignoter</i>	: Caresser
<i>Marrisson</i>	: Coup de chaud
<i>Lantiponner</i>	: Tenir des discours frivoles et plats
<i>Nyctémère</i>	: Un jour et une nuit
<i>En tout cas</i>	: Petite ombrelle
<i>Haut pendu</i>	: Pluie vive
<i>Myrmidon</i>	: Homme chétif
<i>Gogaille</i>	: Repas joyeux et arrosé
<i>S'acoquiner</i>	: Se lier
<i>Carabistouille</i>	: Balivernes
<i>Stupre</i>	: Orgie
<i>Bistouille</i>	: Mauvais alcool
<i>Embabouiner</i>	: Enjôler quelqu'un
<i>Fesse Mathieu</i>	: Avare
<i>Purotin</i>	: Pauvre
<i>Cacade</i>	: Ruine
<i>Sigisbée</i>	: Chevalier servant

Viol de pensées.

Inquiétant : des chercheurs de Princeton prétendent avoir pu lire dans les pensées de volontaires en interprétant des images scannérisées de leurs cerveaux.

Je fus volontaire pour cette expérience, unique en son genre, qui consistait à placer une personne sous hypnose dans un scanner dernière génération. Des chercheurs sur une heure de temps, promettaient de restituer l'ensemble des pensées qui me traversaient le cerveau.

Les candidats devaient correspondre à plusieurs critères :

- **Ne pas être lié à une activité médicale.**
- **Avoir entre 40 et 65 ans.**
- **Ne pas être chauve.**
- **Ne pas être engagé politiquement.**
- **Avoir une activité sexuelle importante.**
- **Ne pas être Japonais.**

Je trouvais ces critères de sélection bizarres, mais enfin, le test était très bien rémunéré, voyage payé, frais d'hôtel remboursés et l'expérience s'étalait sur trois jours et cela permettait de revoir les States.

Le recrutement était mondial et sauf le Japon tous les habitants de ce monde qui rentraient dans les critères

pouvaient subir les tests. Quatre hommes et quatre femmes furent sélectionnés.

Chaque personne fut installée dans un scanner. Pour ma part, je me suis mis à penser à une forêt verdoyante où je tronçonnais un pin franc. Les fruits de cet arbre les pignes, qui contiennent des pignons, étaient abondantes. De plus l'écorce de cet arbre touffu et centenaire avait servi de refuge à des chenilles, cloportes et autres cancrelats. L'arbre avait vu grandir d'autres essences plus échevelées telles que des saules et autres variétés racinées et ombrageuses. Cette forêt se nommait Gribouille allez savoir pourquoi ?

Portant les savants lirent dans mes pensées tout autre chose. Il paraît que je pensais être dans une forêt remplie de fées et de lutins, que je pourchassais les fées et que j'agressais les lutins. Puis je montais dans un arbre pour recueillir un hameçon car j'étais à la pêche. En lançant ma ligne, j'avais accroché mon hameçon à une branche. Voilà qu'arrive un orage, les éclairs fusent et le bruit est étourdissant. Alors trempé comme une soupe je tentais la descente, mais à cause des branches trempées, mes mains glissèrent et je chu au pied de l'arbre. Je me suis relevé et j'ai couru après une fée dénudée qui criait : « un satyre, au secours ! »

Après avoir lu ce rapport en présence des savants, je m'écriais :

- **Votre machine et votre expérience sont nulles. Je n'ai pas pensé du tout à cela !**
- **Monsieur, vous l'avez exprimé oralement.**
- **Et bien je peux penser une chose et en dire une autre ! je peux rencontrer mon voisin dans la rue et penser « tiens voilà l'autre connard » et lui dire salut Georges « vas-tu bien ? » Je peux a l'inverse dire à une femme « vous en beauté ma chère » et penser « quel boudin, quelle horreur ! je ne pense pas aux fées et aux lutins puisque je vis avec eux en Bretagne. Je n'ai pas besoin d'y penser ces personnages sont mon quotidien.**

Enfin las de discussions stériles, je rentrais chez moi à Quimper. Une surprise m'attendait : un arbre immense était installé à l'emplacement exact de ma maison disparue, un pin franc ! Ma femme était perchée sur la plus haute branche et criait :

- **Je ne trouve pas cet hameçon ! Puis elle m'apostropha violemment :**
- **Alors comme cela tu vas me faire croire que tu as rencontré des fées à Princeton ?**
- **espèce de malhonnête ! ta fée c'est Géraldine cette putain. Hors de ma vue, salaud !**

Je fonçais à l'hôpital où je demandais à voir un psychiatre en urgence. Le docteur Trauma qui me reçut, m'expliqua que je faisais un refus de réalité, une

confusion du à un « Burn-out » et que grâce à des soins cela passerait. Il m'indiqua un collègue américain spécialiste de cette névrose :

Le docteur Bévuc à Princeton.

Je sautais par la fenêtre et partit à la course, d'ailleurs, je cours toujours.

-

Ya Quelqu'un ??

Il semble, parfois, que tout vous échappe, que rien n'est saisissable, que ce petit matin de gel ne vous appartient pas, que vous n'existez pas !!!

J'envie les gens qui ont des certitudes, je n'en ai jamais eu et cela me joue des tours. Mes seules forces sont un bel optimisme qui s'éteint et se régénère au gré du temps qui passe et une morale qui elle reste solide en moi comme ces piquets qui tiennent de longs rangs de vigne.

En tous cas, la période que je passe aujourd'hui est très pénible, l'équilibre que j'avais réussi à trouver devient précaire, et puis je suis deux elle et moi, moi et elle. Si j'ai assez bien vécu ces huit ans à Puisseguin essayant de trouver sans cesse des raisons de vivre, elle ce temps lui a simplement permis de se reconstituer une santé. Enfin elle était mieux , et puis elle a pris en main la vente de sa maison, elle rayonnait, elle retrouvait une belle raison de se battre, elle était fière ! Quel bonheur pour moi. Je l'ai laissé choisir un lieu où nous irions vivre nos dernières années d'amour intact. C'était chouette qu'enfin je la suive !

Dans cette ville qu'elle a choisi nous avons trouvé une belle petite maison, la Maison Bleue, construite en 1939 presque mon âge ! Quel bonheur j'ai vu dans ses yeux, dans ce regard que j'aime tant. Alors nous avons organisé notre départ, vendu nos vieux meubles, acheté de

nouveaux. Aujourd'hui tout ce beau rêve est cassé, détérioré, tout est remis en question, la maison de Chambéry n'est toujours pas vendue, nous ne pouvons pas acheter La maison Bleue et nous voilà suspendu dans le temps, sans pouvoir agir. J'ai assimilé cet état à une autre période 10 ans en arrière quand j'attendais dans les couloirs du tribunal de commerce de Meaux, quand mon avocat enfiler sa robe entre deux portes, que nous entrions dans cette salle et devant un aréopage d'inconnus je m'entendais dire : « Monsieur vous venez d'arriver dans ce métier vous avez fait n'importe quoi ! » Moi dont ce métier était ma vie depuis 40 ans !

Ou encore je me suis revu à Nantes et ce patron qui me vire comme on jette un chiffon, et cet agent immobilier ricanant alors que dans l'impossibilité de rester il ricane en refusant de me rendre ma caution. Ces baffes on les prend on les oublie mais les marques restent indélébiles et plus le temps passe plus les marques sont profondes.

Tous les jours nous allons marcher nos 3 kms il nous faut 55 mns, car Bernadette marche peu vite et depuis son accident avec pénibilité. Mais en ce moment je dois un peu la forcer et elle peine terriblement, il faut que je sois fort pour deux, comme elle lorsque j'en ai eu besoin. Nous sommes comme au bord du précipice en équilibre sans jamais tomber. Cela nous est déjà arrivé mais maintenant le temps frappe et nous demande des comptes.

Elle me dit : « Tu crois que tu seras bien là-bas » Alors je me lance avec conviction dans une démonstration éloquente de ma foi en nôtre avenir :

_ » Mais bien sur ma chérie la maison me plait je m'y vois bien, avec les commerces pas loin, la nature accessible à pied.... ». En réalité je ne sais pas comment je vais réagir sur place.

La belle au bois dormant.

Il était une fois une belle qui dormait dans un bois. Quelle originalité ! Une belle qui dort dans un bois, un bois de chêne, de pins, enfin un bois d'arbre quoi ! Mais que faisait la belle dans ce bois ? Avant de s'endormir d'où venait-elle ? Chacun supputa. L'un affirmant que la belle en question était la femme de l'ogre qui l'avait chassé car elle ne voulait plus être culbutée. L'autre après avoir vu la belle, « tu penses elle est laide comme un pou, en haillons et elle parle une langue de l'est, un sorte d'albanais, c'est une rom !

L'enquête de police précisa que l'endormissement de la belle était due à une pique dans la fesse gauche, la fesse droite étant indemne précisa, avec un rictus grivois, le brigadier-chef Valentin.

Mais enfin dira le député écolo Biotronc, il est encore permis de dormir dans un bois. Oui mais il paraît que la belle était nue. Oh ! dira madame Piquempoï, dame patronnesse de la paroisse, les mœurs sont dissolues, on dort nu...même en plein hiver.

Un leader gilet jaune, prétendit avoir vu la belle sur un rond-point où ronde comme une queue de pelle et moitié

endormi elle chantait des chansons paillardes avec le groupe lui aussi aviné

En fait dira le Pape, Satan s'est emparé de la malheureuse, il l'a endormi pour abuser d'elle ainsi que quelques prélats n'ayant pas d'enfants sous la main.

Toutes ces remarques et versions du fait divers ne me satisfaisant pas, j'ai fait ma propre enquête.

Cette belle est engagée dans tous les contes comme Alice au pays des merveilles, la fée Carabosse, Blanche neige et les 7 nains et en dernier lieu dans la vie dissolue de Marianne.

Marianne, notre chère république qui part en morceaux de mois en mois.

Le rôle est épuisant, passer outre la concussion, le mensonge, le péculat et autres travers républicains n'est pas de tout repos. C'est éreintant, dangereux, les pavés, Marianne elle connaît. Alors pour se reposer, se ressourcer, elle vint dans le bois de Vincennes respirer le bon air champêtre et elle s'est endormie, c'est tout !

Mais le réveil fut terrible, elle fut sommée de tirer du grand débat les conclusions qui s'imposent pour la nation elle resta coite !

Elle décida alors de s'exiler aux Bermudes en faisant l'anguille dans la mer des Sargasses, personne ne pourrait la retrouver.

Et l'autre, il nous sort « la belle au bois dormant c'est un scandale » en effet, il s'agit d'un récit qui se prétend un conte, facile, perversion politique, plus rien ne mérite d'être conté !

Ce n'est pas le tout de hurler avec les loups, il vaut mieux rester muet comme une carpe car le dindon de la farce c'est toujours la république. Ne cherchons pas des poux dans la chevelure de la belle aux yeux de biche.

Laissons la belle dormir dans son bois, ne chargeons pas la mule, restons zen !

Vengeance.

Éric venait d'avoir vingt ans, ses parents avaient quitté Neuilly sur marne pour s'établir à Plouhinec. Le père 42 ans, planté comme un i avec son 1m90 et ses 110 kilos faisait peur aux petits, la mère grande et ronde aux cheveux roux semblait toujours un peu ahurie. L'un travaillait comme maçon ici et là et elle comme femme de chambre à l'hôtel Océania à Quimper. La sœur d'Éric Laura, avait obtenu le Brevet des collèges et venait d'avoir 15 ans.

Les bons copains d'Éric étaient restés dans la région parisienne, Nathan 18 ans finissait un contrat de soudeur en alternance à Bondy. Joël 18 ans flambait vers Créteil sans emploi et sans avenir. Malek 20 ans travaillait comme chauffeur livreur à Neuilly. Éric avait une formation de commercial il avait trouvé un emploi dans une agence immobilière de Quimper.

Éric avait l'idée de faire venir ses copains dans le courant de l'été, mai et juin avait été consacré à l'installation de la famille dans une vieille maison du village au loyer modéré.

Cette année- là, le 15 août tombait un vendredi, Éric se dit qu'il pourrait faire venir ses copains pour ce long week-end. Ainsi fut fait, finalement les potes décidèrent d'arriver le 11 août.

C'est Malek qui conduit sa vieille Ford bringuebalante, ils arrivent dès 15 heures, Éric a pris son après-midi, il installe ses copains dans le garage de la maison familiale, ils ont des sacs de couchage, pas de problème ! Le soir Éric doit les emmener à un Fest-noz. Le père d'Éric, Claude, n'est pas ravi :

- **Il a fallu que tu regroupes ta bande de loulous ! méfie- toi Éric, pas de problème OK ?**
- **T'en fais Pas, ils sont clean maintenant.**
- **Bon tant mieux.**

Vers 20heures les voilà partis à Fouesnant, ils dégustent quelques crêpes, boivent maintes bières et les voilà fins prêts pour danser.

La soirée est réussie, c'est une de ces soirées d'été comme seule la Bretagne en a le secret. Il fait bon, chaud sans excès, les potes d'Éric sont ravis, quelle ambiance de plus il y a des filles. Par la chair alléchés nos compères tentent des rapprochements. Éric les perd de vue. Joël remarque une grande fille aux formes généreuses, ses blonds cheveux lâchés sur ses épaules.

Elle porte un bermuda en lin blanc, un chandail d'été au crochet au fil turquoise mêlé de blanc, elle est belle, Elle rit, danse follement. Joël est conquis il cherche Éric pour voir si ce dernier la connaît. La foule est trop dense. Joël se lance, il accoste la fille qui lui sourit, il faut dire que Joël est un beau garçon. Ils dansent, dansent. La nuit avançant, Laura prend congé de Joël. Un petit bisou et ils se donnent rendez-vous pour le lendemain et s'échangent leurs numéros de portables.

Les garçons rentrent un peu éméchés mais surtout saouls de fatigue.

Le lendemain 12 août Éric travaille, il dit à ses potes de se débrouiller, d'aller à la plage il fait beau ! ouais répondent-ils on verra !

Les trois sbires se baladent dans la voiture de Malek, ils font les plages, se bourrent de crêpes et de cidre. A Bénodet ils s'arrêtent longuement, fréquentent un bar où ils dégustent du lambig, remettent une tournée, abusent... Il est 16 heures, Joël lâche le morceau : les gars j'ai eu une touche hier, une belle pétasse !

Les voilà qui fabulent, ils disent à Joël de lui tel, ce dernier réponds que c'est sa conquête, qu'on lui foute la paix !

Malek ironise, « c'est où ton rencart, tu y vas comment ? »

Joël appelle Laura, elle lui fixe un rendez-vous au restaurant bar « Des pêcheurs » à Moustierlin, pour 17 heures, je suis en voiture dit-elle, on pourra aller se balader.

Le trio se dirige vers Moustierlin et Joël descend devant le bar « Des pêcheurs » La Ford s'éloigne...

Joël monte dans la petite fiat de Laura, ils bavardent gentiment. Il fait croire à Laura qu'il fait des études de compta. Laura décrit son job d'été, caissière à temps partiel au carrefour de Quimper.

Laura est sous le charme de Joël, garçon aux boucles blondes, au joli sourire... Allez dit Laura on va faire un tour. Elle emmène le garçon dans une cour d'une ferme à l'abandon suite à des problèmes de succession. Ils trouvent une pièce garnie d'un lit à ressort, ils s'assoient, ça grince, c'est amusant. Joël prends la taille de Laura et

inonde ses joues de baisers, elle lui répond d'un baiser passionné sur la bouche.

Bon dit Laura on va peut-être en rester là...

Joël se dit qu'il ne faut jamais brusquer une conquête. Mais voilà que débarquent Nathan et Malek, ils ont bu, ils bousculent Joël et pousse Laura vers le lit de fer, déchirent ses vêtements, enlèvent sa culotte, Malek gifle violemment Laura et la pénètre comme un fauve. Laura pleure, crie, se débat. Joël s'interpose, Nathan le stoppe d'un violent coup de pied dans les parties basses, puis Malek maintient Joël à distance tandis que Nathan... C'est un carnage, Laura saigne pleure trouve une barre de fer près du lit et porte un coup à Nathan qui saigne abondamment d'une oreille...

Devant le désastre les voyous s'enfuient et rentrent cuver dans le garage de chez Éric.

A 19 heures Éric appelle sa sœur qui ne répond pas, lui laisse plusieurs messages. Éric avait prévu une soirée avec des copains et copines du coin, ses potes de la banlieue et sa sœur.

A 21 heures, Laura est hospitalisée, le propriétaire de la ferme trouve Laura gémissante au milieu de la cour... Éric a annulé la soirée, il en informe ses potes, mais leur comportement est bizarre, ils ont bu, la chemise de Malek est tachée de sang. Il fait semblant de rien voir, allez leur dit-il allez-vous laver, il accroche Malek par le revers, se frotte à Malek et le pousse, allez « va cuver ».

Éric bondit chez son ami Erwan qui travaille dans un cabinet de biologie médicale.

- Erwan, prends ma chemise et fait une recherche, dis- moi si c'est le sang de Laura
- Bon j'ai compris, tu l'auras dès demain 9 heures.

Le 13 aout, Erwan confirme c'est le sang de Laura.

Éric réveille ses potes, et leur explique qu'il y a un bon coup à faire. Je ne peux pas aller avec vous, venez me voir au boulot que je vous explique.

Éric a une terrible idée de vengeance, il est dans une rage folle, sa sœur est très mal et va garder les stigmates du viol d'une incroyable sauvagerie.

Il a vu que dans l'après-midi la marée est haute, de plus c'est une marée record de 120 à 18 heures avec houle et vent à 125 km/heures sur les îles.

Les copains arrivent, Éric ne perds pas de temps : les gars j'ai un truc pour vous, sur l'îlot de Bannec se trouve un gnome en or coincé dans un rocher, sa valeur est inestimable, on partagera...

-
- C'est quoi un gnome ?
- C'est comme un nain, en Bretagne, certains les vénèrent et on fait des statuettes en bronze, en cuivre et quelques-unes en or...
- Tu es sûr de ton info ?
- Sans problème, c'est du béton ! Voilà, prenez le bateau pour Molène à 11heures, mangez un morceau sur place. Après vous louez un hors-bord pour aller à Bannalec, on vous expliquera comment joindre l'île...

Ce qui fut fait, à 13h30 ils louent un hors-bord, le patron leur dit de rentrer avant 16 heures par précaution.

Les gars ne rentrèrent jamais, dès 17 heures la marée recouvre les ilots, la houle frappe les rochers avec violence, le vent monte en tempête et provoque des vagues géantes...

Ni le soir, ni le lendemain Éric n'eut de nouvelles, le 14 août au soir, son père lui demanda où étaient ses copains, ils sont repartis dit-il.

Le 18 août un pêcheur localisa près de Molène un hors-bord déchiqueté. On ne retrouva jamais les corps.

Le gnome en or reste inviolé !

-

Les Anges.

J'ai été au musée voir les œuvres d'art, c'était très rasoir. Il s'agissait de représentations d'angelots, d'anges, d'archanges...

J'étais avec maman, je lui ai demandé quelle différence il y avait entre un ange et un angelot.

Et bien...me dit-elle, l'angelot est le petit de l'ange (j'en suis resté baba)

- **Enfin maman, je croyais que les anges étaient asexués.**
- **Oui, enfin ce sont des représentations.**
- **Et l'archange, c'est le chef des anges ?**
- **Bien sur**

Papa approuva, j'en déduisis que mes parents étaient ignares et répondaient bêtement à leur enfant de 13 ans.

Le lendemain, je me rendis chez mes grands-parents, c'étaient les grandes vacances, d'un coup de vélo j'atteignis leur ferme.

Mon grand-père heureux homme avait gagné à la loterie, mais généreux avait partagé le gain avec ses voisins. Je trouvais grand-mère qui décortiquait des pignes de pin pour en extraire les pignons.

-

- **Grand-mère crois-tu en Dieu ?**
- **Bien oui mon petit Jérôme**
- **Et il est où Dieu ?**
- **La haut sur un des nuages avec saint Pierre qui a les clefs du paradis et de l'enfer.**
- **Et les anges sont où ?**
- **Ils vont et viennent avec leurs angelots**
- **Est-ce que les anges se marient ?**
- **Mais non Jérôme.**

Puis ma grand-mère fut silencieuse, je partis dans la grange pour réfléchir, j'en conclus que mes grands-parents paternels étaient aussi ignorants que mes parents. Mes grands-parents maternels étaient morts dans un accident de la route. On m'avait dit, j'avais 7 ans, ils sont montés au paradis. Aujourd'hui j'en doute, grand-père buvait et se retrouvait souvent en prison pour de multiples larcins. Grand-mère buvait aussi et injuriai ses voisins. S'ils avaient gagné le paradis c'était une erreur. Saint Pierre avait mal rangé ses clefs ou quoi ? Plus tard lorsque je serai mort je veillerai à améliorer cette organisation.

J'allais retrouver mes copains et leur demandais ce qu'ils pensaient des anges, de Dieu, du paradis, de l'enfer ?

Claude me dit : «maman dit souvent à ses amies mon garçon est un ange »

**Nathan expliqua que son père jurait beaucoup et disait :
« bordel de dieu, c'est l'enfer cette maison ! »**

**Donc, j'ai demandé à ma mère pourquoi dans certaines
maisons il y avait un bordel et où se trouvait l'enfer, près
du four ?**

Pas de réponse, maman haussa les épaules.

**Le petit Toni, rapporta que son père disait souvent
« vingt dieux » il y aurait plusieurs dieux ?**

**C'était confus dans ma tête, j'ai été voir ma copine
Solange, nous nous sommes installés près du lac.**

**Elle me dit que pour les prochaines vendanges, elle irait
chez son oncle couper du raisin pour, si Dieu le veut,
gagner un peu d'argent.**

**Je désespère « si Dieu le veut ! », je la regarde, elle me
plait avec ses yeux brillants, sa frange dans les cheveux...**

- **Solange, tu crois en Dieu ?**
- **Ben oui.**
- **Où est Dieu ?**
- **Là-haut.**
- **Solange, tu as 14 ans !**
- **Regarde la brindille qui ploie sous le vent, elle est
tombée dans l'eau pure du lac, c'est un ange qui
l'a poussée...**

La belle au bois dormant.

Il était une fois une belle qui dormait dans un bois. Quelle originalité ! Une belle qui dort dans un bois, un bois de chêne, de pins, enfin un bois d'arbre quoi ! Mais que faisait la belle dans ce bois ? Avant de s'endormir d'où venait-elle ? Chacun supputa. L'un affirmant que la belle en question était la femme de l'ogre qui l'avait chassé car elle ne voulait plus être culbutée. L'autre après avoir vu la belle, « tu penses elle est laide comme un pou, en haillons et elle parle une langue de l'est, un sorte d'albanais, c'est une rom !

L'enquête de police précisa que l'endormissement de la belle était due à une pique dans la fesse gauche, la fesse droite étant indemne précisa, avec un rictus grivois, le brigadier-chef Valentin.

Mais enfin dira le député écolo Biotronc, il est encore permis de dormir dans un bois. Oui mais il paraît que la belle était nue. Oh ! dira madame Piquempoï, dame patronnesse de la paroisse, les mœurs sont dissolues, on dort nu...même en plein hiver.

Un leader gilet jaune, prétendit avoir vu la belle sur un rond-point où ronde comme une queue de pelle et moitié endormi elle chantait des chansons paillardes avec le groupe lui aussi aviné

En fait dira le Pape, Satan s'est emparé de la malheureuse, il l'a endormi pour abuser d'elle ainsi que quelques prélats n'ayant pas d'enfants sous la main.

Toutes ces remarques et versions du fait divers ne me satisfaisant pas, j'ai fait ma propre enquête.

Cette belle est engagée dans tous les contes comme Alice au pays des merveilles, la fée Carabosse, Blanche neige et les 7 nains et en dernier lieu dans la vie dissolue de Marianne.

Marianne, notre chère république qui part en morceaux de mois en mois.

Le rôle est épuisant, passer outre la concussion, le mensonge, le péculat et autres travers républicains n'est pas de tout repos. C'est éreintant, dangereux, les pavés, Marianne elle connaît. Alors pour se reposer, se ressourcer, elle vint dans le bois de Vincennes respirer le bon air champêtre et elle s'est endormie, c'est tout !

Mais le réveil fut terrible, elle fut sommée de tirer du grand débat les conclusions qui s'imposent pour la nation elle resta coite !

Elle décida alors de s'exiler aux Bermudes en faisant l'anguille dans la mer des Sargasses, personne ne pourrait la retrouver.

Et l'autre, il nous sort « la belle au bois dormant c'est un scandale » en effet, il s'agit d'un récit qui se prétend

un conte, facile, perversion politique, plus rien ne mérite d'être conté !

Ce n'est pas le tout de hurler avec les loups, il vaut mieux rester muet comme une carpe car le dindon de la farce c'est toujours la république. Ne cherchons pas des poux dans la chevelure de la belle aux yeux de biche.

Laissons la belle dormir dans son bois, ne chargeons pas la mule, restons zen !

Le parcours d'un sportif de haut niveau.

L'évasion a réussi mais l'homme a chu et s'est brisé une jambe. C'est y bête ! il devait dans la foulée participer aux championnats du monde pour l'épreuve de biathlon dont il est champion d'Europe.

Lors de la dernière épreuve aux jeux olympiques d'hiver à Tréfiroi, il neigeait beaucoup. Après son épreuve de ski de fond, il a saisi sa carabine pour son épreuve de tir. Soudain il s'est écrié « pourquoi la dame sous le parapluie vert, avec sa jupe cloche, pourquoi est-elle obèse ? » il devint rouge et au lieu de viser sa cible il abattit la dame de cinq petites balles de carabine en plein dans le bide .

De fait personne ne comprit ce qui se passait, le champion continua sa course, il était favori, il se disait, j'ai fait une bonne action, il faut éliminer les gros...

Oui mais...la dame avait bien reçue les cinq balles faites pour un tir sur cible, donc peu meurtrières. Les plombs avaient traversé la peau et s'étaient logés dans la graisse épaisse du ventre de la dame

Elle se présenta au commissariat de Tréfroi et porta plainte pour homicide volontaire par balles. Le policier la toisa des souliers en remontant vers le pantalon à bretelles et s'arrêta sur le tee shirt graisseux garni de seins volumineux.

- **Madame, vous n'êtes point occise, ce n'est pas un homicide !**
- **Jeune homme regardez-moi bien, vous voyez les trous, et joignant le geste à la parole, Bénédicte, Bené pour les intimes, montra son ventre bedonnant percé de cinq trous. De plus je sais qui est le coupable, c'est ce beau sportif de haut niveau, celui qui a loupé sa cible puisque j'ai tout pris !**

Un avis de recherche et rapidement Serge Binaire fut arrêté par les gendarmes suisses car il venait à la Reichin Bank planquer des espèces douteuses.

Il fut accusé de fraude fiscale, de gaspillage de balles de compétition appartenant au comité olympique, puis d'homicide volontaire dont la plaignante aurait pu trépasser, mais la mort fut bloquée par une graisse ventrale...

Devant ce cas spécifique, les jurés jaloux du sportif de haut niveau prononcèrent la mort par balles, ce qui en Suisse se transforme e trente ans de travaux d'intérêt général. De plus le président Messmer voyant les élections arriver et sachant que le lobby des sportifs de haut niveau pouvait lui nuire commua la peine.

Notre Serge devint entraîneur des gardiens pour abattre les prisonniers qui tentent de s'évader.

Une prison eut la palme de l'opération « stop ou meurt » six prisonniers furent abattus sans sommation, c'est plus simple, Le ministre de la justice commua la peine en grâce totale.

Les jeux olympiques d'hiver se tenaient dans trois mois dans la bonne ville de Mordefroid en Sibérie occidentale.

L'entraînement de Serge débuta dans la douleur, lors d'un footing il glissa sur une superbe limace rouge et se brisa un tendon d'Achille. Bénédicte

attendait au coin du bois, elle improvisa des secours bidon pour le récupérer. Après l'avoir amené dans un lieu inconnu de tous, elle le fit fouetter au sang et il fut torturé pendant des mois.

Après des années d'enquête, le commissaire Fichtebolle spécialiste des recherches des sportifs de haut niveau qui ont disparu, retrouva Serge dans une maison spécialisée pour personnes très gagas et prêtes à basculer dans l'au dela.

Fichtebolle fit son rapport à la famille de Serge, la femme de ce dernier se jeta du cinquième après avoir égorgé ses trois enfants et empoisonné le chien.

La cloche.

J'avais abandonné le gros rouge car les tâches sur mes chemises étaient trop voyantes. Je suis passé au rhum arrangé qui me sied mieux pour le même effet. Oui je bois, j'ai des excuses, j'ai eu une enfance dure avec des parents normaux, affectueux mais limités. Du coup dès mes 15 ans je les ai abandonnés. Puis ce fut la dérive, au début je croyais avoir un ange gardien, puis je compris que les anges, archanges et autres angelots étaient pure invention.

J'ai demandé à ma grand-mère maternelle si elle croyait en Dieu, elle me répondit oui et aussi à Saint pierre qui a les clefs.

Ah bon ! je lui demande c'est quoi les angelots ? les enfants des anges, t'es nigaud me réponds t-elle. Ah bon je croyais que tout ce beau monde était asexué ! Je me suis dit grandmère est encore plus ravagée que mes géniteurs.

Abandonnant toute idée de religion, je me suis lié d'amitié avec un chamane, mais quand il m'a dit, maintenant pour nous nourrir, voici un arc pour chasser et nous dépouillerons le gibier que nous mangerons cru ! je l'ai abandonné à ses cauchemars.

Dans la rue, on rencontre toutes sortes de gens, bon je mendis et je m'en sors bien, assez pour me payer une miche, un calendos et mon rhum. Justement, l'autre jour je dégustais mon rhum un pékin s'approche et me dit : brave homme je voudrais vous sortir de la rue, vous amenez

à la connaissance, être votre ange gardien.
Je suis devenu rouge, foutez je lui ai dit
hors de ma vue !

Les gens sont bizarres, je vais à la
boulangerie et je vois de beaux pains
dorés, madame dis-je à la boulangère vous
avez de belles miches et bien elle m'a
foutu un pain ! J'ai changé de boulange !

Il y a un gamin, Jérôme ,qui vient
souvent me voir, chez lui c'est un
désastre. Il me dit, Jeannot, mon père
dit : « bordel de dieu c'est l'enfer ici » tu
peux m'expliquer ?

Et bien Jérôme ton père veut dire qu'il
faut ranger la maison et qu'il faut baisser
le chauffage.

Une nuit, j'ai senti une présence qui
s'est glissée dans mon carton, j'ai cru que
c'était Martine qui me rejoint parfois et on

copule. Non c'était un affreux avec des dents énormes, il m'a mordu, je me suis senti tout chose, j'ai crié, la maraude m'a emmené à l'hôpital.

J'ai été sucé par un vampire !

La fosse.

Dès l'an 2000, nous tentons d'explorer la fosse des Marines, située dans l'océan Pacifique et dont la profondeur serait de 10400 mètres. Mission impossible, nos batyscaphes explosent avant d'arriver au fond et sont parfois détruits par des engins balistiques !

Mystère que se passe-t-il la dessous ?

A force de chercher des renseignements, ce sont les Papous de Nouvelle Guinée qui nous apporte un éclairage intéressant.

D'après leurs légendes, les Mariannes sont au départ une seule grande île dont le nom est Pagan. Sur cette île tous les animaux et toutes les plantes de la création sont réunis. C'est aussi le domaine des gnomes

et des lutins qui vivent dans les grottes profondes de l'île. Ces petits personnages sortent la nuit pour trouver leur nourriture carnée ou autre.

Un jour arrive Kobold, un teuton, ce dernier suivi de sa famille et sa nombreuse parenté. Il apostropha les gnomes, sortez de vos trous, que faites-vous dans le noir ? Kobold, nous devons respecter le pacte, ne pas sortir le jour mais la nuit, sinon malheur à l'île.

- Qui a dit cela ?

Trop tard, l'île s'enfonça lentement et au bout d'un temps infini se trouva à toucher le cœur terrestre. Les gnomes eurent le temps de devenir amphibiens. Kobold et sa famille périrent écrasés de pression ! Il ne resta hors de l'eau que des rochers, ilots, croutes de la grande île.

Au fonds il fait bon, on touche le cœur terrestre, la nourriture est abondante, il y a les grottes qui permettent de se protéger des gros prédateurs. Dans ces grottes des plaques chauffantes ont été mises à nu on peut y griller du poisson ou des loutres de mer, ou des hérissons marins, ou des renards d'eau.

Quel bonheur se disent les gnomes, nous sommes au paradis sous terre ici ! Pourtant au fil des jours ils virent arriver des menaces, des engins de plus en plus perfectionnés.

Alors une délégation de gnomes remonta au-dessus du niveau de l'eau et aidés de la fée Carabosse ils demandèrent à l'Iran de les aider. Ce pays se fit une joie de les armer, surtout de missiles.

Ainsi toute tentative d'intrusion était promptement explosée !

A force d'explosions et de secousses, les îles Mariannes refirent surface.

Depuis l'ONU a déclaré terre sacrée réserve des gnomes. Ces derniers accueillent sur leurs îles tous les nains, mais aussi lutins, trolls elfes et les fées sont bienvenus. Ils sont disséminés sur les îles par tribus, la fée Carabosse est leur reine.

Chaque année, au printemps, ils se réunissent sur la grande île pour célébrer leur liberté et leur joie de vivre. Ils dansent, chantent des chansons paillardes, boivent de l'eau de vie des papous, rotent et pètent allègrement et la fête dure plusieurs jours... Puis tout rentre dans l'ordre et chacun chez soi...

Le légume.

J'aperçois les façades de brique ocre où habite notre boss dit le Légume. Il avait les mains moites, un goitre gênait sa diction, il boitait et malgré cela, avec lui il ne fallait pas rater son coup. On pouvait alors disparaître dans une sorte d'emballage de mauvais parfum.

Le Légume était impitoyable avec les losers, beaucoup convoitaient son leadership mais l'espoir de le supplanter était mince.

Il avait méticuleusement préparé l'attaque de la boîte de nuit. En fin de soirée quand les garçons rentraient les espèces dans les boîtes.

Beaucoup d'espèces circulaient au « Madras », lieu de rencontre, de danse et surtout, salle de jeux non déclarée

Le Légume avait mobilisé une équipe de six personnes, les plus costauds, les plus expérimentés du milieu.

Jojo conduisait l'estafette d'où jaillirait le groupe. Arrivés à quelques kilomètres des du délit, la boîte de vitesse du véhicule eut un dernier soupir. Le boss se mit en rogne et flanqua une roustie à Jojo.

- Tout le monde dehors, on va à pied, prenez la mitraille avec vous

Jojo qui avait pris des coups dans les jambes, se mit à boiter et ne put marcher.

Bébert et René décidèrent d'abandonner car marcher n'était pas dans leur nature.

Josiane et son boa devait rentrer dans la boîte et faire du gringue au patron pour le distraire de la réalité tandis que ses comparses s'activaient.

Ils devaient attaquer les boys qui tenaient les caisses

Oui mais, faire 5 kilomètres sur des talons hauts, c'était impossible.

- Appelle-moi un taxi, Légume, sinon je craque
- J'ai oublié mon portable et c'était le seul permis. Je m'en veux, je crois que je vais me mettre en conserve.

Légume se reprit, allez on y va, Josiane monte sur mon dos.

Restait Ronan fidèle lieutenant mais il était grippé.

Arrivé à proximité de la boîte aux lettres de la boîte, Ronan se mit à éternuer si fort qu'il déclencha une alarme.

Tout ce petit monde se fit coffrer !

En prison, aucun évènement ne viendra rompre le mol enchaînement des heures.

L'incident.

Un chien a percuté un vélo, le cycliste a été projeté sur un chat qui l'a griffé, c'était un chat sauvage et un chien errant.

Un gendarme borné au faciès rougeaud fit le constat suivant sur son carnet à spirale :

Un individu violent a créé un embrouillamini en renversant un chien errant, il prétend n'avoir pas vu le chien à cause d'une libellule qui lui aurait percuté l'œil droit. Au demeurant ce même individu, qui n'aime pas les bêtes, s'est retrouvé assis sur un chat sauvage qui rejoignait sa famille.

Le contrevenant me parut de plus en plus suspect surtout qu'ayant un coup de chaud il est monté sur un toit. Alors, il s'est mis à nous sortir des carabistouilles.

Une écervelée, chevelure au vent,
m'interpella :

- Monsieur l'agent, quelle joie de vous voir au cœur de l'action !
- Mademoiselle, je suis de la Maréchaussée, brigadier-chef Micheton, dont l'abnégation est bien connue.
- Que se passe-t-il Maréchal ?
- Eh bien, un individu, une brute a voulu occire deux gentils animaux, un chien et un chat, de fait, là, je fais mon rapport.
- Où est votre individu ?
- Disparu !
- Et vous le signalez...
- Dans mon rapport, mademoiselle, rendez-moi service ?
- Mais oui charmant brigadier
- Veuillez aller de ce pas à la brigade, rue de la consécration près du crématorium et demandez au chef un pupitre que je puisse écrire mon rapport promptement et proprement.

- Bien gendarme, j'y cours...

L'écervelée, chevelure au vent et jupe légère, entra dans la gendarmerie et toute la brigade vint dans le bureau du chef contempler la créature d'où émanait un parfum luxuriant. Mais la gendarme Pauline mit bon ordre à ces dérèglements. Elle demanda à l'écervelée d'être plus décente, et porta elle-même un pupitre au brigadier. Notre représentant de la loi heureux de son pupitre continua d'écrire son rapport avec grand soin.

_Le chien qui se nomme Gaspard a reçu les soins nécessaires avant d'être euthanasié. Le chat dénommé Matagrou, a été reconduit vers sa sauvagerie c'est-à-dire la forêt du Revard où personne n'a jamais retrouvé personne.

Quant au contrevenant, il est activement recherché et les forces de l'ordre républicain ont l'ordre de tirer à vue, sans sommation pour éliminer ce triste individu avant de le jeter dans une fosse commune et de l'oublier !

Signé :

Brigadier-chef Micheton
Gendarme à Chambéry-le-Vieux
Sous le commandement du
capitaine Mordant et
ses adjoints.

A bon entendeur,
Salut.

Nota :

Suite à cette affaire, affamé, le brigadier-chef Micheton chercha une boulangerie. Il vit sur un rayon de beaux pains dorés et dit à la boulangère :

- Madame vous avez de belles miches
Et oh surprise il se prit un pain.

Il est hospitalisé, et l'écervelée...

Ed et Fred.

Ed et Fred sont sur cette étagère, ils s'ennuient, ils voudraient être essayés par quelqu'un, servir des pieds du 45 !

Les semaines passent, Ed et Fred désespèrent, pourtant un samedi un commis vient prendre leur boîte, ils découvrent l'extérieur posés sur le tapis du magasin.

L'homme est massif, Ed dit à Fred : « il est trop gros, il va nous écraser ! » mais non répond Fred il a le bon pied.

Le vendeur est satisfait, regardez monsieur ces brodequins vous vont à merveille !

Ce monsieur se nomme Dan Smith, il est policier en civil, les chaussures lui vont bien, il est content il va pouvoir arpenter le macadam sans avoir d'ampoules. Ed et Fred sont ravis, ils sont utiles, ils battent le pavé, leur maître pose ses pieds bien à plat sur le macadam.

Smith arrive chez lui, il se déchausse, il met ses brodequins dans un placard et enfle des pantoufles

- Ed que penses-tu de cette journée ?
- Sympa, il ne transpire pas des pieds
- Penses-tu que l'on sorte tous les jours ?
- Bien oui il nous a choisis pour cela
- Et on va aller où ?
- J'en sais rien, lâche moi les baskets Ed.

Soudain, Smith vient prendre les brodequins, les cirent, talque l'intérieur et les voilà à ses pieds.

Smith est pressé, il doit rencontrer Nathalie.

Nathalie est chaussée de bottines, elle est très grande. Soudain Smith se lève sur la pointe des pieds et roule un patin à Nathalie.

- Oh là là Ed c'est le pied !
- J'ai cru tomber !
- Moi, j'en ai mal à l'empeigne.

Nathalie et Dan bavardent, elle dit à Dan : « Tu sais pour sortir ces brodequins sont un peu grossiers, tu pourrais mettre des mocassins ou des bottillons

- Tu vois Ed, il va nous jeter.
- Mais non il va écouter Nathalie, mais pour son boulot il mettra ses brodequins, c'est-à-dire nous, il nous aime !
- Tu crois ?
- Sur !

Nat et Dan arrivent à l'appart de de Dan, ce dernier jette carrément ses brodequins tellement il est pressé.

Ed et Fred renversés gisent dans la salle à manger.
« Merde quelle brute, j'ai mon contrefort qui se décolle, et moi ma doublure a bougée »

Ed et Fred passent la nuit couchés sur le côté dans des positions inconfortables.

Au petit jour Dan les récupère, les nettoie, les bichonne et se chausse.

Le voilà parti pour sa journée de flic, il prend sa voiture et va dans un quartier un peu louche.

Il met pied à terre et marche avec prudence pistolet au poing. Il doit arrêter un dangereux dealer, Ed et Fred sentent que le moment est tragique, les chaussettes et les pieds de Dan leur transmettent son anxiété.

Soudain des tirs, Dan tombe il est dans le cirage, du sang coule dans son brodequin gauche, Ed est mal à l'aise.

- Fred, ça va ?
- J'ai peur !

Quelqu'un s'approche, c'est un docteur, « il est mort »

Adieu Dan, Ed et Fred sont emmenés avec leur maître vers l'incinérateur, ils finissent en poussière au pied d'un chêne

Ed Et Fred ont suivi leur maître dans son trépas.

Le désordre

Joseph, sur ses 85 ans décida d'inviter le quartier et les environs à une grande fiesta. Il appela Bacchus qui sortit de son tonneau tellement content de prendre l'air. Il fit appeler Jo le cul de jatte qui était à la colle avec la femme à barbe, ils vinrent tous les deux.

Les nains de jardin arrivèrent en nombre, ils étaient joyeux et chantaient des chansons paillardes.

L'homme à la jambe de bois, quitta son toit et tout habillé de soie vint se joindre au groupe. Le yéti fit dire qu'il enverrait un lama car il avait pris froid et il était sans voix. Des femmes à plateaux portant sur leurs lèvres tendues des dattes et des noix,

étaient suivies par des femmes girafes chargées du service d'ordre. L'assemblée apprécia car avec ces grands cous personne ne pourrait faire le malin.

Certains clochards de province arrivèrent par voie de chemins de fer dans les wagons à bestiaux. Certains quidams vinrent à la nage mais beaucoup se noyèrent.

Joseph qui se faisait aider par les dames patronnesses rayonnait de bonheur, ces dames indiquaient à chacun où aller en fonction des ordres de Joseph :

« Toi le cheval d'arçon installe toi dans la grange, mais tu n'es pas tout seul, fais attention à ton quant-à-soi, tu dois bien te tenir.

C'est alors que Barbie fit son apparition, elle créa quelques mouvements, un nain de jardin eut la trique et dut être jeté dans la rivière pour refroidir ses ardeurs.

Puis arriva Robert le borgne avec sa mine patibulaire qui voulut faire la quête pour les sœurs Tatin qui avaient cuisiné les gâteaux. Bacchus mit un tonneau en perce et la fête battit son plein !

Boule de suif toute rouge, prétendit que Mariani le clown Tintin avait tenté d'abuser d'elle. Et bien dit Joseph, quelle chance pour toi !

La fête battit son plein et le bruit dégagé fut au loin entendu.

Alors vinrent les pauvres d'ici et de là, puis les riches qui s'ennuyaient, puis les chats et les chiens se mirent de la partie.

Alors, la loutre, le renard, le loriot, le loir, la martre et même les ragondins se mirent en

route vers les lieux de la fête ce qui créa une grande confusion. L'alcool aidant quelques ires et colères éclatèrent

Puis ce fut la chienlit, le désordre, arrivèrent des rennes, des pères Noël, des ours blancs, que faites vous dit Joseph ?

C'est Noël !

Suivirent rats, souris, écureuils. Tout l'environ se joignit à la fête, le désordre se désagrègeat et chacun mit du sien pour que la fête soit.

Ce fut merveilleux, les skieurs de fond épatés s'installèrent pour jouir du spectacle.

Le malin

Il était une fois un quidam qui avait une tête de papier mâché, certains disaient, tête de fouine.

De plus il était grossier, impoli et sale et disait souvent : »parles à mon cul ma tête est malade ».

Enfin c'était un ami d'enfance, sa mine était patibulaire mais presque, mais sa tête était une véritable encyclopédie. Moi qui ai un petit cerveau, j'étais content d'être son ami, sa richesse intellectuelle compensait sa sale gueule et sa tête de lard.

Il avait une minette, une jolie petite, qui était bonne comme on dit, mais c'était une mauvaise langue. Sa qualité était la richesse,

elle était couverte de bijoux en or, et les liquidités s'écoulaient à flot.

Ainsi je profitais de mon ami grosse tête et de sa copine qui avait les poches pleines.

Ses parents avaient des mines d'or et d'argent.

Le grand-père était cul-de-jatte car il s'était occupé d'explosifs pour ses mines et un jour il avait sauté posant ses pieds au mauvais endroit

Enfin, cette famille était dans les mines, d'or d'argent anti-personnel, orin ou pas ce qui leur donnait cette mine de beurre rance.

Le médecin de famille m'a dit, » ils vont claquer, ils sont minés de l'intérieur ». Cette parole d'un ponte du corps médical m'était restée en tête, en effet c'était un spécialiste de la pollution par les métaux.

Mimille, mon ccpain, tellement sur de lui-même en voiture, fit une tête-à-queue sur l'autoroute et alla bille en tête s'écraser sous un pont, ses obsèques furent une belle cérémonie.

Mireille, sa pétasse, partit en Indonésie faire un raid, la famille ne récupéra que le tronc, en effet son groupe était tombé sur des réducteurs de têtes !

Je dois dire, que moi, petite tête, j'avais gardé la tête froide et subrepticement, j'avais fait signer des documents à ces deux ce jour défunts.

Mimille et Mireille m'avaient légués qans le savoir 80% de leur fortune grâce à mon ingéniosité et tenant compte des lois américaines, tout cela était valable.

Je pus enfin faire soigner mes hémorroïdes,
me payer des lunettes, refaire mes dents,
aller chez le coiffeur trois fois par mois.
Le corps guéri, l'esprit tranquilisé, je cultive
désormais une nouvelle idée de roman.

La crêpière.

J'ai été appelé en urgence à quatre heures du matin par ma rédac ; en chef pour me rendre à Plovezet où avait lieu un drame. Je partis très vite sur mon scooter, j'étais content car j'avais des chaussettes propres achetées la veille. Comme j'allais une possibilité d'accident était réelle, autant avoir des chaussettes propres.

Cher lecteur, je fais cette introduction car il faut dire que ce que je découvris chez Jeanne était horrible et j'en suis encore tout retourné.

Tout le monde connaît Jeanne, elle est crêpière, sa pâte est faite aux œufs frais et Jeanne qui a 86 ans connaît la musique. Elle tourne à la main sa pâte à crêpe et cela depuis toujours. On peut dire que c'est une symphonie, le floc floc et plouc plouc provoqués par le maniement de la pâte sont des sons agréables à entendre.

Seulement cette nuit la Jeanne avait abusé du lambig et soudain ce fut le silence. Les voisins n'entendant

plus le plouc et floc, s'inquiétèrent et vinrent voir ce qui se passait.

En fait la musique avait changé, c'était plutôt gloup gloup car Jeanne avait chuté dans son chaudron .gloup gloup c'est joli, mais c'est mortel.

Les voisins tentèrent de soulever les 140 kilos de Jeanne afin de sauver la pâte à crêpe. Rien à faire, on fit appel aux pompiers, le maire, la police, les médias furent convoqués pour assister au fait divers.

Au moyen d'un palan, les pompiers soulevèrent la Jeanne et l'enfournèrent 2 minutes dans le four du boulanger pour cuire la pâte qui enserrait son corps. Je suis arrivé quand on la sortait du four et que l'on cassait la pellicule de pâte qui l'étouffait. Il faut dire que le courage de Jeanne était étonnant. Lorsque ses lèvres furent dégagées : « il faut refaire la pâte il y a un œuf pourri dedans, c'est pour cela que je me suis penchée, j'ai senti la mauvaise odeur »

Jeanne, vu son grand âge fut installée en maison de retraite, où elle n'arrêta pas de dire : « œuf pourri c'est fini »

Écrire, pour transcrire, avertir, raconter, informer, partager,
... bref : pour dire !
Écrire un livre est une belle aventure.
Cela demande de la créativité, de l'imagination, du travail,

de la persévérance, et bien d'autres qualités.
Une fois l'oeuvre achevée, la satisfaction est grande, pourtant ce que
l'on vient de réaliser n'est qu'une étape. Lorsque le manuscrit est là,
il est légitime de vouloir le faire éditer pour le faire connaître.
C'est la tâche de l'éditeur.

Éditeur

Éditer, pour que l'oeuvre puisse exister, être partagée !
Grands éditeurs ou petites structures à compte d'éditeur ou à compte
d'auteur, auto éditeurs.

L'offre est large, mais pas toujours transparente.
Engagements personnels et financiers sont
demandés à l'auteur pour réaliser son livre puis le faire connaître !
Nous sommes quelques-uns de ceux-là et nous avons choisi une voie
un peu différente en créant :

écrituriales

Association des Auteurs Éditeurs Réunis.

C'est une structure d'édition sous forme associative, loi 1901.

Elle a pour objectif de créer une synergie, une entraide,
le partage de moyens et d'outils,
entre les différents auteurs qui la constituent.

Lecteur

Lire, pour découvrir, approfondir, se divertir, ... Bref pour le plaisir !

Sans lecteurs, écrire, éditer n'aurait pas de sens.

Auteurs, Éditeurs, Lecteurs, n'existons que les uns par les autres.

Amis lecteurs, au plaisir de vous rencontrer dans les Salons du livre,
chez les libraires, sur nos Sites Internet, ou par courriel.

Nous écrire : contact.ecrituriales@gmail.com

Site Internet : <http://ecrituriales.com>

Contact auteur

Achevé d'imprimer en 2012
Par SoBook



Dépôt Légal : 2012

